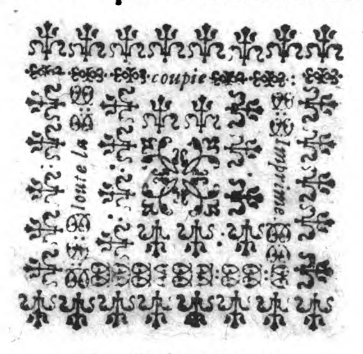
LA CONSOLATION DE LA PHILOSOPHIE.

Traduicte du latin de BOECE, en François.

Par le P. DE CERIZIERS, de la Compagnie de IESVS.

Edition Cinquiesme.

Reueuë par le Traducteur.



A ROVEN,

Chez IEAN VIRET, Imprimeur ordinaire du Roy, au haut des degrez du Palais.
IACQVES BESONGNE, dans la court du Palais.
ET
CLEM. MALASSIS, dans l'Estre N. DAME.

M. DC. XXXXVI.

Auec Approbation.





A MONSEIGNEVR

PIERRE SCARRON,

EVESQVE ET PRINCE DE GRENOBLE, &c.



ONSEIGNEVR, Cette composition étant vn remede general, & vne medecine publique, contre toutes sortes d'afflictions, on doit approuuer que i'en prescriue l'vsage sous l'authorité de vostre Nom, & que ie luy cherche du credit dans l'estime que vous aurez de son merite. Apres l'illustre tesmoignage de Theodoret, qui peut ignorer que les Euesques sont les Medecins du genre humain, & qu'il leur appartient, à l'exemple de nostre charitable Samaritain, de mesler le vin auec l'huille. Ce grand Homme, qui nous a laissé vne si belle idée dans l'ancienne Lo[illegible] du zele, & que Dieu reserue, pour assister [illegible] dernieres agonies de la nature, n'ouuroit [illegible] la bouche sans miracle, puis que selon [illegible] des Hebreux, toutes les paroles d'[illegible] salutaires medecines. Et que fi[illegible]

ces courſes ordinaires de leurs Dioceſes, que de porter la ſanté aux Malades, & d'offrir du ſoulagement aux Miſerables? Ce n'eſt pas de mon ſens particulier, que ie compare les Eueſques à ce Prophete, le rapport en eſt ſi iuſte, qu'il n'eſt point d'eſprit aſſez peſant pour n'en pas apperceuoir le paralelle. Ne ſont-ce pas eux qui entrent dans les ſentimens, auſsi bien que dans les pouuoirs de celuy, dont l'aimable voix inuite les affligez à rechercher ſon abſence? Ne ſont-ce pas eux qui ſont malades auec ſainct Paul, de toutes les infirmitez qu'ils connoiſſent? Ne ſont-ce pas ces Aſtres de faueur, & ces nuës volantes de l'Eſcriture, qui ne paroiſſent ſur nous que pour diſsiper nos ennuis, & nos miſeres? Sur cette conſideration, MONSEIGNEVR, *quand Dieu auroit fait vne exception de voſtre Perſonne, & que vous ſeriez tout ſeul exempt des communes ſouffrances de la vie, i'aurois tousjours ſujet de vous preſenter cette Conſolation, comme vn rare epitheme dont vous partagerez le ſecours, auec autant d'adreſſe, que de zele. Il eſt vray que i'ay beaucoup de motifs particuliers, qui arreſtent le choix de mon appuy en voſtre perſonne: mais i'ayme mieux les taire auec u·emen·, que de les produire auec danger de complaiſance. Ie ſouffriray que ceux qui ne ſçauent pas mes conſiderations ſecrettes, attribuent pluſtoſt cette offre à l'inclination generale que tout le*

monde

monde doit à voſtre Vertu, qu'aux deuoirs particuliers, qui me forcent à cét hommage. Que ſi mon affection a moins de ſuccez que d'ardeur, ie me promets que vous ne iugerez pas par là de mes intentions, & que ce petit tribut, eſtant vn teſmoignage du reſpect que tous ceux de ma robe portent à voſtre merite il peut eſtre encore conſideré, comme vne preuue du pouuoir que vous aurez touſiours ſur mes volontez, en qualité de

MONSEIGNEVR.

Voſtre tres-humble, & tres-obeiſſant ſeruiteur en N. Seigneur, RENE' DE CERIZIERS, de la Compagnie de IESVS.



ESCLAIRCISSEMENT *necessaire à l'intelligence de cét Ouurage.*

IL importe de connoistre la qualité de Boëce, & la force de son esprit, pour rendre l'estime qu'on doit à ses productions; non pas qu'il soit necessaire d'emprunter les panegyriques, que le R. Pere Caussin luy a faits, dans son Homme d'Estat; ny qu'on soit obligé d'auoir toutes les nobles pensées de cét Autcur, pour prendre la veritable idée de cét excellent Philosophe. Il suffit de sçauoir qu'il estoit sorty de ces Manlies, qui tous seuls ont empesché les Gaulois de triompher entierement du Capitole, & qui ont tiré l'illustre nom de Torquats, des chaisnes que leur courage preparoit aux Romains. Cette race estoit si feconde en Heros, qu'elle a donné l'espace de mille ans, des Consuls à l'Empire, & si quelqu'vn n'a pas possedé cette grande dignité, on l'en a iugé digne. Boëce que Ennode appelle LA VEINE DES POVRPRES, eut cét honneur par trois fois, & le merita

le merita toute sa vie. Theodoric Roy des Gots connoissant ses rares qualitez, le fit principal Ministre de son Estat, & l'employa en de si continuelles affaires, qu'il sembloit n'auoir pas assez de loisir pour respirer. Ce grand employ, qui n'étoit qu'vn diuertissement à son esprit, ne l'empeschoit pas de donner de bonnes heures à la composition de beaucoup d'Escrits, qui luy ont merité le nom de dernier des Doctes chez Laurent Valle. A peine y a-t'il vne matiere dans laquelle il n'ait montré sa suffisance. La nouuelle Academie a neantmoins possedé ses meilleures estudes, quoy qu'il eust vne parfaite intelligence des autres Sectes, particulierement de celle de Platon, qu'il promettoit d'accorder auec Aristote, si la mort n'eust empesché son dessein. Ce grand homme ayant trop d'esclat pour ne point faire de mal aux yeux de l'enuie, trouua beaucoup d'ennemis à sa vertu. Trigilla, Conigaste, & Cyprien, qui auoyent la meilleure part dans les affaires de Theodoric, iugerent bien que ne le pouuant auoir pour complice de leurs desseins, ils le deuoyent apprehender pour censeur de leur conduite. La liberté de les contraindre au Conseil, & mesme de conuaincre leurs intentions de malice, leur fit préuoir

vne funeste issuë de leurs pratiques. Tout leur soin fut donc de rendre son credit suspect à leur Maistre, & ses seruices inutiles au Public. A cét effet, ils supposerent les Lettres de Boëce à Iustin Empereur, ennemy iuré des Ariens, dont Theodoric estoit le principal appuy en Italie. Cette trame s'ourdit par les artifices de Cyprien, qui eut pour tesmoins de sa calomnie, Opilion, Basile, & Gaudence. Le Roy sans considerer, que l'enuie s'attache tousiours à ceux qui ont la principale confidence du Prince, escouta auec trop de foy les soupçons qu'on luy donnoit de sa fidelité, & au contraire de se roidir à la defence d'vn si genereux Ministre, il l'abandonna tres-laschement à la haine de ses Ialoux. En suite des inclinations de Theodoric, les Senateurs partie par complaisance, partie par emulation de grandeur, condamnerent ce grand Homme au bannissement. Pauie ~~Paule~~ eut le bonheur destre le lieu de sa prison, & le theatre de son martyre. Theodoric luy ayant faict proposer par le Gouuerneur de la Ville, l'aueu de la coniuration pour moyen infaillible de son pardon, cette ame courageuse ne se peust contraindre de mentir, pour viure, choisissant plustost de souffrir la mort, que d'aimer si honteusement

la vie,

la vie. Le Got jugeant que Boëce estoit aussi peu capable de feindre vne trahison, que de la faire, depescha vn Tribun pour executer son arrest de mort, qui ne luy fut pas plustost signifié, qu'il se porta au lieu du supplice, comme s'il eust marché à vn triomphe. Comme il apperceut vn de ses Gentil-hommes, qui fondoit en larmes, il luy commanda de les garder pour les Miserables, & de dire à Symmaque son beau Pere, & à Rusticienne sa femme de ne rien faire indigne de luy en le plorant, puis qu'il ne faisoit rien indigne d'eux en mourant. Apres ces genereuses paroles, il ne tarda pas beaucoup à perdre la teste qu'il recueillit de terre, comme vn second sainct Denys, & la porta deuant l'Autel d'vne Chappelle prochaine, où il se mit à genoux, pour en faire l'offrande à ce grand Dieu, duquel il venoit de deffendre la cause. Martian qui a descrit sa vie, asseure que comme quelqu'vn luy eust demandé, le voyant en cette posture, qui l'auoit fait mourir, il repartit, que c'estoient les impies. On void encore aujourd'huy sa prison à Pauie. Ce fut dans ce triste sejour qu'il composa ce precieux ouurage de la Consolation, où il introduit la Philosophie, qui luy propose toutes les raisons, qui peuuent adoucir vn affliction,

& qui preparent vne ame,contre les plus rudes attaques de la Fortune. Il n'y a rien de rare,ny de ſubtil dans les Autheurs,ou Boëce pretend à cette gloire. Ses penſées ſont ſublimes, ſon ſtyle poly, ſon raiſonnement profond, ſa Poëſie delicate. Si l'oreille eſt flattée de la naïueté de ſes pointes, l'eſprit eſt perſuadé de la ſolidité de ſes raiſons; s'il adoucit quelque fois ſa plume, il ne l'affoiblit iamais, s'il releue ſon diſcours,il ne l'eſgare point, s'il brille par tout, il eſchauffe touſiours, pourueu qu'on ait de l'attention, il a de la ſuitte; quiconque apporte des yeux à ſa lecture il trouue des lumieres. De moy i'auoue ſi ce grand Philoſophe qui adoroit la Croix, luy euſt donné vn de ſes chapitres,& qu'il nous euſt repreſenté vn Dieu ſouffrant, parmy ces motifs de conſolations, qu'il ne manqueroit rien à ſon ouurage, & que le deſeſpoir ne ſeroit plus que pour les Réprouuez. De quelque cruauté que la Fortune nous perſecute, nous y auons dequoy guerir nos maux, ou au moins dequoy ſoulager toutes nos peines.Si elle nous rauit nos biens, elle nous apprend à nous poſſeder nous-meſmes; ſi elle meſle nos plaiſirs d'aigreur, elle nous réueille de l'aſſoupiſſement d'vne trop molle ioüiſſance; ſi elle nous oſte les

honneurs,

honneurs, elle dissipe vn peu de fumée, si elle change nos amis, elle nous prouue qu'il n'y a rien d'aymable que Dieu, & comme il est le seul principe de nos cœurs, qu'il doit estre l'vnique obiet de nos amours. Mais ce qui rend cette piece plus digne de recommandation; c'est que l'agreable, & l'vtile y sont dispensez auec tant de iugement, & d'artifice, que la douceur de la Poësie n'y a pas moins d'attraits, & de charmes innocens sur l'esprit, que la force du discours a de pouuoir sur les plus profondes playes de l'ame. Il est vray qu'il y a de l'obscurité dans quelques-vns des Vers, parce que nostre Poëte Philosophe parle tantost comme Platon, & que maintenant il s'accommode au proche des Stoïques. La diuersité de ces sentimens m'a quelquefois dispensé de la rigueur, qui doit arrester vn Traducteur aux paroles de son Auteur. quoy que i'aye tasché d'en exprimer presque toutes les pensées. Que si pour rendre nettement vn vers, il semble que i'employe quelquefois la Paraphrase, on me doit pardonner cette infidelité puis que ie me contrains auec plus de scrupule à toute la Prose. I'auouë bien pourtant, qu'vn autre, qui pourroit estre vn peu plus esclaue que moy, rencontreroit sans doute mieux que ie
n'ay

n'ay fait, & en l'vn, & en l'autre. Aussi puis-ie protester que tout le bon-heur, & l'auantage que i'ay en cecy, cedera aisément au moindre effort de ceux qui se voudront diuertir à vous traduire Boëce. Ce dessein merite bien le trauail d'vn bon esprit. Quoy que les Grecs soient assez modestes dans l'estime des Auteurs Latins, Maximus Planudes a mis celuy-cy en leur langue, & Iean de Meun, le premier de nos François qui a tasché de n'estre point Barbare, iugea dés son temps, que cette version n'estoit pas vn present indigne de Philippe le Bel son Maistre. Neantmoins, si quelqu'vn veut iuger de ce que i'ay contribué à cette piece, ie le supplie de considerer, qu'il n'est pas facile de reüssir sur les projets d'vn autre, particulierement en vers, où l'on n'a pas la liberté de monter au Ciel, de descendre dans les abysmes, & de se promener au milieu des prairies, pour prendre des estoilles, des fleurs, & des diamans, qui seruent de grace, & de beauté à la Poësie. Vn homme qui est attaché ne se peut estendre que iusques au bout de sa corde, son pouuoir n'est pas plus grand que sa chaine, & sa liberté ne va plus loing que les limites qu'on luy donne. Cela me fait croire que tout ce qui est de rude dans cét ouurage,

ayant

ayant vne si raisonnable excuse, l'apprehension d'vne trop grande seuerité en mon Lecteur, ne le seroit pas, & que si ie ne puis meriter son approbation, ie ne dois pas beaucoup craindre sa censure. Ie veux mesme penser équitablement de ceux qui verront cette traduction, & croire qu'il y en aura vn bon nombre, qui approuueront qu'vne personne qui est aux gages de la Philosophie, luy serue au moins vne fois d'interprete. Si le grand sainct Thomas est loüable de nous auoir laissé vn iudicieux Commentaire sur cette Consolation, qui pourra trouuer mauuais, que pour consoler tout le monde, ie tasche de rendre la sagesse intelligible? Toute la piece est diuisée en cinq liures: Le premier n'est qu'vne plainte que l'Autheur addresse à la sagesse, des maux qu'il a iniustement soufferts. C'est cette grande Dame qu'il dépeint dans sa premiere Prose, qui touche le Ciel de sa teste, d'autant qu'elle y porte sa connoissance, & qui s'ajuste par apres à vne raisonnable grandeur, parce qu'elle abaisse ses pensées à la consideration des choses inferieures. Le Thita, & le Pi, qui tiennent les extremitez de sa robe marquent qu'elle comprend la Theorie, & la Pratique. Les diuerses bandes de ce veste-

ment

ment ſont les degrez, qui eſleuent l'eſprit à la ſcience : ſes déchirures monſtrent que toutes les Sectes taſchent de la tirer à leur party. Par cette noirceur qui charge ſes habits, Boece taxe l'ignorance de ſon ſiecle, & l'artifice des premiers Philoſophes. Et a n'en point mentir, il a ſujet de les ſoupçonner d'enuie, ou du moins de les reprendre de peu de charité, puis que Platon nous déguiſe les ſciences ſous des Enigmes, qu'Empedocles le rend eſclaues dans ſes vers, & qu'Ariſtote ne ſemble nous en parler que pour n'eſtre pas intelligible. Le ſecond comprend vne Apologie de la Fortune, qui fait voir à Boëce qu'il a auſſi peu de ſujet de ſe plaindre de ſes diſgraces, que de raiſon d'eſperer toutes ſes faueurs. Toute la ſuite n'eſt qu'vn excellent tiſſu de puiſſantes conſiderations, qui eſleuent l'eſprit à cette ſublime verité, que ny les Richeſſes, ny les Dignitez, ne ſçauroyent rendre vn homme content, & que nous ne ſommes iamais pauures, ſi nous ſommes touſiours à nous. La derniere Proſe conclud cét eſtrange paradoxe : *que la mauuaiſe fortune profite d'auantage à l'homme que la bonne.* Dans le troiſieſme liure, la Philoſophie monſtre par vn rare diſcours, que les riches du monde en ſont les pauures, puis qu'ils ont

beſoin

besoin de beaucoup de choses, dont ceux qui ont plus de moderation que de desirs, se passent sans aucune peine. Il est difficile d'aimer les honneurs, la Gloire, & la noblesse; si on penetre les raisons qui les decreditent, dans la quatriesme, cinquiesme, sixiesme, & septiesme Prose. Vn peu apres cette sage Maistresse touche les voluptez auec tant de desdain, mais toutefois auec tant de solidité, qu'elle en prouue la recherche aussi vaine qu'elle est infame. Puis elle enseigne en quoy consiste la vraye beatitude, rejettant celles qui sont fausses, & apparentes. La neufviesme Poësie pourra faire comprendre ce que couste quelquefois vne traduction. Saint Thomas s'efforce de nous en donner l'esclaircissement dans son docte Commentaire; expliquant cette ame du monde qui nous y est representée, de l'intelligence qui le meut. Si quelqu'vn n'est satisfait de sa glose, qu'il lise le Timée de Platon; peut-estre que prenant le loisir de resver vn peu sur ses pensées. qu'il en pourra tirer vne expression plus nette. Pour moy, i'auoue franchement que la plus grande partie de ce traicté ne m'est qu'vne profonde Prophetie, & que ie n'y voy pas plus de paroles que de Mysteres. C'est le quatriesme Liure qui nous fait comprendre

qu'il

qu'il n'y a que l'homme de bien qui soit heureux ; que les Grands ont autant de Tyrans que de vices ; que les Marchands ne sont ny heureux ny puissans, & que la Vertu pour estre affligée, n'est iamais miserable. C'est pareillement icy où par vn enchainement merueilleux de consequences, & de suites, la Philosophie montre que ceux qui ne veulent pas estre Dieux deuiennent bestes ; à ce dessein elle employe la fable de Circé. La quatriesme Prose, n'est qu'vne preuue de cette importante proposition ; que les Meschans sont plus heureux dans les supplices des crimes, que dans leur impunité. Sur la fin, apres vne claire distinction du Destin, & de la Prouidence, la Sagesse marque les raisons pourquoy Dieu laisse souffrir les Bons auec les Meschans. Le dernier liure propose l'accord admirable de la prescience de Dieu, auec l'euenement libre des actions humaines, dont l'infaillibilité n'interesse en rien nostre franchise. Il n'y a personne qui ne soit capable des trois premiers ; pour les deux suiuans, il faut auouër que la liaison en est delicate, & que pour comprendre le discours de la sagesse, il s'y faut rendre tout attentif. L'vsage ordinaire de certains mots, ne pouuant auoir la mesme grace dans le François que dans le

Latin,

Latin, ie me suis contenté de marquer vn P. lors que la Philosophie parle, & vn B. quand Boëce luy respond, ou l'interroge, retranchant auec liberté, ce qui n'eust seruy que de redite auec dégoust. Mon LECTEVR, si vous tirez tout le profit que ie vous souhaite de cette Consolation, vous pourrez bien estre quelque fois affligé, mais vous serez tousjours content.

APPROBATION.

CE *Liure intitulé*, la Consolation de la Philosophie, &c. *approuué de tant de siecles, & admiré de tous ceux qui en ont entendu, & pratiqué la doctrine, est traduict si fidelement en nostre Langue, qu'il nous donne sujet de croire qu'il n'y a plus rien en Vers, & en Prose dedans les Thresors de l'antiquité, que ne puissions nous approprier, aussi ne merite il pas moins de louange pour sa version, qu'il a esté estimé pour les rares vertus de son Autheur. C'est pourquoy outre l'asseurance que ie donne, qu'il n'y a rien en iceluy qui ne soit conforme à la Foy, & Doctrine de l'E-*

glise Catholique : Il me semble que l'on le doit receuoir comme vn chef-dœuure de la perfection de nostre langue, ce que i'ay sous-signé Docteur en Theologie, & Chancelier de l'Vniuersité de Reims, & certifie par ces presentes. Fait à Reims ce 3. Mars. 1636.

P. DOZET.

APPROBATION.

CE Liure (qui fait reuivre cét ancien Senateur & consul BOECE,) n'a pas tant besoin d'approbation que de loüange, si en iceluy la Sagesse donne de la consolation à nostre esprit dans l'aduersité, le style releué & le discours elegant dont il est enrichy par cette traduction, ne luy donnera pas moins de contentement dans la prosperité. Ie l'estime tres-digne d'étre mis en lumiere. Ce 2 iour de Mars 1636.

I. GODINOT, Docteur en Theologie.



LA CONSOLATION DE LA PHILOSOPHIE.

LIVRE PREMIER.

POESIE I.



OY dont les premiers Vers n'ont parlé
que de ioye,
Ie ne puis éuiter les pleurs, où ie me noye;
Ie vois tous mes plaisirs changez par ma
douleur,
Et si i'escris des Vers, ie les dois au
malheur;
Les faueurs d'Appollon ne m'offrent que des plaintes,
Dans les eaux de mes yeux, mes graces sont esteintes;
Toutefois les bien-faits de sa douce bonté,
Touchez de mes ennuys m'ont tousiours assisté;
L'honneur dont autrefois il cherit mon enfance
Adoucit le chagrin, qui choque ma constance,
Quoy que tant de malheurs conduisent à grands pas,

Ma languissante vie à l'heure du trespas.
L'hyuer a commencé de neiger sur ma teste,
Et mon corps tout panchant au sepulchre s'appreste.
Heureuse cette mort, qui finit nos desirs
Aussi-tost que le sort trauerse nos plaisirs.
Mais de vray celle-là n'a ny grace ny charmes,
Qui ne veut pas fermer ma paupiere à mes larmes.
Elle est sans sentiment, ou bien sans amitié,
Puis que ie ne suis plus qu'vn objet de pitié.
O Mort quand ie viuois Amy de la Fortune,
La rigueur de tes Loix me fut presque importune,
Maintenant que le Ciel commence à m'affliger,
En me faisant mourir, tu crains de m'obliger,
Pourquoy donc croyoit-on ma fortune prospere?
Si i'eusse esté content, ie serois sans misere.

I. PROSE.

COmme ie discourois ainsi à part moy, & que ie traçois mes plaintes auec la plume, il me sembla voir sur ma teste vne Dame pleine de majesté, de qui les yeux estoient beaucoup plus vifs & plus estincellans que ceux des hommes ordinaires. Son teint estoit frais, & ses joües auoient vn embonpoinct, qui n'estoit aucunement décheu, bien que son âge fist paroistre cette beauté d'vn autre siecle que du nostre. La taille de son corps n'estoit pas tousiours esgale, car tantost elle se ramassoit à vne grandeur iuste & mesurée, & puis tout à coup on eust crû qu'elle touchoit les Estoilles. En haussant sa teste elle portoit sa veuë non seulement au dessus des Astres : mais encore celle des hommes estoit trop foible, pour la suiure. Ses habits n'auoient pas moins d'artifice

d'artifice en leur façon, que de prix en leur estoffe, d'autant (comme i'appris d'elle mesme) que ses seules mains les auoient tissus. La vieillesse les auoit chargez d'vne noirceur toute semblable à celle de ces Tableaux, d'où les hommes tirent l'esclat de leur noblesse, & les rayons de leur gloire. Au bas de sa robe, on voyoit vn Pi meslé dans la broderie, & au haut vn Thita : entre ces deux Lettres il y auoit certains degrez, qui faisoient vne montée du plus bas au plus haut des Characteres. Il paroissoit pourtant aux déchirures de sa robe, qu'on l'auoit tirée auec violence, & que chacun en auoit arraché ce qu'il auoit pû. Cette Auguste Deesse tenoit dans sa droitte des Tablettes, & dans la gauche vn Sceptre. Aussi tost qu'elle eut apperceu les Muses aupres de moy, & reconnu qu'elles disoient des vers aux sentimens de ma douleur, elle s'emeut vn peu, & auec vn regard meslé de seuerité, s'escria : Qui a permis à ces petites effrontées d'approcher de ce malade, puis qu'il n'est pas en leur pouuoir de donner de bons ny d'vtiles remedes à ses maux, mais seulement de les nourrir d'vn doux & agreable poison? Ce sont-elles qui estouffent les solides fruits de la raison, par les espines des affections mal conduites, & qui accoustument l'esprit à souffrir des maux dont elles ne le peuuent deliurer. Si vos caresses attiroient vn homme du vulgaire, i'estimerois vostre temerité d'autant plus pardonnable, que sa perte me seroit indifferente : mais vous estans addressées à vn homme esleué dans mes Escoles, ie ne puis estre patiente, si ie ne suis insensible. Sortez d'icy maudites Sirenes, qui flatez iusques au mourir, & me laissez le soin de sa guerison. Cette trouppe de Nymphes baissant les yeux, se retira fort triste, auoüant sa crainte par sa

honte. Mes yeux noyez de larmes ne pouuans reconnoistre ceste Dame, dont l'authorité estoit si absoluë, la veuë arrestée contre terre, & tout pensif, i'attendis ce qu'elle feroit. A mesme temps elle s'approcha de moy, s'appuyant sur le bord de mon lict, & regardant mon visage que la tristesse colloit au paué de ma chambre, elle commença ainsi de se plaindre de mes troubles.

II. POESIE.

HE ! Dieu que cette pure flame,
Qui brilloit au fond de nostre Ame:
Se couure d'vne espaisse nuit,
Depuis qu'vne morne tristesse
Nous importune de son bruit,
Et vient tenter nostre foiblesse.

Cét esprit qui suiuoit les tours
Des nuages qui vont au cours,
Poussez du vent & des orages,
Sur le plus haut faiste de l'air,
Et qui sans peur void les rauages,
Et de la foudre, & de l'esclair.

Celuy qui couroit la carriere
De cette inégale Courriere,
Qui console les longs ennuis,
Que le iour fait par son absence,
Et qui fauorise les nuits
Du thresor de son influence.

Celuy qui mesuroit de l'œil,
Le vaste globe du Soleil,

Et

Et qui contoit toutes les courses
De cét infiny mouuement,
Que fait le Cortege des Ourses
Sur les voutes du Firmament.

Celuy qui sçauoit la cauerne,
Où les fureurs de la Galerne,
Conspirent de troubler la Mer,
Et pourquoy cette Estoille grimpé
(Quand elle s'y veut abysmer)
Iusques au sommet de l'Olympe.

Celuy qui remarquoit ce tempi,
Dont est composé le Primtemps,
Qui de son innocente haleine
Et de deux ou trois de ses pleurs,
Enrichit le sein de la pleine,
D'vn million de belles fleurs.

Celuy qui voyoit où l'Automne
Prend les raisins de sa Couronne,
Et qui penetroit les secrets
Les plus cachez de la Nature:
Sans que ses desirs indiscrets
Craignissent aucune auanture.

Celuy là de qui le pouuoir
Se limitoit à son vouloir,
Frappé d'vn prompt coup de tonnerre,
Est contrainct de quitter les Cieux,
Et de laisser languir à terre,
Les regards mourans de ses yeux.

[redacted]

II. PROSE.

MAis il est temps (dit-elle) de penser tes playes & non pas de les plaindre. Puis arrestant les yeux sur moy : Es-tu celuy qui a succé les douceurs de mon laict, qui as esté nourry de mes viandes, & qui es arriué par mes soins, à l'âge d'vn homme parfaict ? Certes ie t'auois donné des armes, qui te pouuoient defendre, si tu ne les eusses point quittées. Ne me connois-tu plus ? d'où vient ce silence ? est-ce de confusion ou de stupidité ? Ie voudrois bien que ce fust d'vne raisonnable honte ; mais à ce que ie vois c'est d'vne sotte stupidité. Comme elle eut apperceu que mon silence estoit plutost vne impuissance de discourir, qu'vne discretion de me taire, & que i'auois aussi peu de langue que de parole, elle toucha doucement mon estomac, & dit : sans doute son mal n'est autre chose que cette lethargie, qui a coutume d'assoupir les Esprits : il s'est vn peu oublié de soy mesme, mais il s'en peut aisément ressouuenir, s'il peut auparauant nous reconnoistre. A fin de le secourir, il faut écarter ces tenebres, qui luy sillent les yeux. Comme elle eut acheué ce discours, elle ramassa les plis de sa Robe, dont elle essuya mes larmes.

III. POESIE.

COmme on void dans le Ciel le souffle de Borée,
Rappeller la clarté,
Et donner des rayons à la trouppe dorée
Qui cachoit sa beauté.

Aussi-tost

Aussi-tost que ce vent a dissipé la nuë,
On void fuir la nuit ;
Le Soleil en riant monstre sa face nuë
Et ramene le bruit.

Ainsi l'obscurité qui pressoit mes paupieres
A desillé mes yeux :
Et mes yeux s'entr'ouurans ont repris leurs lumieres,
Dans les Astres des Cieux.

III. PROSE.

LEs nuages de ma tristesse s'estans éuanoüis, ie reuins à la liberté de respirer, & ie pris l'asseurance de regarder le visage de mon secourable Medecin. I'eus à peine porté les yeux sur cette Deesse, que ie reconnus cette bonne nourrice, chez qui i'auois passé la plus grande partie de ma ieunesse, ie veux dire, la Philosophie, à qui ie fis aussi-tost ce discours. O sainte Maistresse des Vertus, d'où viént que vous auez quitté les delices du Ciel, pour vous ranger dans les solitudes de mon exil ? n'étes-vous point coúlpable des mémes crimes que la calomnie m'a imposés, pour en souffrir injustement les peines en ma compagnie ? Est-il raisonnable (repartit-elle) mon cher Nourrisson, de te voir gemir sous vn faix dont la seule haine de mon nom t'a chargé, sans en partager l'incommodité auec toy ; La Sagesse ne pretend rien au droit de laisser l'innocence sans appuy, ie craindrois d'estre blasmée auec iustice, si ie t'abandonnois sans raison. Crois-tu que ce soit d'auiourd'huy que la Sagesse a esté trauaillée des mauuaises mœurs ; ne sçais-tu pas que deuant le siecle de nostre

Platon, i'ay soustenu de rudes combats contre l'insolence de la folie, & que par mon moyen (lors qu'il viuoit encore) Socrate son Maistre remporta l'honneur d'vne glorieuse mort? Sa memoire est demeurée sans reproche, mais non pas son heritage sans dispute, d'autant que l'Escole des Stoïciens, & celle d'Epicure, ont tasché de le rendre propre, & bien que i'apportasse de la resistance à leur dessein, ils m'ont tirée auec tant de force, qu'ils ont dechiré ma robe, que i'auois faite, & se sont retirez auec ses lambeaux, sur cette croyance qu'ils me rangeroient à leur party, s'ils se paroient de mes despoüilles. Cette retraite seconda aucunement leur desir, car l'imprudence les voyant parez de mes liurées, creut, qu'ils estoyent de mes intimes, & trompa par cette apparence quelques-vns des ignorans. Que si tu n'as point oüy parler du banissement d'Anaxagore, du poison de Socrate, & des supplices de Zenon, parce qu'ils sont estrangers, sans doute tu connois les Caniens, les Seneques, & les Sorans, de qui la memoire n'est pas vieille, ny la gloire inconnuë. Ne cherche point leurs excez: tout leur crime n'a esté que l'incompatibilité que mes enseignemens leur ont donnée auec l'humeur des Meschans. Et partant c'est sans sujet que tu t'estonnes de nous voir agitez de quelque tempeste en cette mer, puis que nostre principal dessein est de desplaire aux Scelerats. Et quoy que leur nombre soit infiny, il n'en est pas plus redoutable, par ce que leur troupe enragée n'a point d'autre conduite que la fureur. Si par fois la malice dresse ses forces contre nous, la prudence nous met à l'abry de ses iniures, pendant qu'elle s'amuse à se charger d'armes inutiles, & ainsi retranchez dans des Forts, qui sont impenetrables à ses assauts, nous payons de mocquerie

de mocquerie sa rage, & brauons son insolence.

IV. POESIE.

Celuy qui d'vn mesme œil regarde la Fortune,
Soit que sa passion le flate, ou l'importune
En sa prosperité;
Celuy-là sans paslir aura tousiours la teste,
Par dessus la tempeste,
Et les pieds sur le front de son aduersité.

Que la Mer escumant sousleue son abysme,
Qu'elle trempe le Ciel du fond iusqu'à la cime
De ses flots orgueilleux,
Et que le Mont Gibel vomisse feu, & flame,
Il joüyt dans son ame
Du bonheur dont joüyt l'esprit d'vn bienheureux.

L'air pourra bien lancer les carreaux de sa foudre,
Et, changeant les rochers en des amas de poudre,
Tesmoigner son pouuoir:
Il pourra de la voix de son puissant tonnerre
Faire trembler la Terre,
Mais de luy faire peur, c'est ce qu'on ne peut voir.

N'ayons point de desir, n'ayons point d'esperance,
Nous rirons des douleurs que fait la violence
Des superbes tyrans:
Aymons, & desirons, nous craindrons la colere
De la moindre misere;
Et les moindres ennuis seront nos Conquerans.

Quiconque veut seruir l'inconstante Deesse,

Il me

Il met les armes bas, & monstre sa foiblesse,
Afin d'estre blessé,
Et cherchant sa faueur, & redoutant sa haine,
Il se fait vne chaine,
Pour retenir sa main, quand il est offensé.

IV. PROSE.

CEs veritez font-elles quelque impression sur ton esprit; ou bien es-tu du naturel de ce pesant animal, qui n'a ny oreilles, ny goust pour les agreables douceurs d'vn Lut? Pourquoy souspires-tu? quel est le sujet de tes larmes? esueille-toy vn peu,& ne permets pas à l'ennuy d'engourdir ainsi ton esprit. Si tu desires la guerison de tes playes, il les faut descouurir. Comme i'eus vn peu rallié mes pensées voicy ce que ie respondis. La rigueur de la Fortune n'est-elle pas assez impitoyable en mon endroit, (ma chere Maistresse) iugés-vous qu'il soit necessaire de luy donner de nouuelles instructions, pour m'étre plus cruelle? l'horreur de cette prison ne vous a-t'elle pû esloigner; n'est-ce point icy cette belle Librairie, où par fois vous veniez discourir auecque moy des sciences humaines,& diuines; Ay-ie encor le mesme visage, & la mesme contenance que i'auois, lors que vous me marquiés auec vne baguette le cours des Astres, & que vous rapportiez nos mouuemens, & nos inclinations à leurs influences, me faisant voir que tout ce qui se passe en nous, est vne image de ce qui se fait au Ciel. Est-ce icy le prix de l'obeissance que i'ay renduë à vos commandemens; Certes vous auez fait dire à Platon, que les Republiques seroient heureuses lors que les Philosophes en seroient Gou-

uerneurs,

uerneurs, ou du moins quand les Gouuerneurs s'adonneroient à l'estude de la Philosophie. De plus vous aués auerty tous les Sages par la bouche du mesme Philosophe de la conduite des affaires publiques, de peur que l'insolence des meschans ne se seruist de l'authorité au prejudice de la vertu, & a la ruine des Bons. Suiuant ces maximes, tout mon desir a esté de produire en public, ce que i'auois appris de vos enseignemens en particulier, & de faire voir en l'action, le fruit de mon repos. Vous, & ce grand Dieu, qui vous a commis le soin de former nos esprits, m'estes tesmoins que toutes les intentions que i'ay apportées au gouuernement de la Republique, n'en regardoient que les interests, & les commoditez. Voilà d'où est née la mauuaise intelligence auec les meschans: voilà comme quoy la liberté que i'ay apportée à la conseruation de la Iustice, m'a accueilly la haine de ces Puissances, dont ie n'ay iamais redouté les menaces. Combien de fois ay-je resisté à ce Congaste, dont l'insolence ne tendoit qu'à l'oppression des foibles? Combien de fois ay-je empesché l'effect des outrages de Tragilla intendant de la maison Royale? Combien de fois mon authorité a-t'elle seruy de deffense à ceux que l'auarice chargeoit de calomnie? Iamais la consideration de personne ne m'a fait plier à l'injuste; ie n'ay pas eu moins de regret de voir les impositions publiques, & les larcins particuliers, que ceux qui en souffroyent l'incommodité. Pendant cette cruelle famine, qui sembloit vouloir deuorer la Champagne, ie contredis le Prefect du Pretoire en ce cruel Edict de la veute des bleds, & en la presence du Roy, j'obtins par mes remonstrances, que l'achapt ne s'en feroit point. I'ay retiré Paulin homme Consulaire de la gueulle beante de ces

Mastins

Mastins de Cour, qui le deuroient desia de desir, & d'esperance, & sans craindre d'encourir la haine de Cyprien, ie guaranty Albin de la peine qu'vne fausse accusatiō luy auoit procurée. Ne vous semble-t'il pas que ie ne me suis assez fait d'ennemis ? A vray dire, ayant si peu recherché la faueur des Courtisans pour mon asseurance, ie devrois en auoir aupres de mes amis : & l'amour de la Iustice estant le seul motif de mes actions, il semble qu'elle ne peut estre équitable sans ma conseruation. Qui sont ceux dont les tesmoignages ont conuaincu mon innocence : Ceux-là mesmes qui se sont seruis de la pauureté d'vn miserable Basile chassé de la maison du Roy. Que diray-je d'Opilion, & de Gaudence, dont les excez, & les iniustices furent chastiées du banissement, & qui s'estans seruis du priuilege des Autels contre le commandement du Roy, furent menacez, s'ils ne sortoient incontinent de Rauenne, de porter sur le front les marques de leur desobeïssance ? Deuoit-on quelque croyance à de semblables Coquins ; & toutefois le méme iour on reçeut leur deposition contre moy. Quoy ? ma qualité me rend-elle criminel ? ou bien leur condemnation les a-t'elle iustifiez ? La Fortune n'a-t'elle point eu de honte de la calomnie, dont on a trauaillé mon innocence, ou du moins de la bassesse de ceux qui m'ont accusé ? Vous me demandés, quel crime l'on m'a imposé ? on dit que i'ay voulu sauuer le Senat ; vous desirez sçauoir les moyens que i'auois choisis pour executer le dessein ? On crie que i'ay empesché l'Accusateur de produire les preuues de sa condamnation. Que dites-vous là dessus ? ma sainte Maistresse, voulez-vous que ie nie cette faute, de peur qu'elle ne vous soit honteuse ? mais quoy ? i'ay eu ce desir, & rien du monde n'est capable de me

l'oster.

l'oster. La confesseray-ie ? tout l'empeschement que i'apporte à l'accusation seroit leué par cét aueu. Et puis quelle apparence d'estimer que le desir de sauuer cét ordre fleurissant, fust vn peché ? Il est vray que les mauuais conseils qu'il auoit pris sur ma vie, auoient iustifié la calomnie de mes ennemis. Que cela soit, ie le veux, l'imprudence des autres ne changera iamais l'obligation de mon deuoir, s'ils sont meschans, ie ne cesseray pas d'estre bon. Quand i'aurois vn Arrest de Socrate, ie ne croirois pas qu'il me fust permis d'auouër vn mensonge, ou de dissimuler vne verité. Quoy qu'il en soit, ie laisse le iugement de cette affaire à vostre prudence, & à celle de tous les Sages. Neantmoins afin que la memoire ne s'en perde point, i'en ay laissé la pure verité par escrit? car pour ces Lettres supposées, où ie semblois esperer la liberté Romaine, qu'est-il besoin d'en parler ? puis qu'il estoit facile d'en monstrer l'artifice, s'il m'eut esté permis de me seruir du tesmoignage méme de l'Accusateur. Et puis quelle liberté pourroit-on attendre ? hé ! pleût à Dieu que cette esperance peust estre raisonnable ! ie me fusse seruy de la genereuse response de Canius lequel interrogé de Cesar Fils de Germanicus, s'il estoit complice du dessein qu'on auoit pris contre sa vie, repartit, si ie l'estois, tu ne l'eusses pas sçeu. En quoy le desplaisir n'a pas tellement vaincu ma patience, que ie me doiue plaindre de ce que les Meschans ont entrepris contre la vertu. Seulement ie m'estonne que leur mauuais dessein ait eu vn bon succez. Peut-estre que de desirer de moindres choses seroit vn defaut de courage, mais de pouuoir tout ce que la malice a de mauuaises volontez contre l'innocence, c'est vn estrange prodige. C'est là que l'vn de vos Nourrissons a pris sujet d'vn peu

murmurer ;

murmurer; car (disoit-il) s'il y a vn Dieu, d'où vient le mal? & s'il n'y en a point, d'où peut naistre le bien? Ie veux qu'il soit permis aux Meschans de souhaitter le sang du Senat, & la vie de celuy qui l'a voulu conseruer; auois-je merité vne pareille haine des Senateurs? Vous-vous en pouuez souuenir, puis que mes paroles, & mes actions ont eu vostre conseil, & vostre aueu: vous sçauez auec quel danger de ma vie j'embrassay la defense du Senat, lors qu'à Veronne le Roy, resolu de tout perdre, en perdant vn homme, luy renuoya la connoissance du crime d'Albin, à dessein de rejetter toute la haine de sa condamnation sur les Iuges, ou de les rendre coulpables par sa iustification. Vous connoissez que ce que ie dis, & la verité ne sont pas deux choses, & que ie ne suis pas assez fait à la complaisance, pour me flatter en cecy. Ie n'ignore pas que celuy-là perd vne bonne moitié de son merite, qui en reçoit volontiers la loüange: neantmoins vous voyez la recompense de ma vertu, pour le iuste prix de mes peines, on a banny l'innocence. En quelle rencontre a-t'on iamais veu la seuerité de tous les Iuges, s'accorder si bien en la punition d'vn crime, quand mesme le Criminel l'auroit auoüé? Si l'on m'accusoit d'auoir voulu brusler les Temples, égorger les Prestres, & d'vn seul coup arracher la vie à tous les gens de bien, la Iustice me feroit cette faueur de ne me point condamner que present, & apres m'auoir oüy. Et voilà qu'on me decerne l'exil, & la mort estant à cent cinquante lieuës de mes Iuges, & priué de l'appuy de toute defense. O qu'il y a de personnes, qui desireroient auoir fait vn crime que les Accusateurs mesmes estiment honorable! Ie leur dois neantmoins cette action de graces qu'ils n'ont point noircy ma reputation auec d'autres couleurs,

que celles

que celles du mensonge, disant auec effronterie, pour en cacher l'esclair, que mon ambition s'estoit aydée du sacrilege. Vous sçauez quel mespris vous m'auez donné de toutes les choses sensibles, & combien ceux qui s'approchent de vous sont esloignez de ce peché. Chaque iour vous me ramenteuez cét Oracle de Pytagore ; Reconnois vn seul Dieu. Estoit-il croyable qu'vn homme que vous instruisiez ainsi, & à qui vous donniez de si nobles pensées, s'abbaissast iusques à rechercher le secours de ces infames Esprits, dont le commerce est aussi honteux que l'assistance inutile. Outre l'innocence de ma famille, vn grand nombre d'honnestes gens, & mon beau Pere Symmaque, dont la saincteté merite de la veneration, meritoiét assez de soupçon de ce crime, si l'on eût voulu escouter la raison plustost que l'enuie. Mais c'est assez estre coulpable que de vous estre amy, ie suis asseuré, que tout mon crime vient de l'inclination que i'ay apportée à receuoir vos instructions. Et ainsi ce n'estoit pas assez que vostre consideration me fust inutile, si mon malheur ne vous eust esté reprochable. Ce qui fait le comble de ma misere, c'est que le sentiment de la plus part des hommes regarde plustost les euenemens de la Fortune, que le merite des choses, & iuge seulement celles-là sagement premeditées qui ont vn heureux succez ; d'où il arriue, qu'vne bonne opinion n'est iamais auec vne mauuaise fortune. Ie n'aurois iamais fait si ie voulois rapporter icy la diuersité des pensées, & des opinions ; seulement ie vous diray que les malheureux sont toûjours coulpables, & qu'on les estime dignes des peines, qu'ils ne peuuent euiter. Et moy qui suis despoüillé de mes richesses, priué de mes charges, & soüillé en ma reputation, i'ay merité des supplices par de

bienfaits, & ie m'auouë criminel, parce que i'ay esté vertueux. Pour le regard des Meschans, il me semble que ie voy leur insolence triompher de la vertu, & m'accuser impunement. D'autre part les gens de bien demeurent tous esperdus par la crainte de mon infortune. Ie voy que la malice s'entretient par la liberté de pecher, & mesme qu'elle s'encourage par l'attente de la recompense. Au contraire les Innocens ne sont pas seulement sans asseurance, mais encore sans appuy; si bien que ie puis m'escrier auec raison.

V. POESIE.

GRand Maistre de la masse ronde,
Sage Intelligence des Cieux,
Qui d'vn seul rayon de vos yeux,
Esclairez la face du Monde,
Ie sçay bien que vostre pouuoir,
Impose les loix du deuoir
A tout ce qu'il y a d'Estoiles,
Et que vostre seule bonté,
Oste le crespe de leurs voiles,
Pour nous faire voir leur beauté.

Par vous la fille de Latone,
Fait voir vn soleil dans la nuict,
Et chassant de sa main le bruict,
Paroist entiere dans son Thrône;
Puis remontant sur l'horison,
Le deuoir contraint sa raison,
De monstrer par vne humble hommage,
Que les lumieres du Soleil

Luy

Luy donnent seules l'auantage,
Sur tous les Astres du sommeil.

C'est par vostre sage conduite,
Que le soir dans le Firmament
Donne aux Astres le mouuement,
Et le matin les met en fuite :
Sans vous la rigueur des hyuers
N'osteroit point aux arbres vers,
Ce qui les rend si agreables :
Les fleurs garderoient leur couleur,
Par le soin des vents fauorables,
Qui rafraischissent la chaleur.

Ce que l'haleine de Borée,
A fait trespasser de beauté,
Se reuoit alors que l'Esté
Ramene l'Empire de Rhée :
Le mesme gain que les glaçons
Sembloient dérober au moissons,
Tombe enfin dessous la faucille,
Et le diligent Laboureur,
Se sert des mains de sa famille,
Pour recueïllir tout son bonheur.

Il n'est aucune creature
Qui ne connoisse son deuoir,
Et qui ne suiue le vouloir
Du grand Autheur de la Nature ;
L'homme seul chef-d'œuure des Cieux,
Comme vn object tres-odieux,
Est soustrait à ses prouidences,
Et aux effects de son appuy,
Quoy que la fin de ses souffrances
Ne puisse venir que de luy.

Autrement seroit-il croyable,
Que toute la rigueur du sort
Le trauersast iusqu'à la mort,
Sans estre iamais fauorable ;
Le merite de la vertu
Gemit sous le vice abatu,
Et les testes plus criminelles,
Se parent tres injustement
De ces couronnes eternelles,
Qu'on doit aux vertus seulement.

Vn mot dit auec artifice,
Vn mensonge bien desguisé.
Profite tousiours au rusé,
Pousse le iuste au precipice ;
Et sans reuerer cette Loy,
Qui maintient le Sceptre d'vn Roy,
Par le mespris de sa personne,
Vn meschant fera vanité,
En abbatant vne couronne
D'appuyer son impieté.

Grand Gouuerneur de la Nature,
De qui les miracles diuers
Tiennent tout ce vaste Vniuers
Dans vne iuste procedure ;
Appaisez cette esmotion,
Qui fait nostre agitation
Plus inconstante que n'est l'onde ;
Puis qu'il plaist à vostre pitié,
Prendre le soin de tout le monde,
N'en oubliez pas la moitié.

V. PROSE

V. PROSE.

MA douleur s'estant ainsi eschappée, & mon impatience ayant soulagé mon cœur de ce peu de souspirs, la Sagesse me regarde d'vn visage riant; & sans se beaucoup esmouuoir, de mes plaintes, me dit. Quand ie t'ay veu triste, & pleurant, i'ay aussitost connu que tu estois miserable, & banny, mais si ton discours ne m'eut aidée, ie serois encore à sçauoir combien le lieu de ton exil est éloigné de ton pays, quoy que ie t'en estime plustost vn peu separé que banny. Que tu crois en estre chassé, c'est ton erreur qui fait cét exil plustost que la verité, d'autant que personne n'a iamais peû auoir cette puissance sur toy. Si tu te souuiens de ton pays, tu connoistras qu'il ne se gouuerne pas comme celuy des Atheniens par le Peuple, mais qu'il n'y a qu'vn Maistre, & vn Roy, qui tire beaucoup de plaisir du grand nombre de ses Citoyens, & qui rend ses sujets libres par les seruices qu'on luy rend. As-tu oublié cette maxime, qui veut que tous ceux qui ont logé leurs desirs dans ce lieu de delices, n'en puissent estre bannis, puis que l'exil n'est pas à craindre à ceux qui n'ont point d'autre souhait que pour le Ciel, & que celuy qui cesse de desirer cette demeure, cesse de la meriter? C'est pourquoy, ie ne suis pas si estonnée de l'horreur de ce lieu, que de celle de ton visage, & ie ne recherche pas tant les marbres polis, & les fenestrages luisans de ton estude, que la force de cét esprit, dans lequel i'ay autrefois mis tous les plus rares thresors de mes sciences. Pour le regard de tes bien-faits, le sentiment que tu en as est veritable, mais il n'égale pas encore leur

merite, si l'on considere leur qualité, on en doit pren dre de plus haut. Quant à la malice des accusations tu en as dit ce que l'opinion commune en tient. Les souplesses de tes ennemis ne t'ont pas esté inconnuës, & si quelqu'vn en desiroit vne connoissance plus entiere, ce sera assez d'ouyr là dessus la voix du peuple. Ce n'est pas sans vehemence que la lascheté du Senat a esté touchée, ny sans larmes que tu t'es plaint de l'iniure qu'on m'a faite. En dernier lieu, ta colere s'est attachée à l'iniustice de la Fortune, qui ne met iamais la recompense, où est la vertu. Sur la fin, tu as demandé auec des vœux à cette paix, qui gouuerne le Ciel, de ne point mespriser la Terre. Mais ton esprit agité de tant de diuers mouuemens de douleur, & de tristesse, n'estant pas capable de meilleurs remedes, ie veux vser des plus doux, afin que les playes, qui se sont enuieillies par ta faute, s'adoucissent par la delicatesse d'vn appareil plus mol, & plus agreable.

VI. POESIE.

QVand le Pere des iours se ioint à l'Escreuisse,
Celuy qui se flattoit de l'espoir des guerets
Connoist qu'il est trompé, & que tout son seruice
N'oblige point Cerés.

L'ingrate humeur des champs retenant son salaire,
Pousse son desespoir à des actes sanglans,
Et la peur de mourir le contraint de se plaire,
A l'vsage des Glans.

Quand les froids Aquilons triomphent dans la plaine,
Ne cherchez pas les pleurs que l'Aube auoit versez,
Les fleurs ne viuent pas de la cruelle haleine

De ces

De ces vents courroucez.

La grappe de raisin se cueille dans l'Autonne,
Le chercher hors delà, c'est perdre son loisir:
Chaque chose a le temps que le Ciel luy ordonne:
Non pas nostre desir.

L'ordre que les saisons tiennent en leur seruice,
Est vne iuste loy qui ne vient que des Cieux:
Si quelqu'vn l'accusoit, cette aueugle malice,
Le rendroit odieux.

Le bonheur du succez, approuue la conduite;
Quelque sage que soit nostre foible discours,
S'il trouble les saisons en l'ordre de leur suitte,
Il renuerse leurs cours.

VI. PROSE

ME permettras tu de sonder les dispositions de ton Ame par quelques demandes: ce que ie feray seulement afin de reconnoistre les moyens que ie dois tenir en ta guerison. Que si tu desires t'esclaircir de quelques doutes, tu peux m'en interroger auec liberté. En premier lieu, crois-tu que la conduite du monde soit vn effet de la Fortune, ou de la raison? Vrayement (repris-ie) ie n'auray iamais opinion que des choses si certaines, & si reglées, soient conduites par l'incertitude; au contraire i'estime que Dieu prend soin de son ouurage, & ie suis asseuré, que rien du Monde ne me sçauroit diuertir de cette croyance. Tu as raison (repartit la Philosophie) il me souuient pourtant que tu te plaignois tantost qu'il n'y auoit que l'homme, abandonné de sa pro-

uidence, tout le reste des creatures en ressentant les amoureux soins. De verité ie m'estonne ayant vn sentiment si sain, que ton esprit soit malade. Pour penetrer plus auant, dis-moy, puis que tu auoües, que Dieu gouuerne le monde, sans doute tu en connois la façon? B. A n'en point mentir, i'ay de la peine de conceuoir vostre demande, tant s'en faut que i'y puisse faire vne bonne responce. P. Ne me suis-ie point mesprisée d'auoir creu que la maladie s'étoit glissée dans ton ame, comme l'ennemy par la bréche d'vne muraille. Mais dis-moy, ie te prie, quel est le dessein de la nature, & où tendent toutes ses actions? B. Alors, ie luy repartis, Certainement ie l'ay apris autrefois, mais la tristesse en a effacé le souuenir dans ma memoire. P. Tu n'ignores pas neantmoins d'où toutes les choses ont tiré leur naissance. B. Ie sçay fort bien que Dieu en est la cause. P. Et d'où vient donc que tu ignores la fin de ces choses, dont tu connois le principe? Les passions de l'Ame ont bien le pouuoir d'esbranler la raison, mais non pas de la renuerser. Ie voudrois encore bien sçauoir si tu n'as point oublié que tu es homme. B. Pourquoy ne m'en souuiendroit-il pas? P. Me pourras-tu donc expliquer sa nature? B. Peut-estre que vous voulés sçauoir, que ie suis vn animal raisonnable, & sujet à la mort: Ie sçay que ie ne suis rien que cela, cét aueu de ma foiblesse ne me causera iamais de confusion. P. Ne crois-tu pas estre quelque chose de plus. B. Non. P. Ie commence à connoistre que l'ignorance de ce que tu es, fait la plus grande partie des maux que tu souffres: voilà pourquoy i'ay trouué les moyens de guerir entierement, ou d'amoindrir en partie ton infirmité. Parce que l'oubliance de toy-mesme te trouble, tu te plains d'estre despoüillé de tes biens, &

chassé

chaſſé de ta maiſon : & parce que tu ignores la fin de l'homme, les Meſchans te paroiſſent heureux, s'ils ſont puiſſans. Ayant oublié la conduite des Eſtres, tu as creu que tout arriuoit à l'aduenture, tous ces defauts ne cauſent pas ſeulement le mal, mais encore ils donnent la mort. Ie rends graces neantmoins à ton Conſeruateur de ce qu'il ne t'a pas laiſſé perir entierement. I'ay vn remede qui te rendra vne ſanté toute parfaite, c'eſt la ferme foy d'vne Prouidence, que tu dis ſe conduire par raiſon, & non point par l'aueuglement du ſort. Ne crains rien ; de cette petite eſtincelle, tu commences de receuoir vne chaleur ſalutaire. Mais puis que ce n'eſt pas la ſaiſon de ſe ſeruir des remedes plus forts, & plus violens, & que noſtre eſprit embraſſe des opinions fauſſes, ayant negligé les vrayes, d'où il arriue que la raiſon ne void pas l'eſclat de la verité : Ie le veux traiter auec vn plus doux regime, afin qu'ayant diſſipé les ombres de ton erreur, tu puiſſes porter les yeux ſur les claires lumieres de la verité, & non pas ſur l'apparence du menſonge.

VII. POESIE.

QVand les triſtes voiles
De l'obſcurité
Cachent les Eſtoiles,
Qui void leur beauté ?

Pendant vn orage,
Qui void le roſeau
Branſler dans l'image
Qu'il peignoit ſur l'eau ?

La Lune en la nuë
Se cache à nos yeux,
Et ne paroist nuë
Qu'aux Astres des Cieux.

Lors qu'on void l'areine
Nager dessus l'eau,
On seroit en peine
D'y voir son tableau.

Le torrent superbe,
Qui court en rampant,
Se traisne sur l'herbe
Comme le Serpent.

Toutefois sa course
Semble rechercher,
Où s'ouure sa source
Trouuant vn rocher.

Veux-tu que tes ioyes
Soient sans changement,
Et toutes tes voyes
Sans esgarement ?

Chasse l'esperance
D'vn obiect trompeur ;
Que la confiance
Asseure ta peur.

Nostre ame souspire,
Quand ses passions
S'vsurpent l'empire
De nos actions.

LIVRE

LIVRE II.

I. PROSE.

APRES auoir ainsi parlé, elle se teut quelque temps; & puis m'ayant rendu attentif à ses discours par la douce grauité de son silence, elle continua ainsi. Si ie ne me trompe dans la connoissance des causes, & de l'estat de ta maladie: c'est le desir de ta premiere fortune qui t'afflige: c'est son changement seul qui a changé la bonne disposition de ton ame. Ie commence d'apperceuoir les artifices de cette traistresse, qui feint vne estroitte amitié, afin de tromper plus facilement ceux qu'elle veut perdre, & charger de veritables douleurs, par des caresses dissimulées. S'il te souuient de son genie,& que tu n'ayes pas oublié son merite, tu ne croiras point auoir rien possedé de considerable dans sa faueur, ny rien perdu de precieux par sa disgrace. Il ne sera pas difficile de rappeller en ton esprit la memoire de ces choses-là; puis que tu auois coustume par ces genereux dédains, de rejetter ses flateries,& de blasmer sa legereté auec des sentences tirées de mon Eschole. Il est neantmoins vray que tous les changemens qu'on n'attend pas, n'arriuent iamais sans inquietude, & ainsi ton repos mesme a perdu vn peu de sa tranquillité. Mais il est temps de prendre quelque douce & agreable

agreable medecine, pour te disposer à des remedes plus forts, & plus violens. Que cette Eloquence qui a tousiours de bons effets, lors qu'elle suit mes instructions, te parle vn peu, & que la Musique, qui n'est que la moindre de mes seruantes, mesle auec elle les charmans accords de son harmonie. Qu'est-ce qui te trouble, pauure homme? peut-estre que l'experience de tes malheurs t'a fait voir quelque chose de nouueau dans le Monde? Si tu crois que la Fortune se soit changée en ton endroit, tu te trompe: voilà son ordinaire, voilà son naturel; si elle a renuersé ta prosperité, elle a esté constante. C'est la mesme qui te flattoit autrefois d'vne vaine esperance de felicité. Tu as veu le visage tout entier de cette aueugle Diuinité, celle qui demeure encore cachée aux autres t'est parfaitement connuë. Comprens-tu sa coustume? sers-toy de cette connoissance, ne t'en plains pas. Si tu apprehendes sa trahison, mesprise ses caresses, d'autant que celle qui est maintenant le sujet de tes desplaisirs, deuoit tantost estre la cause de ton repos. Celle qui t'a abandonné, c'est la mesme de qui personne ne se peut promettre d'estre constamment suiuy. Peut-estre qu'vn bonheur qui se doit bien-tost esloigner, te semble considerable, & que tu estimes cette Fortune precieuse, dont la ioüissance est incertaine, & la perte lamentable. Que s'il est impossible de la retenir à nostre gré, & qu'elle fasse des miserables, lors qu'elle se retire, sa legereté est vne marque infaillible d'vn misere future. Ce n'est pas assez de s'arrester au present, la prudence regarde l'aduenir, & ainsi elle fait qu'on ne desire pas beaucoup la faueur de ses caresses. En outre, depuis, que tu as sousmis tes desirs aux volontez de la Fortune, tu t'es imposé vne loy d'agréer toutes ses actions.

Que

Que si tu veux qu'elle vienne, & qu'elle demeure quand il te semblera bon, n'est-ce pas faire vne seruante de celle que tu as choisie pour Maistresse, & augmenter ta misere par ton inquietude ? Si tu faisois voile sur Mer, les vents te porteroiét, & non pas les mouuemens de ton desir; si tu semois les champs, la fertilité d'vne année addouciroit la sterilité de l'autre. Tu t'es donné à la Fortune, c'est à toy de suiure sa conduite, & non pas à elle d'estudier tes inclinations. Quelle folie ? tu veux arrester la rouë de la Fortune ; si elle commence d'estre constante, elle cesse d'estre Fortune.

I. POESIE

L'Euripe en son reflus n'a pas plus d'inconstance,
On ne peut s'asseurer de la perseuerance
De son affection :
Celuy qu'on admiroit au plus haut de sa rouë,
Se void auec effroy traisner dedans la bouë,
Chargé d'affliction.

Son pied foule les Roys, que sa main fauorable
Elle-mesme esleuoit au faste redoutable
De la prosperité ;
Puis changeant de conseil, elle prend dans la poudre
Vn Coquin qu'elle met à couuert de la foudre
De sa legereté

Elle rid de nos cris, elle rid de nos larmes ;
Nos pleurs, & nos souspirs sont les rauissans charmes
De son contentement :
Croyant que son pouuoir paroist en nos miseres,

Si

Si par vn mauuais sort nos fortunes prosperes,
Changent en vn moment.

II. PROSE.

IE voudrois bien te dire trois mots en sa faueur, iuge toy mesme si sa demande est équitable. Pourquoy tes plaintes m'accusent-elles tous les iours comme si i'estois criminelle ? Quel outrage t'ay-ie fait? quels biens t'ay-ie ostez ? Ie consens de disputer de la joüyssance des richesses, & des honneurs deuant vn Arbitre de ton choix,& si quelqu'vne de ces choses appartiennent aux hommes, j'auouëray franchement qu'il y a de la violence, de te rauir ce que tu redemandes auec tant de souspirs. Quand la nature te mit hors du ventre de ta mere, ie te receus tout nud entre mes bras, depuis ie t'ay aidé de mes biens, & ce qui te fasche maintenant, ie t'ay esleué auecque trop de courtoisie, en te donnant presque tout le droit que i'ay aux richesses. S'il me plaist maintenant de les retirer,remercie-moy de l'vsage que ie t'en ay permis, & ne murmure pas de la perte que tu en fais, puis que c'estoit seulement vn prest, & non pas vne donation. Tu aurois sujet d'en blasmer, & tes regrets seroyent raisonnables si tu perdois quelque chose qui fust à toy, Pourquoy soûpires-tu?ie ne t'ay point fait de tort ; les richesses, l'honneur,& les grandeurs sont de mon domaine,ce sont mes seruantes,quand ie vais quelque part,elles me suiuent, si ie sorts, elles m'accompagnent. Iose dire auec asseurance, que si ces biens,dont tu desplores la perte, eussent esté à toy,tu les possederois encore. Seray-ie toute seule qui ne puisse vser de mes droits ? On ne se fasche point que

le Ciel

le Ciel cache ses plus beaux iours dans vne nuict tres obscure. L'année a liberté de couronner la terre de fleurs, de la charger de fruits, de la semer de roses comme de perles, & puis de la transir de froid, & de gelée. La blancheur des neiges dont elle la couure, ne fait rien paroistre que son innocence. On s'estonne bien de voir la mer, lors que les tempestes la sousleuent, mais on ne s'en plaint pas dauantage, que quand ses flots sont vnis, & tranquilles. Et les hommes pour satisfaire à vn desir insatiable du bien, me voudront contraindre à la constance, qui est entierement contraire à ma nature? Voicy mon ieu, ie tourne sans cesse vne rouë, ie prens plaisir à esleuer les choses basses, & à abaisser les hautes; monte si tu veux, mais à condition que tu ne te tiendras point offensé de descendre quand la chance le portera. Ignorois-tu ma coustume? ne sçauois-tu pas que Cresus Roy des Lydiens fut vn deplorable sujet de compassion à Cyrus auquel il auoit donné tant de craintes, & qu'il ne fut defendu des flammes de son brasier, que par vne pluye qui tomba fortuitement du Ciel? As-tu oublié que Paul messa ses larmes à celles de Persée son captif, & qu'il ne peût estre heureux au milieu d'vn triomphe? Les Theatres ne chantent autre chose que les coups de la Fortune; qui sans aucune discretion renuerse le bonheur des Royaumes, & des Prouinces. N'as-tu pas appris tout petit enfant, qu'il y a deux vaisseaux aupres de Iupiter, dont l'vn est plein de biens, & l'autre de maux? Que diras-tu, si ie te montre que ie t'ay donné plus de ceux-là, que tu n'as connu de ceux-cy? Quoy? si ie ne me suis pas entierement esloignée de toy. Quoy? si mon instabilité t'est vn iuste sujet d'esperance. Neantmoins de peur que ton esprit ne s'afflige par trop, & que dans

dans vne conduite generale, tu n'en desires vne particuliere; escoute ce que i'ay à te dire.

II. POESIE.

QVand la Fortune à pleines mains,
Espancheroit sur les humains
Autant de biens que le Ciel a d'Estoiles,
Lors que la nuict nous couure de ses voiles,
Et que la Lune à son retour
Tasche de faire vn second iour;
Quand l'Occean n'auroit pas plus de sables,
Ils se croiroient encore miserables.
Que Dieu prodigue de son or,
Leur espuise tout son thresor:
Que sa bonté, pour auoir la victoire
Sur leurs desirs, leur presente sa gloire;
Leur inuincible ambition
Sera sans satisfaction,
L'ardente soif de cette conuoitise,
Plus elle boit, & plus elle s'attise,
Iamais on ne possede rien
Si l'on croit n'auoir point de bien.

II. PROSE.

SI la Fortune te parloit ainsi en sa propre cause, sans doute tu n'aurois pas plus de raison que de moyen de repartir: si tu as pourtant quelque iuste sujet de te plaindre, il faut me le communiquer, ie t'en donne la liberté. Alors ie commençay ainsi. Veritablement ce que vous venez de dire, s'est rendu agreable par la douceur, qui est naturelle à l'Eloquence,

quence, & à la Muſique : mais elles flattent ſeulement vn peu la peau à meſmes qu'elles touchent l'oreille. Les ſentimens d'vn miſerable ſont bien plus profonds, d'où il arriue que la douleur recommence de nous faire ſouffrir, quand ces belles paroles ceſſent de nous chatoüiller. Ie l'auouë (repartit la Philoſophie) parce que ie n'apporte pas encore les vrays remedes à tes maux, mais que i'applique ſeulement vn lenitif à ton impatience. Quand il ſera temps, i'en prepareray, qui paſſeront iuſques au fond de la playe. Neantmoins afin que tu ne contribues rien à l'eſtime de ton propre malheur ; ne te ſouuiens-tu point de tes proſperitez paſſées ? Ie laiſſe à part qu'apres la mort de ton pere, les ſoins des plus honorables de la Ville ſe porterent à ta conſeruation; tu leur fus agreable deuant que de leur eſtre allié, ce qui eſt vne maniere d'appartenir plus noble que celle du ſang. Qui ne t'eſtimeroit heureux d'auoir rencontré vn beau Pere d'vn ſi rare merite ? vne Femme d'vne ſi parfaite honneſteté, & auecque tous ces auantages, de poſſeder vn Fils ? Ie m'oublie à deſſein des faueurs communes, ie pourrois dire que l'on a honoré ta ieuneſſe des meſmes charges qu'on auoit refuſées aux Vieillards. Ie veux venir au comble de ta grandeur. S'il eſt rien de conſiderable parmy les choſes d'icy bas; le ſentiment des plus extrémes miſeres, doit-il effacer de ta memoire cette glorieuſe iournée, en laquelle tu vis tes deux Fils parmy les applaudiſſemens du Senat, & les loüanges du peuple, declarez Conſuls, & que tu meritas par vn diſcours excellent l'eſtime d'vn grand Eſprit, & d'vn parfait Orateur ? Ne ſçaurois-tu te ſouuenir du iour, auquel eſtant aſſis au milieu de tes deux Conſuls, dans le Circ, tu repreſentas aux Romains la gloire, & la magnificence des anciens triomphes ?

Si ie ne me trompe, tu faisois de beaux complimens à la Fortune, quand elle te caressoit comme ses plus cheres delices: certes tu as remporté vn bien-fait que iamais personne n'auoit obtenu de sa bien-vueillance. Veux-tu donc conter auec elle? voicy la premiere fois qu'elle te regarde vn peu moins fauorablement. Si tu consideres tes prosperitez, & tes infortunes, tu ne sçaurois encore nier que tu ne sois heureux. Que si tu estimes le contraire, parce que tu n'as plus les choses que tu possedois, tu n'as point de sujet de te croire miserable, puis que les maux qui t'affligent maintenant passeront tantost. Peut-estre que tu ne fais que de venir au Monde. L'inconstance de sa conduite te trouble, bien qu'vn seul moment ruine l'homme mesme qui en est la plus noble partie. Quoy qu'il n'y ait point d'asseurance dans les choses qui se gouuernent par le sort, le dernier iour de nostre vie ne laisse pas d'estre la mort certaine de la Fortune. Qu'importe-t'il, que tu la laisses en mourant; ou qu'elle t'abandonne en fuyant?

III. POESIE.

QVand le Soleil Astre du iour
Retire ses rayons de l'onde,
La Lune se cache à son tour,
Et ne paroist plus dans le monde.

Quand les agreables Zephyrs
Ont peuplé de leur douce haleine,
Et de leurs innocens souspirs,
Le sein des prez, & de la plaine.

Si

Si le souffle des Aquilons
Ennemy des plus belles choses,
Se promene dans les valons,
L'eglantier n'aura plus de roses.

Souuent la Mer retient ses flots,
Dans vn propos si fort tranquile,
Que les plus asches Matelots,
Ne doiuent pas craindre sa bile.

Souuent le Maistre de la Mer,
Agite tellement son onde,
Qu'on croiroit qu'il veut abysmer
Auec vn peu d'eau, tout le Monde.

Quel prodige si l'Vniuers
Gardoit tousiours la mesme forme,
Parmy ce changement diuers
Qui le déguise, & le transforme!

Fiez-vous à la vanité,
Prenez d'elle vostre asseurance;
Ce qui n'a point d'eternité,
Ne peut auoir de consistance.

IV. PROSE.

VOus auez raison, aimable Nourrice des Vertus, & ie ne puis nier que les beaux iours de ma prosperité n'ayent esté courts : c'est aussi ce qui afflige cruellement ma pensée, d'autant que la plus sensible douleur des miserables, c'est le souuenir d'auoir esté heureux. P. Quand à ce que tu estimes souffrir la peine d'vn mauuais iugement, & non pas d'vne mau-

uaise vie;ie n'auray pas beaucoup de difficulté de l'accorder, pourueu que tu n'en rejettes point le blasme sur la nature des choses. Si le nom d'vne felicité passagere te flatte, ie te veux faire voir de combien de veritables biens tu és encore riche. Que si la Fortune t'a osté ses moindres commoditez, te laissant les plus considerables, n'as-tu pas plus de sujet de loüer sa courtoisie, que de raison d'accuser ses disgraces? La gloire de tout le genre humain vit, si tõ beau-pere n'est pas mort. Et ce que tu estimes sans doute d'auantage que ta vie, ce grand homme qui n'est composé que de vertus, & de sagesse, n'ayant point d'iniures à plaindre, souspire les tiennes propres. Le plus rare exemple de modestie, & de pudeur vit en ta Femme, de qui toutes les loüanges se peuuent ramasser en ce mot, si l'on dit qu'elle ressemble à son Pere Symmaque. Elle vit, mais elle vit pour toy seul, par le desir ardent qu'elle a de te reuoir; En quoy pour ne rien dissimuler, i'auoüeray franchement que tu és vn peu moins heureux, puis que la condition de ta vie presente, & la connoissance de ta foiblesse la font mourir. Que diray-ie de tes deux Fils, en qui tous enfans qu'ils sont, ie remarque le courage de leur Pere, & de leur ayeul? O que tu és heureux de posseder encore maintenant ce que tout le monde croit estre plus precieux que la vie! Essuye donc ces larmes? la Fortune ne t'est pas encore ennemie iusques au dernier poinct, & cét orage qui t'agite n'est pas dangereux, puis que l'ancre qui te retient; te soulage pour le present, & te fait esperer pour l'auenir. B. Que cela me demeure, & que le reste aille comme il pourra, ie tascheray de me tirer de ce naufrage. Vous voyez pourtant ce que i'ay perdu. P. Nous auons des-ia auancé quelque peu, si ta condition ne t'est pas entierement insupportable;

mais

mais certes ie ne sçaurois approuuer cette trop molle delicatesse, qui ne peut souffrir aucun defaut en ta prosperité : & qui ioüyt d'vn bonheur accomply de tout poinct. Les biens de la Fortune sont de cette nature, qu'ils ne se laissent iamais posseder tous entiers, ou si la joüyssance en est parfaite, elle n'est pas constante. Celuy-cy aura de grands reuenus, mais sa naissance sera honteuse ; Cét autre sortira de bon lieu, mais il cachera sa noblesse, de crainte que sa misere ne soit connuë, aymant mieux n'auoir point d'esclat que d'en auoir pour paroistre malheureux. Vn troisiesme sera noble, & riche, dans vne vie retirée, & secrete. Celuy-là dans vn heureux mariage amassera des biens à vn estranger. Vn autre qui aura des enfans sera obligé de pleurer leurs crimes. Et partant personne n'a vne parfaite intelligence auecque sa condition, d'autant qu'il reste tousiours quelque chose à desirer, ou à craindre. Adjouste à cecy que les plus heureux sont ordinairement si sensibles aux infortunes, que les moindres attaques les troublent, tant il faut peu de chose, pour faire qu'ils ne soient pas contens. Combien est-il de personnes qui croiroient auoir la teste dans les Estoiles, s'ils ioüissoient du plus petit de ces biens, qui te restent encore ? Cette contrée que tu appelles vn exil, est le païs de tout plein d'honnestes gens ; & ainsi il est veritable, que nôtre vertu ou nostre impatience fait nostre Fortune. Qui possede vne assez heureuse condition, pour n'en point desirer de meilleure, s'il escoute l'inquietude de ses desirs ? De combien d'amertumes la prosperité du monde est-elle meslée, & quand bien elle n'auroit rien de fascheux, on ne sçauroit la retenir à la premiere inclination qu'elle auroit de nous abandonner. Il est donc facile de connoistre combien le bonheur

des hommes est miserable, puis qu'il est esgalement importun à ceux qui en ioüyssent, & à ceux qui ne le possedent pas. Pauures aueuglés! pourquoy cherchez-vous vne beatitude hors de vous, qui ne peut estre que dans vous ? l'ignorance, & l'erreur vous trompent. Ie te veux montrer le vray poinct de la felicité! As-tu rien de plus precieux que toy mesme ? B. Rien sans doute. P. Si tu es donc parfaitement à toy-mesme, tu posséderas vn bien que la Fortune ne te pourra rauir : Et afin que tu connoisses que le bonheur de l'homme ne peut consister en la joüyssance des biens de Fortune, tu le peux recueïllir de cette consideration. Si la beatitude consiste dans le souuerain bien, celuy qui nous peut estre enleué, ne l'est pas, puis que celuy qu'on ne sçauroit nous oster, est beaucoup, sans comparaison, plus grand, & plus estimable. Et partant il est certain que l'inconstance de la Fortune ne nous peut donner vn solide bonheur. En outre, celuy qui ioüit de cette felicité, qui naist de la possession des biens de Fortune, sçait que sa condition est sujette au changement, ou bien il ne le sçait pas ; s'il ne le sçait pas, quel bonheur peut venir de l'ignorance ? s'il le sçait, il est impossible de ne pas craindre la perte de ce que l'on connoit pouuoir estre perdu : & ainsi vne peur continuelle ne luy permettra pas d'estre heureux. Que si cette perte ne le tourmente pas beaucoup, il faut croire qu'vn bien, qui donne si peu de regrets, & tant de craintes, ne donne pas de grandes satisfactions. Et parce que ie ne sçaurois douter que l'immortalité de l'ame ne te soit connuë par beaucoup de raisons, & que tu vois fort bien que tous ces biens finissent auecque la vie ; si nous faisons consister la felicité de l'homme en leur ioüissance, il faudroit auouër que la mort nous rend miserables. Que si

si beaucoup de personnes ont cherché cette beatitude, non seulement par le mespris de la mort, mais encore par la souffrance des plus effroyables supplices; comme quoy la vie presente nous peut-elle faire heureux, puis qu'étant finie, elle nous rend miserables ?

IV. POESIE.

QViconque veut iouyr d'vne paix asseurée,
Qu'il se mette à couuert des coups de la marée:
Qu'il éuite auec soin l'orage furieux,
Qui du fond de la Mer esleue dans les Cieux
Des montagnes de flots pesle-meslez de sable,
Que le souffle enragé de ce vent redoutable
Abaisse iusqu'au fond à dessein d'abysmer
Cette Maison de bois, qui marche sur la Mer.
Veux-tu que ton repos soit tout à fait tranquille ?
Le siege le plus bas est le plus immobile :
Arreste ton esquif au plus humble rocher,
Si tu veux que le vent ne te puisse toucher:
Car bien qu'il esbranlast le Ciel de sa tempeste,
Tu le verras sans peur passer dessus ta teste.

V. PROSE.

MAis puis que mes raisons commencent d'auancer ta guerison, i'estime qu'il est à propos d'en adiouster de plus puissantes. De grace dis-moy, supposant mesme que les biens de la Fortune ne soient pas suiets à la vicissitude, ont-ils quelque chose capable d'exciter en vous du desir, & qui ne soit point digne de vostre mespris ? Les richesses sont-elles pre-

cieuses de leur propre nature, ou par l'opinion que vous en conceuez ? L'or en est-il la plus considerable partie, ou bien les monceaux d'argent ? sans mentir, ils esclatent plus viuement dans la main d'vn prodigue, que dans la bource d'vn auare, puis que la profusion a tousiours plus de lustre que la chicheté. Que si vn present ne demeure plus dans la puissance de celuy qui le fait, l'argent commence d'estre vtile, quand l'on commence de ne le plus posseder. Si toutes les richesses faisoient vn seul homme riche, elles rendroient tous les autres miserables. En quoy ; elles sont contraires à la voix qui se laisse posseder de tout le monde, sans estre partagée à personne. Et ainsi quand les biens quittent vne maison, elle demeure pauure. Helas ! que les richesses sont peu desirables, puis qu'elles ne sçauroient estre possedées qu'à moitié, ny faire vn seul homme puissant que de la pauureté de plusieurs. Vos yeux ne se laissent-ils point surprendre à l'esclat des pierreries ? Si elles ont quelque rayon de lumiere, il appartient aux Diamans, & non pas à l'homme, & ainsi i'admire son admiration, quand elle n'a point d'autre sujet que la beauté des pierres. Est-il quelque chose parmy ces corps, où il ne se retrouue aucune distinction de parties, ou qui sont sans mouuement, qui puisse plaire auecque raison, à vne creature raisonnable ? Que si toutes ces choses sont belles de l'artifice de celuy qui les a faites, comparées à vostre beauté, elles ne le sont plus ; & partant ie ne vois rien qui merite vos extases que la trop grande facilité à les estimer. L'Esmail des champs flate-t'il vos sens ? Pourquoy non ? estant vne belle moitié d'vn excellent ouurage. Ainsi la surface de la Mer nous agrée quand les vents n'y mettent point de rides ; ainsi le Ciel, & les Estoiles offrent

frent

frent mille rauissans attraits à nos yeux. Quelqu'vne de ces beautez t'appartient-elle ? oserois-tu prendre ta recommandation de leur merite ? Les fleurs du Printemps te parent-elles ? Les fruicts de l'Autonne viennent-ils de ta fecondité ? Pourquoy en prens-tu tant de vaine complaisance ? & à quoy bon t'attribuër l'autruy ? Iamais la Fortune ne te pourra donner ce que la condition des natures leur fait propres. Les fruicts de la Terre sont deus à la nourriture des animaux : si tu veux rassasier simplement ton desir naturel, ie ne vois pas qu'il soit necessaire de chercher les superfluitez de la Fortune, d'autant que la nature se contente de peu, & que tout ce qui est superflu, nuit ou importune. Peut-étre que tu tire beaucoup d'auantage de la pompe des habits, leur matiere vient de la nature,& leur façon du Tailleur. Vne longue suite de seruiteurs te rend-elle heureux ? s'ils sont meschans, tu traisnes auecque toy l'aprehensiō d'vne troupe de Voleurs,non pas la commodité d'vn grand nombre de valets:s'ils sont bons leur bonté augmente t'elle la tienne ? D'où ie conclus que de tout ce que tu t'attribues, il n'y a rien proprement qui t'appartienne. Que si tu confesses qu'ils n'ont rien d'excellent, pourquoy t'affligeras-tu de leur perte, & pourquoy te rejoüiras-tu de leur possession : Que si toutes ces choses sont belles de leur nature, tu en dois faire autant de cas, ne les ayant pas en ta puissance, que si elles estoient à toy, d'autant qu'elles ne sont pas precieuses ny bonnes pour estre parmy tes biens, parce que tu les as estimées bonnes,& precieuses.Que cherchez-vous auecque tant de peines, & de soins ? peut-estre de chasser la pauureté par l'abondance ? Tout le contraire vous arriue, puis qu'il faut beaucoup d'aydes, & de secours pour conseruer beaucoup de biens

& ainsi il est vray que les Grands ont de grandes necessitez, & que les petits, qui reglent leur desir par le besoin, & non point par l'excez de l'ambition, se passent presque de tout. Mais quoy ? n'auez-vous rien de propre pour recourir aux biens estrangers ; le bon estat des choses est-il tellement changé, que cette creature, que la raison met au rang des choses diuines, s'estime estre sans esclat, si elle ne luit de la clarté d'autruy ? Les Estres se contentent de ce qu'ils ont, & l'homme dont l'esprit est vne Diuinité, cherche (à la honte de son Createur) les ornemens des plus viles creatures. Il a releué l'excellence des hommes au dessus de tous les Estres, & vous en abaissez la dignité au dessous des plus chetifs. En quoy, certes vous vous faites vne iniure signalée, car si le bien est tousiours meilleur que celuy qu'il fait bon, mettant vostre bon-heur en la iouyssance des choses basses, par vostre propre aueu, vous-vous reconnoissez encore moindre, d'autant que la nature de l'homme est de cette condition qu'elle surpasse toutes choses, quand elle se connoist, & leur deuient inferieure, quand elle s'oublie de sa dignité. C'est vn desauantage naturel aux Animaux de s'ignorer, & à l'homme vn vice, mais vn vice qui va bien auant, puis que vous estimez que les perfections estrangeres vous peuuent estre auantageuses, bien qu'il soit impossible, d'autant que l'éclat de ce qui luit ne peut donner du merite à ce qui n'en a point. De moy, ie ne sçaurois accorder que ce qui nuit à son possesseur soit bon. Peut-estre que ie me trompe, ie sçay pourtant que tu ne me contredis pas. Les richesses ne sont donc que des faux biẽs, puis qu'elles ont causé de veritables maux à ceux qui les ont possedées : puis que les plus meschans se sont estimez les plus dignes d'auoir tout ce qui est

d'or, &

d'or,& de pierres precieuses. Pour toy qui apprehendes la main des Voleurs, tu te mocquerois de leurs desseins, si tu n'estois point chargé dans ton chemin de ce qui te peut donner de la crainte. O l'excellente felicité des biens de fortune qui nous rauissent nostre asseurance, en se donnant à nous !

V. POESIE.

Ce siecle estoit heureux, qui sans soin, & sans peine
Trouuoit tous ses repas au milieu de la plaine,
Et qui se contentoit de l'vsage des glans,
Au lieu que nous cherchons dans les meurtres sanglans
De quoy viure, & nourrir les infames delices,
Qui corrompent nos mœurs, & les changent en vices.
Cét age n'auoit pas l'addresse de mesler
Le vin à ce doux suc, que l'on void s'escouler
De l'ame d'vne fleur, dans le corps d'vne Abeille,
Pour faire l'Hypocras des liqueurs la merueille.
Le superbe venin qu'on apporte de Tyr,
N'auoit pas desguisé, ny contraint de mentir.
L'innocente couleur de la laine estrangere.
On prenoit son repos sur la molle fougere.
Le Nectar qu'on beuuoit glissoit dans les ruisseaux,
L'ombre que l'on cherchoit, venoit des arbrisseaux.
Personne n'auoit veu ces tours que la Fortune
Promene sans respect sur le dos de Neptune,
Et qui volent dans l'eau auec des auirons.
Le silence pressoit la bouche des clairons :
Le sang ne donnoit point sa couleur à nos armes.
Les cœurs ne trembloient pas à l'effroy des alarmes,
Et qui eut bien voulu s'exposer à credit,
En recherchant des coups qui estoient sans profit ?

Que pleut-il, au grand Dieu! que l'aage de nos Peres,
Nous prestast ces vertus, qui nous sont estrangeres!
Mais le desir ardant de posseder des biens,
Surpasse en son excez, les faux Siliciens.
He! qui fut le premier, qui creusa des abysmes,
Pour y trouuer de l'or, seul sujet de nos crimes?
Qui chercha le premier ces dangers precieux,
Qui se cachans sous l'eau se cachoient à nos yeux?

VI. PROSE.

QVe diray-je des dignitez, & des grandeurs que vostre ignorance esleue iusques au Ciel? Quel embrasement du Mont-Gibel, quel Deluge causera tant de maux, qu'vn Meschant qui a du pouuoir? Si tu n'as point perdu la memoire, tu te peux souuenir que la Superbe, qui auoit chassé les Roys de l'Empire, a rejetté le gouuernement des Consuls; quoy qu'il eust esté le commencement de sa liberté. Si par fois les honneurs se déferent aux gens de merite, rien ne nous y agrée, que la probité de ceux qui en vsent bien; & ainsi il arriue que la Vertu honore les charges, & non pas les charges la Vertu. Et ie vous prie quelle est cette puissance, pour qui vous auez tant de souhaits? ne prenez vous point garde, hommes de bouë, ne prenez-vous point garde, à qui vous commandés? Pourrois-tu t'empescher de rire, si tu voyois vn rat faire le Roy parmy les autres rats, & s'vsurper l'Empire de ce puissant peuple? Est-il rien de plus foible que le corps de l'homme, à qui la piqueure d'vn moucheron peut oster la vie? & neantmoins toute la puissance des Monarques ne s'estend pas plus auant, puis qu'elle ne peut rien que sur le

corps,

corps, & la Fortune. Peut-estre que tu pourras commander vne ame libre, & rauir la paix à vn esprit qui la voudra conseruer. Vn tyran ayant mis à la gesne vn Philosophe, afin de tirer de sa confession les complices d'vne conjuration, qui auoit esté tramée contre sa vie, ce grand courage couppa sa langue, & la cracha au nez de son Bourreau; & ainsi les tourmens que le Tyran estimoit vne matiere de cruauté, nôtre Sage en fit celle de la vertu. Peut-on faire quelque mal, qu'on ne puisse souffrir d'vn autre? Hercule a fait passer Busiris par les mesmes Loix qu'il auoit faites. Regulus mettant plusieurs Carthaginois à la chaisne, apprit comme on le deuoit lier. Estimeras-tu donc qu'vne personne soit puissante, si elle ne peut faire que le mal qu'elle peut souffrir? En outre, si les dignités auoient quelque bonté naturelle, iamais elles n'auroient aucun commerce auec les meschans, puis qu'il y a vne incompossibilité entre les choses contraires. Et partant il faut passer pour verité, que les honneurs n'ont rien de bon, puis qu'ils se laissent posseder aux Scelerats. Les plus beaux presens de la Fortune sont ordinairement les recompenses du vice. I'adjousteray encore que personne ne doute que celuy-là ne soit fort, qui a de la force, & celuy-là leger, qui a de l'agilité: de mesme la Musique fait les Musiciens, la Medecine les Medecins, & la Rhetorique les Orateurs, parce que chaque chose donne l'effet qui luy est naturel: & chasse celuy qui luy est contraire. Les richesses n'esteignent pas la soif de l'auarice, ny la puissance ne se sousmet pas à celuy qui obeit au vice. Ainsi la dignité découure plustost ceux qui en sont indignes, qu'elle ne les en rend capables. D'où vient donc que les hommes les appellent ainsi, si ce n'est que vous prenez plaisir de donner ce nom

de bien

de bien aux choses qui n'en peuuent auoir la nature, & partant vous appellés richesses pouuoir, & dignité, ce qui ne l'est pas. En dernier lieu, ie puis dire de toute la Fortune, qu'elle n'a aucune bonté, puis qu'elle se communique quelquefois aux vicieux; & qu'elle ne rend pas bons ceux qu'elle semble fauoriser.

VI. POESIE.

NOus sçauons les fureurs de ce Monstre inhumain,
Qui tascha de brusler tout l'Empire Romain,
Qui se rougit du sang, qu'vne mesme naissance
Deuoit bien asseurer contre sa violence,
Et qui sans s'esmouuoir fit souffrir à ses yeux
D'arrester fixement leur regards curieux
Sur les restes flestris des membres de sa mere,
Et qui pour acheuer l'excez de sa misere;
Voulut estre Censeur des charmes trespassez,
Qui venoient d'expirer dans ses membres glacez.
Ce brutal neantmoins ne limitoit son monde
Que des extrémitez de la terre, & de l'onde:
Soit de celle où le Ciel fait naistre son Soleil,
Soit de celle où le iour va chercher du sommeil,
Soit du Septentrion, soit du point ordinaire
D'où il monstre l'esclat de toute sa lumiere.
En fin le iuste effort d'vn absolu pouuoir
A-t'il rangé Neron aux termes du deuoir?
Impitoyable sort, quand l'art, & l'artifice
Aident impunément, la licence du vice.

VII. PROSE.

ALors interrompant mon silence, ie luy dis: vous n'ignorez, pas; que l'ambition est vne des choses qui

ses qui m'a le moins commandé, mais seulement que i'ay cherché des sujets pour employer ma vertu, de peur qu'elle ne s'engourdît dans l'oisiueté. Voilà (reprit la Sagesse) le seul desir qui pique les Ames, qui de vray sont genereuses, mais qui n'ont pas encore leur derniere perfection, puis qu'elles desirent de laisser à la Republique vne bonne opinion de leur merite. Pour te faire comprendre la vanité de ce dessein, ie te prie de repasser en ta memoire, que toute la Terre comparée au Ciel n'a presque point d'estenduë, comme l'Astrologie te l'a appris; & de ce petit Monde si nous croyons Ptolemée, à peine la quatriesme partie est habitée d'hommes, & d'animaux. Si nous considerons maintenant en cette partie, ce que les Mers, & les Lacs, en noyent, ce que les Solitudes, & les Deserts en occupent; les hommes n'auront presque point de place pour y demeurer. Quel aueuglement! vous voulez estendre vostre gloire dans ce destroit, & dilater vostre reputation dans le point d'vn point. Mais quelle grandeur peut auoir la gloire des hommes dans vn si petit espace, si ce n'est le desreiglement de l'ambition? Adjoustez à cette consideration, que ce peu de terre est partagé à vne infinité de Peuples, qui ne sont pas moins separez de mœurs; que de l'interualle des contrées qui les esloignent, & ainsi il n'est point de renommée assez forte, non pas mesme celle des Villes entieres, qui puisse passer tant de Mers, & tant de Montagnes. Au temps de Ciceron la gloire Romaine ne s'estendoit pas au delà du Caucase, bien qu'elle fust pour lors en son plus grand esclat, & que les Parthes tirassent leur crainte de sa puissance. Ne vois-tu donc pas combien ce que vous taschez d'amplifier est estroit? N'esperes-tu point que la reputation d'vn Citoyen de

Rome aille,où la gloire de son Empire n'a peû penetrer? Et puis ignores-tu que les actions, qui sont dignes de loüange chez vne Nation, meritent des supplices parmy vn autre Peuple, tant ils s'accordent bien en l'opinion de la vertu? D'où il est aisé d'inferer qu'vn homme, qui est amoureux de sa reputation, ne doit pas souhaiter de l'estendre à beaucoup de Nations. Et partant celuy qui sera content de la bonne estime qu'il possedera dans son païs,aura toute l'immensité de sa gloire bornée dans vne Prouince. Combien l'oubliance a-t'elle perdu de beaux exemples à faute d'Escriuains? Mais à quoy mesme sert l'Histoire, puis que l'âge consume les Liures, & les Autheurs? Et vous penserez donner de l'immortalité à vostre nom,si vous le faites passer par la pensée aux siecles à venir? Quel sujet aurez-vous de faire les vains, si vous comparez la durée de vostre reputation à celle de l'eternité? Vn moment a quelque proportion, quoy que petite, auecque dix mille ans,parce que la durée de l'vn, & de l'autre est finie, mais certes pour grand que soit celle de vostre gloire, elle n'arriuera iamais à cette eternité, puis que celle-là souffre des bornes, & que celle-cy n'en a point. Et de là vient qu'vne reputation de beaucoup de siecles comparée à cette immensité des temps n'est pas petite, mais qu'elle n'est point du tout. Chose estrange! que vous appreniez à bien faire de la vanité d'vn peu de bruit,& non pas de la veritable gloire de la vertu, ny du tesmoignage de vostre conscience! Escoute combien plaisamment vn certain se mocque de cette foiblesse. Quelqu'vn ayant attaqué d'opprobres vn homme qui vouloit paroistre sage, sans l'estre, & qu'il luy eut dit; Vrayement c'est à ce coup que ie connois si tu as la patience d'vn Philosophe. Celuy-

cy dissimulant

cy dissimulant vn peu sa passion, repartit comme s'il eut eu l'aduantage. Et bien, connois-tu maintenant que ie suis Philosophe ? De vray, repartit l'autre, ie l'eusse compris si tu n'eusses point parlé. Quelle gloire demeure apres le tombeau à ceux qui ayment la vertu ? Que l'homme meure entierement il ne reste plus aucune reputation ; que si par les droits de son merite, l'ame deliurée de son corps, est receuë dans le Ciel, elle mesprisera tous les biens de la terre, par la iouyssance de ceux de la gloire.

VII. POESIE.

CEluy qui se picque d'honneur
Qui cherit follement la gloire,
Et qui termine son bonheur,
Dans quelques lignes de l'Histoire :
Qu'il compare le Firmament
Et tout ce que sa voute enserre,
A cét atôme d'element,
Que les hommes nomment la Terre.

Tout chargé de confusion,
Il condamnera la manie,
Qui portoit son ambition,
Aux veux d'vne gloire infinie,
Et qui cherchoit a son renom,
Dans vn poinct vne grande place,
Quoy que la grandeur de son nom
Vint seulement de son audace.

Mais pourquoy superbes mortels,
Aymez-vous tant la Renommée ?

Si l'on vous dressoit des autels,
Vous n'auriez que de la fumée ?
Pourquoy taschez-vous vainement
De vous rendre recommandables ?
Pourquoy dans vostre sentiment,
Vous estimez-vous adorables ?

Quand tout ce qu'il y a d'Humains,
Employeroit toutes ses langues,
Toutes ses voix, toutes ses mains
A vous composer des harangues :
Tout se termine dans l'horreur
De ces impitoyables Parques,
Qui font égal au Laboureur,
Les plus illustres des Monarques.

Où sont les cendres de Caton ?
Où est le genereux Fabrice ?
Où vit Brutus, y pense-t'on
Apres son immortel seruice ?
La gloire dessus leur tombeau,
Marque en deux ou trois caracteres
Ce qui nous reste de plus beau,
De ces ames toutes guerrieres.

Mais quoy que leur illustre nom
Se conserue en nostre memoire,
La vertu de ce grand renom,
Les laisse sous la tombe noire :
Mesme si par un heureux sort
L'Honneur prolonge leurs années,
Il leur reste encore une mort
Et de secondes destinées.

VIII. Prose.

VIII. PROSE.

MAis afin que tu ne croye pas, que ie sois portée de quelque haine contre la Fortune, & que ie luy fasse vne injuste guerre, ie veux luy accorder qu'elle oblige quelque fois les hommes, mais c'est quand elle leur fait voir son inconstance. Tu ne comprends peut-estre pas mon discours. C'est vne chose estrange, que ie ne puis exprimer ce que ie desire, voicy neantmoins mon opinion. La mauuaise Fortune est plus vtile aux hommes, que celle qui semble estre heureuse; d'autant que celle-cy se feint tousiours pour tromper, où celle-là confesse sa legereté par ses changemens, l'vne deçoit, l'autre instruit, celle-là gesne l'esprit par des apparences de vray bien, & celle-cy le deliure par l'experience d'vne fausse beatitude. Et ainsi tu vois celle là tousiours pleine de vent, glissante & aueugle en la connoissance de ce qu'elle est, au contraire celle-cy paroist sombre, composée & prudente. En dernier lieu, la bonne Fortune détourne les hommes de la possession du vray bien par ses caresses, & la mauuaise les y pousse par ses aduersitez. Ne contes-tu pour rien, que cette Fortune que tu estimes si austere & si fascheuse, a fait la distinction de tes veritables Amis? C'est elle qui t'a fait discerner leur visage, en se retirant, elle a emmené les siens, & t'a laissé ceux, qui sans feintise, sont à toy. Combien eusses-tu acheté ce bien, lors que tu estois heureux en ton opinion? ie te prie ne cherche plus tes biens, tu les possedes en la connoissance de tes veritables amis?

VIII. POESIE.

SI les saisons en leur retour
Gardent les droits de preseance :
Si le Soleil preside au iour,
Si la Lune sa sœur reluit en son absence.

Si l'Ocean respectueux
Ne sort point du lict de son onde,
De peur que ses flots orgueilleux
Ne cachent à nostre œil la moitié de son Monde.

C'est l'amour qui fait ces accords,
Qui met dans le Ciel son Empire,
Qui retient la Mer dans ses bords,
Et qui fait ce doux air, que la terre respire.

Que ces mouuemens si diuers
Se relaschent dans la nature ;
On verra fondre l'Vniuers,
Et suiure à l'abandon le sort, & l'aduenture.

Tous ces Estres qui sont vnis
Du nœud d'vne saincte alliance,
Voyant tous ces accords finis,
N'auront plus le doux fruict de leur intelligence.

L'Amour vnit les Nations,
Ostant le fiel de leurs courages ;
L'Amour nourrit les passions
De cét innocent feu, qui fait les mariages.

L'Amour est la loy des amis :
O qu'il nous seroit souhaitable !
De voir aussi nos cœurs soûmis
A la loy que le Ciel trouue tousiours aimable.



LIVRE III.

I. PROSE.

ELLE auoit desia acheué ces beaux vers que leur douceur me rauissoit encore: reuenant donc vn peu de l'admiration de tant de merueilles, ie m'escriay: Souueraine Consolation des ames trauaillées d'inquietudes, vous m'auez tellement soulagé, & par le poids de vos belles sentences, & par les charmes de vostre agreable melodie, que ie me sents assez fort contre les attaques de la Fortune. Et partant ie desire à cette heure auecque passion, les mesmes remedes que ie fuyois tantost auecque diligence. Ton attention, & ton silence (repartit la Philosophie) me l'ont fait connoistre? aussi attendois-ie cette disposition, ou à parler plus veritablement, ie la mettois dans ton esprit. Ceux qui restent sont vn peu amers à la bouche, mais ils sont doux à l'estomach: ils agacent le goust, mais ils flattent le cœur. Tu confesses que le desir d'ouyr mes discours t'a esmeu; de quels rauissemens ne serois-tu pas surpris, si tu sçauois le lieu où i'ay commencé de te conduire? B. Quel est donc vostre dessein? P. Point autre que de te monstrer la vraye felicité dont tu as eu quelques songes, sans que ton esprit occupé aux images sensibles, puisse arrester sa pensée sur sa veritable nature

Ie vous supplie, sans apporter de plus longs retardemens, de me faire voir cette felicité. P. Ton desir est trop raisonnable pour souffrir vn refus, ie consents à ta requeste, neantmoins ie te la veux depeindre, afin que tournant les yeux de son costé tu ne sois point trompé en la connoissance de la vraye beatitude.

I. POESIE.

CEluy qui veut semer ses champs,
Pour y faire naistre des gerbes,
N'y plante point le fer de ses coutres trenchans,
Qu'il n'en ait arraché la fougere, & les herbes.

Le miel est plus delicieux
Quand vne liqueur bien amere,
Prepare nostre goust à ce boire des Dieux,
Qui surpasse en douceur le sucre de Madere.

Les astres ont plus de beauté
Apres le regne des orages
Les lumieres du iour ont plus de majesté,
Lors qu'vne sombre nuict a chassé ses nuages.

Par ceste Loy tu dois souffrir
L'injustice de la Fortune,
Afin de l'obliger en suitte de t'offrir
Les dons d'vne faueur qui ne soit pas commune.

II. PROSE.

COmme elle eut vn peu arresté ses yeux, & recueilly ses pensées, elle commença de cette sorte. Les soins, qui trauaillent les hommes, sont differens

differents dans leurs moyens, mais ils se rencontrent tous dans la poursuitte d'vne mesme fin, qui est la felicité. Or à proprement parler, la felicité n'est rien que ce qui contente le desir de celuy qui le possede, & vn bien qui comprend tous les autres. Il ne luy peut rien manquer ; autrement, il ne seroit pas le souuerain, parce qu'il laisseroit encore quelque chose hors de soy à souhaiter. D'où ie conclus que la beatitude est vn état accomply de tous points, & vn amas de tout ce qui est bon. C'est là que tendent tous les hommes; comme i'ay dit, quoy qu'ils marchent par diuers chemins ; d'autant que leur inclination naturelle les porte à la recherche de ce bien, mais l'erreur les en destourne. Il y en a qui faisans consister cette felicité à n'auoir besoin d'aucune chose, taschent d'amasser des richesses. Les autres estimans que ce qui est digne de reuerence est le souuerain bien, s'efforcent par les dignitez de meriter du respect de leurs Citoyens. Quelques autres ne pouuans s'imaginer cette parfaite beatitude que dans vne puissance absoluë, employent toute leur industrie à ne reconnoistre point de Maistre, ou s'ils en ont vn, de s'en approcher le plus pres qu'il sera possible. Mais ceux qui ayment passionnément la gloire, se portent à l'exercice des armes, ou du barreau, afin d'en acquerir. Ceux qui mettent le bonheur dans la ioye, & les plaisirs, croyent que la volupté est le seul bien des hommes. Il en est d'autres, qui meslent ces biens, comme ceux qui desirent les richesses, rapportans leur vsage à la joüyssance des plaisirs ou au pouuoir; ou bien ceux qui font seruir la puissance au desir d'auoir de l'argent, ou d'acquerir de la reputation, souhaitans d'estre puissans seulement, pour deuenir riches, ou illustres. C'est donc en ces desseins que toute

la vie des hommes roule : Ie veux dire que tout leur soin est de posseder la bien-vueillance du peuple, pour estre glorieux, & d'auoir vne femme, & des enfans, afin d'estre contens. Pour le regard des amis, c'est vn bien si sainct, & si auguste, qu'il ne faut pas le ranger parmy ceux de la Fortune, mais le mettre auecque celuy de la vertu. Tout le reste se fait ou pour la puissance, ou pour la volupté. Il est maintenant aisé de rapporter les perfections du corps à ce que nous auons dit, puis que la force, & la grandeur regardent la puissance, la beauté, & la vigueur, la gloire, & les plaisirs. C'est seulement par ces attraits que la felicité se fait desirer, à raison que le souuerain bien n'est rien que ce que tout le monde recherche. Mais nous auons desià arresté, que le souuerain bien estoit la beatitude. La felicité n'estant donc que ce qui excite de plus grands souhaits, tu as deuant les yeux l'image du bonheur de l'homme, ayant en veuë les richesses, & les honneurs, la puissance, la gloire, & la volupté. Epicure s'arrestant, à cette derniere y establit le souuerain bien, parce que tous les autres biens seruent au contentement de l'esprit. Ie reuiens aux hommes, qui de vray poursuiuent la beatitude, mais comme ceux qui cherchent leur maison estans pleins de vin. Ne vous semble-t'il pas que ceux-là se trompent, qui taschent de n'auoir besoin d'aucune chose ? certes cét estat peut seulement estre estimé heureux qui n'a aucune necessité, & qui ne va point à l'emprunt des biens d'autruy ? Peut-estre que ceux qui attribuent vn souuerain respect à la souueraine felicité, n'ont pas de veritables sentimens ? Tant s'en faut : puis que les desseins des hommes ne se pourroient porter à l'acquisition d'vn bien, qu'ils iugeroient indigne de leur recherche. La puissance ne doit-elle

doit-elle pas estre rangée parmy les biens? pourquoy non. Faudra-t'il croire que ce qui surpasse toutes choses en l'estime des hommes soit foible, & infirme? L'honneur peut-il compatir auecque le mespris? ie ne conçois point comme quoy on peut separer ce qu'on iuge excellent de la gloire. Qui oseroit dire que la felicité fust triste, pleine d'inquietudes & sujette aux atteintes de la douleur; puis que dans la ioüyssance des moindres choses, on ne veut pas souffrir ces incommoditez? Si vous desirez sçauoir ce qui fait que les hommes poursuiuent auecque tant de soin, les richesses, la gloire, les Royaumes, & les plaisirs; c'est qu'ils se figurent dans leur ioüyssance, du contentement, de la reuerence, du pouuoir, & de l'esclat. C'est donc le souuerain bien que les hommes s'efforcēt d'acquerir par tant de diuers soins, en quoy on reconnoist la force de la nature, qui anime d'vne mesme inclination tant de differentes humeurs.

II. Poesie.

Il me vient vn dessein de marquer en mes vers,
Les loix, & les accords de ce vaste Vniuers,
Et d'y faire admirer l'instinct de la Nature
Qui ne sçauroit souffrir l'outrage d'vne iniure.
Quoy que l'or, & l'esmail attachent les Lions,
Que pour se garantir de leurs rebellions,
Vne amoureuse main les flatte, & les caresse,
Ils ont tousiours horreur du lien qui les presse:
Le sang qui les nourrit, les fait ressouuenir
Que des Roys comme ils sont, ne peuuent soustenir
L'insupportable ioug de ce rude esclauage.
S'ils forcent leur prison, leur violente rage

Escoute sans respect la voix du Gouuerneur :
Son sang est le premier, qui change leur couleur.
Ces chantres innocens, qu'on oyt sous la ramée
Sentans leur liberté d'vne cage enfermée,
Ne s'appriuoisent point à ces charmans apas,
Dont vn soin curieux appreste leurs repas :
Ils foulent à leurs pieds cette riche ambrosie,
Dont on veut achepter leur douce melodie,
Leur petit abreuoir est remply de poison :
Ils ne peuuent souffrir leur estroite maison.
Que s'ils ont apperceu les ombres d'vn bocage,
Les plus rauissans tons de leur plaisant ramage
Ne sont que des souspirs, qui apprennent aux bois,
Que les faire chanter, c'est les mettre aux abois.
Vn arbre estant contraint de la main qui le plie,
Panche tous ses rameaux, se courbe, & s'humilie,
Et puis en vn moment, on le void remonté
Au poinct, où cette main forçoit sa liberté.
Le Soleil en mourant se laisse cheoir en l'onde,
Puis renaist au matin, & r'anime le monde.
Chaque chose a son cours, & son seul reglement,
Est de ioindre sa fin à son commencement.

III. PROSE.

DE mesme vous autres petits animaux de terre, vous auez vne legere connoissance de vostre principe. Quelque foible que soit vostre pensée, elle conçoit ie ne sçay quoy de la beatitude, vostre inclination vous y conduit, mais l'ignorance vous en destourne. Considere, si de toutes ces choses dont les hommes composent la felicité, il y en a vne qui les puisse rendre contens. Si l'argent, les honneurs, & les

les plaisirs establissoient vn bien à qui rien ne manquast, il faudroit auoüer que leur ioyussance rendroit heureux celuy qui les possederoit : mais si tout cela n'a que l'apparence de ce qu'il promet, & qu'il ait plus de veritables defauts que de solides perfections, ne faut-il pas confesser que c'est seulement vne vaine image de la felicité ? C'est de ta bouche que ie veux tirer cét aueu : tu as esté riche, dis-moy, pendant que tu viuois dans l'abondance de tant de commoditez, le deplaisir d'vne iniure n'a-t'il iamais troublé ton esprit ? B. Ie ne me sçaurois souuenir d'auoir esté content iusques à ne point ressentir d'inquietudes. P. Cela ne venoit-il point de l'absence d'vn bien que tu eusses voulu posseder, ou de la presence d'vn mal que tu eusses desiré ne pas souffrir ? B. Vous dites bien. P. Tu souhaitois donc la presence du premier, & l'absence du second. B. Ie l'auoüe. P. On souffre la necessité de ce que l'on desire. B. Il est ainsi. P. Celuy qui a besoin de quoy que ce soit, ne peut suffire à soy mesme. B. Ie ne le sçaurois nier. P. Donc dans la possession de tant de biens, tu auois ce defaut, puisque tu auois des desirs, & des craintes. B. Cette verité me contraint. P. Donc les richesses ne sont point capables de contenter vn cœur, ce que toutesfois elles sembloient promettre. Voicy vne consideration que ie n'estime pas de peu de poids ; l'argent n'a rien que la violence ne puisse oster à celuy qui le possede. B. Ie le confesse. P. Tu ne sçaurois auoir autre sentiment, sans rejetter l'experience qui nous apprend tous les iours, que le foible n'a des commoditez que pour l'auarice du plus fort. D'où naistroient tant de procez, s'il n'y auoit point d'iniustices, & si l'on n'vsoit point de ruse, & de force pour rauir l'autruy ? B. Sans doute le monde seroit sans broüillerie

& san

& sans querelle. P. Il faut donc auouër que celuy qui aura de l'argent, aura besoin d'vn secours estranger pour le conseruer. B. Cela ne peut estre contredit. P. Il ne seroit pas obligé d'obeyr à cette necessité, s'il ne possedoit rien des choses qui se peuuent perdre. B. Ie suis encore de cét auis. P. Voicy vn estrange prodige; les richesses, qui promettent de porter l'homme au poinct de n'auoir besoin de personne, le contraignent à se seruir de tout le monde. De plus considerons comme quoy les richesses chassent la pauureté. Peut-estre que les riches ne peuuent auoir faim ; peut-estre que la soif ne les altere iamais, peut-estre que le froid n'ose geler les membres de ceux qui ont leurs coffres pleins d'escus. Cela ne va pas ainsi (me diras-tu) mais ils ont des remedes à tous ces maux. C'est soulager la necessité, non pas la guerir. Et puis si le desir d'auoir est continuel, il y a tousiours quelque defaut à reparer : ie ne dis point que la nature se contente de peu : & que l'auarice n'a iamais assez; & partant si les richesses ne peuuent chasser l'indigence, mais au contraire, si elles la font, pourquoy estimes-tu qu'elles puissent donner vn bien qu'elles n'ont pas ?

III. POESIE.

QVoy que l'auare ambitieux
Peût s'enrichir de tout vn monde,
Et rendre son coup glorieux
Des perles qui naissent dans l'onde :
Bien que cent bœufs dedans ses champs,
Trainassent le soc, & le coutre,
Les soins de ses remords tranchans

Perceront

Perceront son cœur d'outre en outre,
Et rien auec que luy ne descend au tombeau,
Aussi-tost que la mort a esteint son flambeau.

IV. PROSE.

MAis quoy ? les charges rendent-elles dignes de respect, ceux qui les tiennent ? les dignitez ont-elles ce pouuoir de mettre les vertus dans l'esprit de ceux, qui en sont honorez, & de les purger de leurs vices ? Certainement il arriue trop souuent que les Magistratures seruent plustost à faire esclater la malice, qu'à la corriger. C'est delà que nous prenons sujet d'accuser l'injuste vsurpation que les meschans en font : ce qui donna pareillement l'asseurance à Catule, d'appeller Nonius Apostume, bien qu'il fust assis dans la chaire d'yuoire des Senateurs. Ne vois-tu pas quel blasme les honneurs apportent à ceux qui n'en sçauent pas vser, puis que tout leur esclat ne sert que pour esclairer & faire voir combien ils en sont indignes ? Tu pourrois douter de cette verité si toutes les miseres qui t'affligent t'auoient pû faire consentir de partager l'honneur du Consulat auec Decoratus, de qui tu connoissois l'esprit bouffon & malicieux ? Il est impossible d'estimer que celuy-là merite du respect à raison de l'honneur qu'il possede, quand nous le iugeons mesme indigne de posseder l'honneur. Mais si tu voyois vn homme sage, tu ne sçaurois luy refuser la reuerence qu'il merite, ny le croire incapable d'vne sagesse que tu admirerois en luy : non tu ne sçaurois. Et la raison de cecy est, que la vertu a vne certaine splendeur, qui ne permet pas que ceux qui en sont pourueus, demeurent cachez. Et parce que les hon-

neurs populaires n'ont pas cét effect, il est aisé de recueillir qu'ils n'ont pas mesme assez de beauté ny de merite pour eux, ce qui est à considerer attentiuement. Car si vne personne est dautant plus contemptible que plusieurs la mesprisét, les grandes charges qui font voir les Meschans à plus de personnes sans les rendre capables de respect, les exposent à plus de mespris. Et à vray dire, ce n'est pas sans raison, puis que les meschans rendent la pareille aux dignitez, les soüillans de leur honte, & de leur infamie. Mais afin que tu ne puisses ignorer que ces grandeurs apparentes ne sont point capables de donner vn veritable merite, pese cette consideration. Si quelqu'vn apres auoir esté Consul plusieurs fois, se trouuoit parmy les barbares, seroit-il honoré d'eux? Si les charges auoient cét effect naturel, quelque sauuage que fust vn Peuple, il ne manqueroit pas de luy rendre les tesmoignages de son deuoir, de mesme que le feu eschauffe par tout, parce qu'il n'y a point de païs, où il ne soit chaud. Les grandeurs n'ayans pas cét auantage de leur nature, mais de la seule opinion des hommes, ceux qui les possedent, ne sont pas plustost arriuez parmy les peuples, qui ont d'autres sentimens, qu'ils perdent l'estiment de leur nation. Voila ce qui arriue parmy les estrangers. Ce n'est pas que leur gloire soit constante au lieu mesme où elle est en vogue. Croyez-vous que cette opinion de grandeur dure tousiours? La Prefecture qui estoit la grande vanité d'autrefois, n'est plus qu'vn nom, & vne charge odieuse à cette heure, c'estoit iadis vne illustre loüange d'auoir soin du mesnage des bleds? y a-t'il rien de plus mesprisé dans le siecle où nous viuons? Il faut reconnoistre la verité de ce que i'ay dit vn peu auparauant, que tout ce qui n'a point de propre
gloire

gloire, l'emprunte de lopinion, & la pert aussi-tost. Donc si les grandeurs ne rendent pas vn homme digne de respect, si elles se chargent du vice des meschans, si le temps ternit leur lustre, si les diuers peuples en font des iugemens contraires, qu'ont-elles de beau & de recommandable de leur nature, tant s'en faut qu'elles puissent rien communiquer aux autres ?

IV. POESIE.

QVoy que la soye & l'escarlatte
Prestassent leur éclat à l'Empereur Neron,
Et qu'il eut les attraits, dont la perle nous flatte,
Si n'estoit-il pourtant qu'vn illustre Larron.

Par fois il partageoit sa gloire
Aux Peres du Senat, demi-Dieux des Romains :
Qu'ils en fussent heureux, ie ne le sçaurois croire,
Puis que ce don passoit par ses infames mains.

PROSE V.

LEs Empires & la faueur des Princes peuuent-ils rendre vn homme puissant? pourquoy non? quand leur felicité est constante. Oüy, mais nous auons dans les siecles de nos Peres, & dans celuy où nous viuons, les Exemples de quelques Rois, qui ont changé leurs Couronnes aux incommoditez d'vne pauure fortune. O que cette puissance est peu considerable, qui ne sçait pas se conseruer elle-mesme! Que si la possession d'vn Royaume est source de bonheur, ne doit-on pas accorder ayant quelques defauts, qu'elle

qu'elle a aussi quelques miseres ? Pour grande que soit l'estenduë d'vne Monarchie, chaque Roy est respecté d'vn seul Peuple, & méconnu de plusieurs, & de ce costé-là luy viennent ses desplaisirs, comme il tiroit sa ioye de sa puissance. D'où l'on peut conclurre, que la part que les Princes ont aux infortunes, est plus grande que celle qu'ils prennent aux prosperitez. Ce Tyran n'auoit pas mauuaise grace qui representoit les inquietudes d'vn Roy par les craintes qu'vne épée soustenuë d'vn filet sur sa teste luy causeroit. Quelle puissance est celle, qui ne se peut seulement garantir des mauuaises imaginations ? Neantmoins ceux qui ne sçauroient auoir le repos qu'ils desirent, font vanité de leur grandeur. Dis-moy, crois-tu celuy-là puissant qui souhaite ce qu'il peut posseder ? Estimes-tu celuy-là puissant qui a vn grand nombre d'Estaffiers à son costé, qui craint ceux, qu'il fait trembler, & qui ne peut paroistre redoutable que par la misere de ses esclaues ? Que me reste-il à dire des Fauoris des Princes, puis que eux-mesmes n'ont pas ce qu'on attend de leur bien-vueillance, & que leur authorité les a souuent abbaissez par vne soudaine disgrace, & abbatus de sa propre ruine ? Toute la faueur que Neron fit à son Maistre Seneque fut de luy laisser le choix de sa mort : Antonin exposa Papinian aux espées de ses Soldats, quoy qu'il eust possedé tout seul vne partie des caresses de la Cour. Il est vray que l'vn & l'autre meditoit de quitter sa dignité, & mesme que Seneque tascha de ceder ses biens à son Disciple, & de chercher du repos hors du commerce du grand monde : mais le mal-heur qui les traisnoit au precipice, ne leur permis pas d'acheuer ce dessein. Quelle opinion as-tu donc d'vne puissance, qui est redoutable à celuy qui la possede, & dont on ne sçauroit se défaire

défaire quand on le desire ? Peut-estre que ces Amis de la Fortune, & non pas de la vertu, peuuent seruir d'appuy qui ne sçait que le malheur nous fait des aduersaires de ceux que la prosperité nous rendoit Amis ? & quelle peste nous peut dauantage nuire qu'vn Amy dissimulé ?

V. POESIE.

CEluy qui cherche la puissance
Doit moderer la passion,
Que donne vne injuste licence,
Et reigler son ambition
Dessus les loix de l'innocence.

Encore que nostre domaine
Allast du Coucher au Leuant,
Nostre puissance sera vaine,
Si nous n'auons auparauant
Le cœur exempt de toute peine.

V. PROSE.

POur le regard de la gloire, Qui peut ignorer que souuent elle est vaine, & mesme quelquesfois honteuse ? Et partant le Tragique a bonne raison de s'escrier : O gloire, ô gloire, que ton pouuoir est admirable, d'enfler mille petits hommes à vne grandeur démesurée ! Plusieurs n'ont-ils pas acquis vne bonne reputation par les injustes loüanges du Peuple? est-il rien plus digne de blasme, puis que celuy qu'on loüe par complaisance, doit rougir de ses loüanges

F

par raison ? Que si les vertus exigent cette recommandation, quel auantage en retire le sage, qui ne mesure pas son merite à la fausse opinion du peuple, mais au veritable témoignage de sa conscience ? Si c'est vne bonne & loüable action d'auoir estendu la gloire de son nom, c'est vn iuste reproche de ne l'auoir pas fait: Mais comme il y a plusieurs Nations, (selon ma remarque de tantost) qui pour la distance des lieux, ne peuuent connoistre la renommée d'vne personne, il arriue que celuy qui te paroist plein de gloire & de splendeur, n'estant pas veu de la moitié du monde, est estimé sans esclat. Et quand cela ne seroit point, ie ne sçaurois faire cas d'vne reputation, qui n'est pas appuyée sur le iugement du merite, & qui ne se peut conseruer par la renommée. Qui peut ignorer à moins que d'estre ou stupide ou aueugle, combien la noblesse est vaine ? Si l'on considere son esclat, elle est d'autruy, puis que la noblesse à proprement parler, n'est autre chose qu'vne loüange que nos ancestres ont acquise par leur valeur. Que si elle consiste en la recommandation, sans doute les vicieux mesmes paroistront nobles, si la flatterie leur fait des Eloges. Et partant si tu n'es recommandable de toy-mesme, ie ne crois pas que la splendeur d'autruy te puisse rendre illustre. Que si la noblesse d'vne bonne race est en quelque façon vtile, ie crois que c'est par l'estroite obligation qu'elle laisse de ne pas dégenerer de la vertu des Ancestres.

VI. POESIE.

De tout le genre humain la naissance est égale,
Il n'est qu'vn Createur:
Celuy qui nous nourrit est celuy qui regale

Les

Les moindres animaux, Dieu est nostre Pasteur.

Le Soleil tient de luy ceste grande lumiere,
Qui le fait Roy du iour:
La Lune a ses rayons de la source premiere
Que nous ouure sans fin, son incroyable amour.

C'est luy qui a donné tant d'hommes à la Terre,
Et tant d'Astres aux Cieux:
Luy qui fait la prison, où apres il resserre
Ces Esprits immortels, qui sont des petits Dieux.

C'est donc iniustement qu'on vante la fumée
De quelque vieux tableau:
Le plus grand des Geants n'a rien sur le Pigmée;
Leur principe est égal, égal est leur tombeau.
Vn homme est roturier souffrant que la malice
Gourmande sa raison,
S'il se defend tousiours des attaintes du vice,
On doit croire qu'il sort d'vne bonne maison.

VII. PROSE.

QVe diray-je des voluptez, dont le desir est plein d'inquietude, la ioüyssance de repentir? Qui pourra conceuoir de combien de douleurs & de maladies elles vsent le corps, qu'elles semblent flatter? C'est le seul fruict que l'on retire de l'vsage des plaisirs. Quiconque voudra seulement se souuenir de la fin de ses desbauches, connoistra de combien d'amertumes la volupté est meslée. Et puis, si les plaisirs peuuent rendre heureux, ie ne vois pas pourquoy les bestes ne seront pas heureuses, aussi bien que l'homme, puis que toutes leurs inclinations & leurs senti-

mens s'vnissent à la ioüyssance des voluptez : là où ceux d'vne creature raisonnable ne se sçauroient tous recueillir à vn commerce si brutal. Le contentement quon reçoit d'vne femme, & d'vne famille est raisonnable, mais il n'est que trop vray (au sentiment de quelqu'vn) que la nature donne des bourreaux aux Peres en leur donnant des Enfans. Ce seroit vn soin superflu de te vouloir communiquer d'autres connoissances que celles que tu tiens de ta propre experience. Je ne sçaurois rejetter la belle parole d'Euripide sur ce sujet, quand il a dit, que celuy qui n'auoit point d'enfans, estoit heureux par son propre malheur.

VII. Poesie.

Semblable à ces petits voleurs,
Qui dérobent aux fleurs
Leur douce mane,
Le plaisir profane
Offrant ses attraits
Laisse tous ses traits
Dedans l'ame,
Qu'il enflame,
Et pour vn peu de miel
Dont il flatte les cœurs, il les remplit de fiel.

***

VIII. Prose.

IL ne faut point douter que ces choses dont nous auons discouru iusques à maintenant, ne soient des destours pour arriuer à la vraye felicité où elles ne con

ne conduiront pourtant iamais, quoy qu'elles le promettent. Ie te veux monstrer en peu de mots combien de peines les accompagnent. Ton dessein est d'amasser de l'argent ? il faut le rauir d'entre les mains d'autruy : tu veux auoir des dignitez ? il faut faire l'esclaue deuant celuy qui les donne : & pour deuancer les autres en honneur, il se faut abaisser à vne infinité de honteuses humiliations. La puissance te donne-t'elle du desir ? tu seras exposé aux perfidies, & aux trahisons de tes sujets : Recherches-tu la gloire ? tu perds ton repos. Ton inclination se porte à la iouyssance des sales voluptés ? qui sera assez lasche pour ne point mespriser de rendre des seruices si honteux à sa chair ? Pour le regard de ceux qui prisent les biens du corps, il est euident que leur appuy est foible. Pourrez-vous point surpasser les elephans en grandeur, les taureaux en force? Peut-estre que vostre legereté deuancera celle des Tigres. Regardez l'estenduë, la fermeté, & la vitesse du Ciel, & cessez d'admirer les choses basses. Si les beautez qui touchent vos yeux, vous paroissent plus agreables que celles de ce grand ouurage, vous estes au moins obligez d'en admirer la conduite. Laissant cette prouidence à vostre consideration, il faut que ie m'arreste vn peu aux charmes de cette beauté, que vous aymez si fortement : Ah ! qu'elle est inconstante, & que les fleurs du printemps luy sōt semblables en ce qu'elles paroissent belles, & s'effacent quasi en vn mesme moment. Si nous auions des yeux de Lynx (comme disoit Aristote) pour passer dans les objets : ce corps d'Alcibiades dont l'exterieur est si rauissant, ne paroistroit-il pas hideux? Ce n'est donc pas ta perfection qui te rend beau, mais la foiblesse des yeux, qui te regardent. Il n'importe neantmoins, ie permets

que vous estimiez la beauté des visages, pourueu que vous m'accordiez que tous ces attraits, qui font le sujet de vos rauissemens, peuuent estre flaistris par vne fievre de trois iours. De ce discours il faut inferer que tout ce qui ne peut donner la satisfaction qu'il promet, & qui a des defauts, & des manquemens qu'il couure, n'a pas le pouuoir de conduire l'homme à la ioüyssance de la beatitude, ny de rendre quelqu'vn heureux.

VIII. Poesie.

LAs! que profonde est l'ignorance
Qui nous oste la connoissance!
Cherchez-vous des thresors dans le fort des buissons,
Et des perles dessus la vigne:
Tendez-vous vos filets, peschez-vous à la ligne
Sur les monts sourcilleux, pour prendre des poissons?

Le Dain ne cherche pas la plaine,
Dedans la plage Thiréene:
L'homme n'ignore pas les cachots de la mer,
Il sçait où la perle se cache,
Et d'où l'on peut trouuer la precieuse tache,
Qui rougit nos habits pour les faire estimer.

Mesme son sçauoir luy exprime
Quelles costes du grand abysme,
Nourrissent ces poissons, dont les corps sont vnis,
D'où viennent ceux qui se herissent
De piquans éguillons, & qui se guarantissent
Des monstres de la mer, quoy qu'ils soyent infinis.

Mais! ô malheur inconsolable,

Ce

Ce bien qui leur est souhaitable.
Ne penetre iamais son noir aueuglement,
Son esprit fort peu moins que l'Ange,
Estant tousiours chargé, de poussiere, & de fange,
Demeure enseuely, dans ce bas element.

Quel vœu feray-je pour des ames,
Qui sont stupides, & infames,
Sinon que leur esprit connoisse les vrays biens,
Apres que leur ame opprimée,
Du mensonge du bien, contre soy animée,
Maudira son erreur, sans briser ses liens.

IX. PROSE.

C'Est assés de t'auoir dépeint l'image de la fausse beatitude, il ne reste plus que de te monstrer l'idée de la veritable. B. Ie reconnois que la satisfaction ne se trouue pas dans les richesses : la puissance dans la royauté ; la reuerence dans les dignitez : la reputation dans la gloire, ny les vrays plaisirs dans la volupté. P. Sçais-tu pourquoy, cela ne peut estre? B. I'ay quelques petites lumieres, qui me le font entreuoir ; ie voudrois neantmoins bien l'entendre plus parfaitement de vos instructions. P. La raison n'en est pas fort cachée : toute la tromperie vient de ce que la foiblesse de vos esprits diuise ce qui est simple en sa nature, & le separant de la verité, elle l'attribuë au mensonge. Crois-tu que celuy qui n'a aucune necessité, ait quelque defaut de puissance? B. Nenny. P. Voilà qui va bien, d'autant que s'il est quelque force moins accomplie, elle recherche en son besoin le secours d'autruy. B. Cela est veritable. P. Donc se passer de tout appuy estranger, & estre puissant, c'est la

mesme chose, & le pouuoir, & la suffisance n'ont qu'vne nature. Qui seroit de cette condition, seroit il digne de mespris ou de reuerence ? B. Ie ne vois pas qu'il y ait raison de douter en cecy. P. Adioustons à la suffisance, & au pouuoir le respect, & de ces trois choses, n'en faisons qu'vne : il faut ainsi conceuoir la felicité, si nous voulons en auoir vne parfaite expressiő. Croiras-tu maintenãt que cela soit digne d'estime ou de mespris ? prens garde de ne point accorder que ce que nous auons consenty estre au dessus de toutes les necessitez, estre puissant, & plein d'honneur, ait besoin d'vn esclat qu'il ne puisse conceuoir de soy-mesme, ainsi qu'il ne soit contemptible de ce costé-là ? B. Ie ne le sçaurois iuger que tres-glorieux, comme il est. P. Cette consequence est donc necessaire, que la recommandation n'est pas separée de ces trois choses ? B. Ie l'auouë. P. Donc ce qui n'a aucun besoin de l'autruy, ce qui peut tout faire de ses propres forces, qui est honorable, est aussi remply de ioye. B. Ie ne sçay pas d'où il pourroit arriuer des tristesses à celuy qui seroit dans ces aduantages ? P. Il est donc necessaire d'auouër que rien ne manque à ses contentemens, mais il n'est pas moins veritable que l'abondance, le pouuoir, le respect, & la ioye n'ont que la mesme nature, bien qu'ils ayent des noms differens. B. Cela est fort certain. P. C'est cette vnité indiuisible que l'ignorance des hommes partage ; En quoy, ils aydent à se tromper, car diuisans en parties ce qui n'en a point, ce n'est pas de merueille, s'ils ne rencontrent pas, ny cette portion de bien, qui n'est point, ny ce tout, qu'ils ne cognoissent pas. B. Comment cela arriue-t'il ? P. Quiconque desire les richesses, pour fuir la pauureté, ne se met pas en peine de la grandeur, & mesme il retranche les plus innocens plaisirs de

ſirs de la nature, aimant mieux perdre beaucoup de ſa gloire, qu'vn peu de cét argent qu'il a acquis ; & ainſi celuy que la force abandonne, que les douleurs affligent, que la baſſeſſe tient dans le meſpris, que l'obſcurité cache dans la pouſſiere, ne peut-eſtre content. Au contraire celuy qui a tous ſes deſirs pour la puiſſance, diſſipe ſes biens, meſpriſe les voluptez, & ſe ſoucie fort peu d'vn honneur, qui en eſt ſeparé. Tu vois aſſez combien de choſes manquent à vne perſonne de cette inclination, puis que bien ſouuent elle n'a pas les neceſſaires, & qu'vne infinité de ſoins la deſchirent; d'où il arriue que ne pouuant ſe deffaire de ces importunitez, elle ceſſe d'eſtre puiſſante, ce que principalement elle cherchoit. On peut facilement diſcourir des honneurs, de la gloire, & des plaiſirs, car toutes ces choſes ayans vne ſimple nature, quiconque voudra les partager, ne touchera pas meſme celle qu'il pourſuit. Si quelqu'vn les deſire toutes à la fois, deſire-t'il la vraye felicité ? & s'il les peut acquerir ſeparément, trouuera-t'il en elles vn bien qu'elles ne ſçauroient garantir ? B. Nenny. P. Ce n'eſt donc pas dans leur iouyſſance qu'il faut chercher le bonheur. B. La verité ne ſçauroit mieux parler. P. Tu cognois maintenant l'idée, & les cauſes de la fauſſe beatitude, jette ſeulement les yeux d'autre coſté, & il te ſera aiſé d'apperceuoir celle qui luy eſt contraire. B. I'eſtime qu'il faudroit eſtre aueugle, pour ne la point voir, & que vous l'auez prou declarée par l'oppoſition que vous auez faite. Si ie ne me trompe la vraye felicité eſt celle qui rend vn homme content, honorable, puiſſant, & ioyeux : & afin que vous connoiſſiez que i'ay compris ce que vous m'auez enſeigné, ie tiens puis que toutes ces choſes ne ſont pas ſeparées, que celuy qui en poſſedera vne, ſi cette choſe

est capable de rendre vn homme content, qu'il aura la felicité toute entiere. P. Tu es sage (mon cher nourrisson) d'auoir adjousté cette limitation. B. Et quelle limitation? P. Crois-tu qu'il y ait quelque chose parmy les corruptibles, capable de rendre vne personne heureuse? B. Vous m'auez si bien instruit qu'il est impossible d'auoir de si fausses opinions. P. Il est donc indubitable, que les creatures n'ont rien qu'vn vaine image de beatitude, & des biens qui ne le sont qu'en monstre. B. I'ay les mesmes sentimens que vous. P. Puis que tu connois la parfaite felicité; & que l'apparẽce ne peut plus te tromper, il est à propos de te monstrer maintenant comme quoy tu pourras estre heureux? B. C'est ce que i'ay souhaité il y a long-temps. P. Mais si tu n'ignores point ce que nostre Platon dit dans son Timée, qu'aux moindres entreprises, il faut implorer l'assistance des Dieux, que iuges-tu que nous deuions faire, afin de trouuer l'endroit de ce souuerain bien? B. Sans doute il faut auoir recours au Pere de toutes choses, sans qui rien ne se commence à propos. P. Voilà qui va bien: presentons luy nos vœux.

IX. POESIE.

TOY qui d'vn soin égal, gouuerne ce grand Monde
Toy qui as fait sortir d'vne source infeconde
Et la terre, & les Cieux toy qui regles nos iours
Dés ce commencement, qui commence leurs cours.
Toy qui dans ton repos tout à fait immobile
Ne treuues iamais rien, qui ne te soit facile,
Et qui sans te bouger donnes les mouuemens
A tout ce que l'on void dans les quatre Elemens.

Toy

Toy qui pour faire tout, n'vses que de toy mesme,
Et qui n'as pour motif que ton amour extréme,
Sans que rien au dehors force ta volonté
De nous communiquer l'effet de sa bonté.
C'est toy que pour patron de tant de belles choses
As l'essence d'vn Dieu, qui les retient encloses:
Tu formes nos beautez sur tes diuins attraits,
Tous nos charmes sont pris de tes rauissans traits,
Ton esprit est de tout la matrice feconde,
Dont la production n'est rien moins que le Monde,
Tout parfait, tu parfaits ces membres si diuers,
Qui de leur vnion composent l'Vniuers,
Tu fais les amitiez des Elemens faciles
A tousiours commencer des guerres inciuiles;
Afin d'attemperer le froid à la chaleur,
Et le liquide au sec, crainte que par malheur,
La plus pure moitié du feu que la matiere
Retient comme l'Autheur de sa viue lumiere,
Ou que le pesant faix du plus bas element,
Le fist de tous costez vn esgal fondement
A ce crystal coulant, qui diuise la terre;
C'est ta puissante main qui contraint, & resserre
Cet immortel Esprit qui dans tout l'Vniuers
Anime egalement tant de membres diuers.
Esprit qui partagé dans deux globes spheriques
De qui le mouuement fait ses retours obliques,
Ioignant le mesme endroit, d'où il estoit party,
Et retournant en soy sans en estre sorty,
Medite tous les soins de cette ame profonde,
Qui s'esleue du creux de la masse du monde,
Imitant dedans soy le mesme mouuement
Que les feux estoillez, ont dans le Firmament.
Les plus nobles Esprits, & les ames communes
Reçoiuent de ta main leurs diuerses fortunes.

C'est

C'est toy dont le pouuoir a peuplé tous les Cieux,
Et qui conjoint aux corps, ces esprits glorieux
Comme a des chariots, qu'vne flame diuine
Rappelle deuers toy, qui es leur origine.
Grand Pere des mortels accorde à nos desirs,
De treuuer dans le Ciel la source des plaisirs,
Et qu'ayant pour objet cette beauté cognuë,
Ie puisse constamment y arrester ma veuë.
Dissipe nos erreurs, afin que nous voyons
La pompeuse clarté de tes propres rayons;
Puis que nostre bonheur est dans la joüyssance
De tes hautes grandeurs, & dans ta connoissance:
Que tu es le chemin, le conducteur, le lieu,
Mon principe, ma fin, mon Monarque, mon Dieu.

X. PROSE.

AYant reconnu l'essence du bien veritable & de l'apparent, il est à propos de declarer, enquoy consiste sa perfection. Pour faire vn discours dont les fondemens soient solides; il faut sçauoir premierement, s'il y a quelque bien de cette qualité en la nature, de peur que nostre imagination ne se perde dans ses propres feintes. De moy, ie suis de l'opinion de ceux qui l'asseurent; & ie croy à moins que d'estre stupide, qu'on ne peut nier cette source de tous les autres biens, puis qu'vn bien n'est imparfait que par la diminution qu'il a de celuy qui est accomply. D'où l'on doit recueillir, que s'il y a quelque bonté dans vn ordre, il faut en reconnoistre vne dans le mesme ordre, qui n'ait aucun defaut: autrement, il est impossible (ne presupposant point de perfection) de conceuoir, comme quoy vn bien est imparfait. La raison de cec

de cecy est, que la nature n'a pas commencé par ses moindres ouurages, mais conduisant ses desseins d'vn beau commencement à vne fin toute contraire, elle a comme laissé terminer ses productions dans les moindres effets de sa puissance. Et partant si les biens perissables donnent quelque beatitude commencée & imparfaite, on est contraint d'en reconnoistre vne à qui rien ne manque. B. Cette suite est tres-Iudicieuse. P. Regarde maintenant où cette felicité se retrouue. La croyance des Esprits raisonnables, est que Dieu seul est le principe de tout bien. Car si l'on ne peut rien conceuoir de meilleur que Dieu, & que Dieu ait tout le bien qu'on peut receuoir, la raison est aussi euidente que necessaire, qu'il a en soy le vray bien; & s'il estoit autrement, il ne seroit pas le souuerain Monarque du monde, d'autant que quelque chose le deuanceroit, & en perfection de bonté, & en ordre de temps, puis que le parfait precede toujours ce qui ne l'est pas. Et ainsi pour releuer nostre esprit de la peine de faire vn raisonnement infiny, on doit auouër que Dieu est plein de biens, & de perfections, & en suite qu'il a la souueraine felicité. B. Ce discours ne sçauroit souffrir d'opposition. P. Mais afin que ton consentement ne soit sujet à aucun soupçon de legereté, ie te prie de considerer en quel sens i'ay dit qu'il possedoit tous les biens. Garde-toy de penser que Dieu reçoiue ce bien de dehors, comme si la nature de la felicité possedée étoit autre que celuy qui la possede. Parce que si Dieu empruntoit ses biens de quelqu'vn, celuy qui les donneroit, auroit quelque auantage sur celuy qui seroit obligé de receuoir, & ainsi nos discours se contrediroient, puis que nous ne reconnoissons rien de plus excellent que Dieu. Et si Dieu, & la beatitude n'ont point d'autre distinction

que

que celle que nostre esprit y met, ie laisse à deuiner à qui voudra, celuy qui les a conjoints. En outre ce qui est different d'vn autre, n'est pas la mesme chose, dont il differe, & partant ce qui differe du vray bien n'est pas le vray bien, ce qu'on ne sçauroit penser de Dieu, sans blaspheme. La raison de cecy est, que rien ne peut estre plus parfait que son principe, & ainsi si ie confesse qu'vne chose soit la cause de toutes les autres, il faudra pareillement auouër qu'elle sera la souueraine felicité. B. Il est certain. P. Nous auons pareillement monstré, que Dieu estoit le souuerain bien; & partant il est la beatitude. Voyons maintenant si l'incompossibilité de deux biens souuerains, qui ont de l'opposition, n'affermira point cette verité. On ne peut douter que les biens qui ont de la contrarieté, ne soient pas les mesmes : donc s'il en est quelqu'vn de cette nature, il ne sera pas parfait, puis que la perfection qui luy rend l'autre dissemblable, luy manque. S'il n'est point parfait, il n'est pas le souuerain, s'il est le souuerain bien, aucune chose ne luy sera contraire, par la difference d'vn merite qu'il n'a pas. Nous auons fait voir que Dieu, & la felicité estoient le souuerain bien: donc la souueraine beatitude n'est pas autre chose que la souueraine Diuinité. B. On ne sçauroit mieux esclaircir la verité ny traiter Dieu auec plus de respect qu'en déferant cét auantage à sa grandeur. P. Ie veux me comporter en ton endroit comme les Geometres, qui adjoustent tousiours quelques choses par dessus leurs demonstrations. Les hommes sont heureux par l'acquisition de la beatitude; la beatitude n'est autre chose que la Diuinité; donc les hommes sont heureux par l'acquisition de la Diuinité. Mais comme la Sagesse fait les sages, la Iustice les iustes, pour la mesme raison la Diuinité

fait

fait les Dieux ; Donc celuy qui est heureux est Dieu, car encore bien qu'il n'y en ait qu'vn par essence, rien n'empesche qu'il n'y en ait plusieurs par participation. Voilà cét excellent trait qu'il falloit adjouster, ie croy qu'il n'est rien de plus rauissant que ce qui se peut encore raisonnablement joindre à ce que nous auons dit. Puis qu'il y a beaucoup de parties, qui composent la perfection de cette felicité, cette doute se peut former, s'il en est quelqu'vne, qui particulierement en soit l'essence, & à qui toutes les autres se rapportent comme proprietez. Nous auons monstré que la beatitude estoit le souuerain bien, dites-moy maintenant vne suffisance sans defaut, vn pouuoir sans foiblesse, vn respect sans mespris, vne gloire sans deshonneur, vn contentement sans desplaisir : n'est-ce pas la beatitude ? Vous semble-t'il point que cela en soit plustost les parties que le tout ? Ie veux me faire comprendre : si toutes ces choses étoient des portions de la felicité, sans doute elles auroient quelque distinction entr'elles, puis que la nature d'vn corps est de receuoir son acheuement de plusieurs pieces differentes entr'elles. L'abondance, le pouuoir, la reuerence, la gloire, & la volupté, puis qu'elles en ont toute la nature. B. Vostre discours me donne de la satisfaction, mais sa suite ne me laisse pas sans desir. P. A moins que de rejetter la verité, vous ne sçauriez nier que la puissance, l'honneur, & toutes les autres choses ne se fassent desirer qu'en consideration du bien que nous croyons estre en elles. Le bien est donc la source de tous les desirs : & certes il n'est pas possible de souhaiter ce qui n'en possede pas le merite; au contraire ce qui n'en a mesme que l'apparence se fait aymer, d'où il faut conclurre ; que la bonté est la racine de tout ce que l'on recherche ; & comme les

les choses qui en rendent d'autres desirables par la bonté qu'elles leur communiquent, il faut accorder qu'elles ont le pouuoir de se faire principalement souhaiter. De mesme que si quelqu'vn veut aller à cheual pour la santé, il ne cherche pas tant le mouuement du cheual, que l'effet de son agitation. Donc toutes choses estans souhaitables pour le bien qui est, ou que l'on feint en elles, ce qui leur donne les motifs du desir, ne peut qu'il ne soit desirable. Il n'y a point d'apparence de contredire cette verité, & i'estime que chacun consent volontiers que le bien, & la beatitude ont vne mesme essence, & partant puisque Dieu, & la beatitude, ne sont qu'vne chose, l'on doit croire que la nature de Dieu est dans le vray bien.

X. POESIE.

Vous qui gemissez sous le faix
Du cruel ioug qui vous opprime,
Et qui hazardez vostre paix,
Pour vn souhait illegitime:
C'est icy que tous vos desirs
Auront leurs innocens plaisirs:
C'est icy où le cœur se peut rendre immobile,
Où tous vos vœux auront leur port,
Et vos ennuis du reconfort,
Et où les malheureux trouueront vn azile.

Le Tage ou l'Auare a treuué
Les riches flots de l'or potable,
L'Herme qu'on a tant esleué
Ne donnent rien de souhaitable:

L'Inde qui est si pres du iour
Qu'on croiroit qu'il luy fait l'amour,
Quoy qu'à ses Diamans, il mesle l'Emeraude,
Ne sçauroit recreer nos yeux,
Qu'il ne les rende chassieux,
Aueuglant nos esprits par ceste injuste fraude.

Ce bien qui surprend nostre cœur
Naist, & se cache sous l'abysme,
Et quoy qu'il soit nostre vainqueur
Il ne merite aucune estime :
Mais les thresors du Firmament
Ne sçauroient causer du tourment,
A ses heureux esprits qui en ont connoissance :
Quiconque a le bien de les voir,
Adorant leur iuste pouuoir,
Aduoüera que nos biens n'ont aucune puissance.

XI. PROSE.

TOVT ce que vous auez dit, est si solidement appuyé qu'il m'est impossible de ne m'y pas accorder. P. Quelle opinion auras-tu de ma courtoisie, si ie te descouure la nature de ce vray bien ; B. A n'en point mentir mon ressentiment sera infiny, s'il est raisonnable, puis que ie ne sçaurois le connoistre sans connoistre Dieu. P. Presuppofant toûjours ce que nous auons dit, il me sera facile de le monstrer. N'ay-je pas assez clairement fait voir que ces choses pour qui les hommes ont tant de desirs ; ne sont pas des biens veritables, dautant qu'elles ont de la contrarieté entr'elles, & que la bonté de l'vne n'estant pas celle de l'autre, leur perfection n'est pas accom-

plie. De ce discours il a esté assez facile de conclurre que le solide bien ne se fait que par le concours, & l'vnion de toutes leurs bontez, & que si toutes ces choses ne se ramassent en vne, elles n'ont pas assez de merite pour estre desirées. De cette connoissance, on tire verité : qu'il n'est point de bien dans la diuision, & que tout se faisant vn par l'vnion, il se rend bon dans l'vnité. Et comme rien ne se conserue que par l'vnion, aussi rien ne se ruine que par la diuision. Nous voyons vne image de cecy dans la nature d'vn animal, qui ne subsiste que par l'alliance de la forme, & de la matiere, qui ne sont pas plustost separées, que cette nature est corrompuë. Le mesme se peut encore remarquer dans la figure du corps humain, qui n'a de la beauté que dans l'assemblage de plusieurs parties, qui ne sont pas plustost diuisées, qu'elles ne sont plus ce qu'elles estoient. Quiconque prendra la peine de raisonner ainsi des autres choses, trouuera qu'elles se maintiennent dans l'vnité, & se perdent par la multitude. Cela estant, crois-tu que le desir de n'estre plus soit naturel ? Certes si l'on a esgard à l'inclination de ces animaux, qui ont en quelque sens, de la volonté, il faut auouër qu'il n'en est aucun, qui ne desire sa conseruation, puis que chacun fuit, & s'esloigne de tout son pouuoir de sa ruine. Quant aux herbes, & aux plantes, il n'y a point de raison d'en douter, voyant naistre chacune d'elles dans les lieux, où leur nourriture est plus facile, & où la flaitrissure est moins à craindre. Quelques-vnes germent au milieu des champs, les autres ne peuuent viure que sur les montagnes. Celles-cy croissent dans les Lacs, celles-là succent leur vie des rochers. Quelques-vnes sont la feconde production des steriles sablons. Que si quelqu'vn les veut transplanter, ce sera pour les

voir

voir bien-tost seicher. C'est ainsi que la nature imprime les desirs de se conseruer à tous les Estres. Diray-ie que les racines attirent comme des bouches cachées en terre, la vigueur dans les branches, & dans l'écorce ? Parleray-ie de l'artifice de la nature qui enferme au milieu du tronc la moüelle, comme plus delicate, & estend l'escorce au dehors comme plus capable de souffrir les iniures de l'air ? Adioustez à cecy le soin qu'elle apporte à multiplier les plantes par l'abondance de leurs graines, d'où il est aisé de conceuoir, que son dessein n'est pas seulement de les faire viure pour vn temps, mais bien de les rendre immortelles, par vne succession tousiours continuée. Passez maintenant aux choses qui n'ont point de vie, & vous verrez qu'elles ne sont pas son souhait. Pourquoy la flame tend-t'elle tousjours en haut, par sa legereté ? pourquoy la pesanteur de la terre la precipite-elle en bas, si ce n'est que ces lieux, & ces mouuemens sont comme leurs desirs naturels? Personne ne peut nier que chasque chose ne prenne sa conseruation de ce qui luy est conforme, comme leur ruine vient seulement de ce qui luy est contraire. Les pierres mesmes ne sont pas insensibles au soin de se conseruer, puis que toutes leurs parties s'attachent les vnes aux autres : l'air, & l'eau se laissent diuiser sans resistance, mais ils se reünissent sans difficulté. Pour le feu, il est encore à naistre qui l'ait peu coupper. Ie ne parle point icy des mouuemens de l'homme, qui se reglent par le discours, mais seulement des necessaires, qui n'ont point d'autre conduite que l'impression violente de la nature. Comme de la nourriture, qui se fait en nous sans nostre raison, & du dormir, qui ne demande pas nostre connoissance. D'autant que le desir d'estre tousiours, ne vient pas

aux Animaux de la volonté qu'ils n'ont pas, mais seulement des principes de leur estre : puis que nous voyons assez ordinairement que le discours nous fait agreer la mort, que nostre inclination fuit, & au contraire la volonté modere assez souuent ces plaisirs que la nature cherche tousiours, comme le seul moyen de se rendre immortelle. Apres tant de veritez esclaircies, il me semble qu'on ne peut plus douter que la prouidence de Dieu n'ait donné tous ces instincts aux creatures. Or en cela mesme que toutes choses desirent de se perpetuer, elles desirent l'vnité, puis que rien ne peut subsister par la diuision. Te souuiens-tu que i'ay monstré que ce qui est vn, est cela mesme qui est bon? Donc chasque chose cherchant l'vnité, cherche le bien : d'où l'on peut tirer cette definition du bien, si l'on dit, que c'est ce que toutes les creatures recherchent. B. On ne sçauroit discourir auec plus de iugement, puis que sans cette liaison qu'elles trouuent dans l'vnité, elles retourneroient dans le neant, d'où elles sont sorties. Que si elles tendent à quelque fin, c'est à ce bien souuerain duquel vous m'auez parlé. P. Ie me réjoüis, mon cher Disciple, de ce que tu commences à connoistre la verité; en ce que tu auoües ton instruction, tu confesses l'ignorance que tu auois de nostre derniere fin. Tiens ferme dans cette croyance; que tout ce que le monde desire, c'est leur derniere fin, & parce qu'il n'en est point d'autre que la beatitude, il faut tenir pour asseuré que cette derniere fin est le souuerain bien.

XI. POESIE.

CEluy qui par les soins d'vne recherche extrême,
Poursuit le bien caché,

Tournant

Tournant les yeux sur soy, treuuera dans soy mesme
Ce qu'il auoit cherché.

Il verra que son sein est la feconde mine
D'où luy venoit son or,
Et que son petit cœur est la grande origine,
D'où coule son thresor.

Il verra clairement qu'il possede en son ame
Ses vrays contentemens,
Et que le Ciel n'a point de plus brillante flame
Que sont ses sentimens.

La masse de la chair ne sçauroit faire obstacle
A toutes nos clartez:
On les peut rallumer, & sans aucun miracle
En reuoir les beautez.

Car d'où pourroient sortir ces subites responses
Qu'on haste de venir,
Quand nous sommes contraints par d'honnestes semonces
De nous entretenir?

Mais quoy? si nous n'auons au lieu de la science,
(Comme a voulu Platon)
Que les foibles rayons d'vne ressouuenance
Qu'on reprend à taton.

XII. PROSE.

I'Approuue fort ce sentiment de Platon, dont vous me faites ressouuenir pour la seconde fois, & duquel la pesanteur de mon corps, & celle de mes tristesses m'ostoient la connoissance. P. Si tu n'as point oublié les propositions que tu m'as accordées, tu ne

seras point beaucoup esloigné de ce que tu as confessé ne sçauoir pas. Dis-moy ie te prie, qui gouuerne ce grand monde ? B. C'est ce que i'ay souhaitté d'apprendre de vous. P. Ne m'as-tu pas auoüé qu'il est conduit par la seule prouidence de Dieu ? B. Ie n'en ay iamais douté ; & s'il vous plaist, ie produiray briefuement les raisons, qui m'ont donné cette croyance. Sans doute le grand monde n'eut peû assembler tant de parties differentes en vn seul corps, si quelque puissance souueraine n'éut vny tant de contrarietez: & la diuersité de tant de creatures dissoudroit cette vnion, si celuy qui les a alliées ne les maintenoit dãs l'accord qu'il leur a donné. Veritablement l'ordre de la nature ne seroit pas si ajusté, ses mouuemens si composez, & la suite des raisons si constantes, s'il n'y auoit quelqu'vn qui disposast ces vicissitudes, & qui reglast ces changemens sans estre changé. Cette puissance qui a de si beaux effects, s'appelle Dieu chés toutes les nations, bien que peut-estre elles ne s'accordent pas toutes en la connoissance de sa nature. P. Puis que tu as de si saines opinions, il ne me reste que fort peu de choses à faire, pour te mettre dans la iouyssance de la felicité, & t'acheminer vers ta veritable Patrie. Mais arrestons nostre pensée au sujet que nous traitons. Tu sçais bien que nous auons compris la suffisance dans la beatitude. Il est donc euident qu'il n'a pas besoin d'vn secours estranger pour gouuerner le monde ; autrement il n'auroit pas cette suffisance que nous luy auons attribuée. Donc Dieu conduit le monde par soy-mesme, & comme Dieu est le vray bien, c'est le bien qui gouuerne toutes choses. Voilà le nœud qui lie tous les Estres. Voilà le gouuernail qui les manie. B. I'attendois que vous me feriez ce discours, & tout ignorant que ie suis, i'auois

i'auois au moins des soupçons de ce que i'apprens à cette heure. P. Ie vois bien que tu commences de n'estre plus aueugle, mais ce qui suit ne seruira pas de peu à te faire descouurir la verité. Dieu se seruant de sa bonté comme d'vn gouuernail en la conduite du Monde, & toutes choses estans poussées par l'instinct naturel à rechercher le bien, on ne sçauroit douter que leur conduite ne soit raisonnable, & que l'obeyssance ne les sousmette aux iustes volontez de leur Gouuerneur, sans aucune tyrannie. Tu connois bien cecy, autrement ce seroit plustost vne confusion qu'vne conduite legitime. Que si quelqu'vn se vouloit dispenser de ses Loix, que pourroit-il contre celuy, qui pour estre bien-heureux est tout-puissant ? rien sans doute, puis que le pouuoir ne suit pas en cecy la mauuaise volonté. C'est donc le souuerain bien, qui regit toutes choses auecque force, & douceur. B. A dire la verité, tant de belles raisons ne me persuadent pas seulement, mais vos paroles sont si agreables qu'il faut que l'ignorance ait honte de les auoir contredites. P. Il n'est pas que les fables ne t'ayent appris, de quels supplices la temerité des geans fut chastiée ; veux-tu que nous comparions les bonnes raisons auecque les mauuaises ; peut-estre que la verité naistra de leur opposition. B. Ie ne sçaurois desapprouuer vn seul de vos desseins. P. Personne de ceux qui ont l'esprit bien fait, ne peut nier que toutes choses ne soient en la puissance de Dieu : sans doute rien ne luy est impossible. B. Peut-il faire le mal ? P. Nenny de vray, & partant le mal n'est rien, puis que celuy qui peut tout, ne le peut faire. B. Ie crois que vous prenez plaisir de m'engager dans vn labyrinthe de belles raisons. Maintenant vous entrez dans vne difficulté par le mesme endroit, par où vous en estiez

sortie. Est-il ainsi permis de tourner le cercle des perfections diuines, & de multiplier en tant de sortes, ce qui est simple de toutes façons ? Tantost commençant par la beatitude, vous disiez qu'elle estoit le souuerain bien, duquel vous metties la perfection en Dieu, & puis comme si vous fussiez retournée sur vos pas, vous asseuriés que Dieu estoit le souuerain bien, & la parfaite felicité, d'où vous tiriez cette consequence, que personne ne pouuoit estre heureux, qu'il ne fust Dieu. Vous adioustiez à cecy que la nature de Dieu estoit l'essence de la beatitude, & que le bien n'estoit pas different de cette vnité, à qui tous les desirs des creatures se rapportent. En outre que Dieu se seruoit de sa bonté comme de resnes pour conduire le monde, que toutes choses ont vne obeissance qui n'est pas contrainte, & que le mal n'est rien: Pour monstrer que les preuues de ces veritez vous estoient faciles, sans vous espancher au dehors, vous les preniez dans leur nature mesme, en establissant vne sur la fermeté de l'autre. P. Mon desir n'a pas esté de te tromper, mais de t'instruire. Nous voilà par la grace de Dieu au bout d'vn dessein, qui nous auoit fait implorer le secours de sa bonté. C'est le propre de l'essence diuine de ne sortir point dans les choses exterieures, & de ne rien receuoir d'étranger, mais de tourner en soy-mesme comme vn cercle selon la pensée de Parmenides. Que si ie me suis aidée des raisons qui sont naturelles au sujet que ie traite, & que ie ne les aye pas empruntées de dehors, il ne faut pas t'en estonner, puis que tu as peu apprendre de Platon, que les discours qui nous declarent la nature des choses, doiuent estre leurs parens, & auoir consanguinité auec elles.

XII. POESIE.

XII. POESIE.

HEureux ! l'Homme quand il arriue
A la viue source du bien,
Et qui peut rompre le lien,
Qui tenoit son ame captiue :
Orphée ayant par ses accords,
Donné des pieds à ces grands corps,
Que mille mains collent à terre ;
Quand pour escouter ses chansons
Le Ciel fit taire le tonnerre,
Et que tout l'Vniuers fut chargé de ses sons.

Quand par vn estrange miracle,
Le lievre trouua son salut,
Dans les doux attraits de ce lut ;
Quand le cerf sans aucun obstacle
Vit les cruautez du lion
Appaiser leur rebellion :
Et que le maistre de ces charmes,
Qui pouuoient amollir du fer,
Ne peût commander à ses larmes,
Il quitta les deserts pour descendre en enfer.

Là parlant des doigts à sa lyre
Il l'oblige de dire aux morts,
Auec ses plus pesans accords
La cruauté de son martyre :
L'amour ne laisse pas vn ton,
Qui puisse contraindre Pluton,
Et les autres Princes des ombres
De luy faire cette faueur,

Au sortir de leurs cachots sombres,
Estant desià marry, qu'il en reuint sauueur.

Le triple gosier de Cerbere
Deuient muet d'estonnement,
Et monstre par son hurlement,
Qu'il est touché de sa misere:
Celle qui preside aux douleurs,
Semble se distiller en pleurs,
Quoyque la soif brusle Tantale
Il n'a plus de tentation,
La roue cruelle, & fatale
Donne vn entier repos aux peines d'Ixion.

Le Vautour remply d'harmonie
Pour se rendre plus attentif,
Demeure sur son cœur pensif,
Donnant tresue à son agonie;
Pluton touché de la pitié,
De cette innocente amitié
Voulut aussi rendre des marques,
Qu'il n'estoit pas sans sentiment;
Et quoy qu'il fust le Dieu des Parques,
Qu'il pouuoit s'adoucir aux plaintes d'vn amant.

Consentons (dit-il) qu'Euridice,
Reuoye les clartez du iour,
On ne peut nier à l'amour
De luy rendre cette iustice,
Puis qu'il nous offre en ce doux son
Vne raisonnable rançon
Qu'il reprenne sa chere fame,
Pourueu que sortant de ces lieux,
Il ait ce pouuoir sur son ame,
De n'y point arrester le regard de ses yeux.

Mais

Mais quelle loy sçauroit contraindre
Vne ame en qui l'affection
Fait triompher sa passion ?
Ce chantre ne pouuoit atteindre
L'endroit qu'on luy auoit marqué,
Que son bien-fait fut reuoqué ;
Il void, il perd son Euridice,
Et ce present si precieux
Retombe dans le precipice,
Qu'il venoit de quitter par la faueur des Dieux.

Ce beau recit n'est qu'vne Fable,
Pour donner de l'instruction
A ceux de qui l'ambition
Recherche le bien veritable ;
Car si quelqu'vn void la beauté
De cette diuine clarté,
Que le Ciel cache à nostre veuë,
Et puis abaissant ses regards,
Qu'il les rapporte sous la nuë,
Ce qu'il auoit acquis court les mesmes hasards.

IV. LIVRE

LIVRE IV.

I. PROSE.



COMME la Sageſſe eut finy cét agreable concert auec vne Majeſté qui ne diminuoit de rien la douceur de ſon viſage, ſans que ma triſteſſe fuſt encore tout à fait diſſipée, ie preuins en ces termes le deſſein qu'elle auoit de continuër ſon diſcours. A vray dire, ma bonne Maiſtreſſe, tout ce que vous auez auancé éclate de ſes propres lumieres, & s'appuye ſi ſolidement de vos fortes raiſons, qu'il n'eſt pas moins difficile de l'ignorer, que de le contredire. Ie ne puis diſſimuler que le reſſentiment d'vne iniure toute fraiſche, m'auoit oſté la memoire de ces belles maximes, quoy qu'il ne m'en euſt pas effacé toute la connoiſſance. Afin de ne vous rien cacher de ce qui me touche, voicy la principale cauſe de mon ennuy. Le Gouuerneur du monde eſtant équitable, d'où vient que nous y voyons des maux? ou ſi ſon extréme bonté les veut ſouffrir, pourquoy ſa Iuſtice les laiſſe-t'elle impunis; Iugez-vous meſme quelle admiration merite cette conduite; mais voicy bien vn plus raiſonnable ſujet d'eſtonnement. Lors que la malice triomphe, la pauure vertu n'eſt pas ſeulement priuée des recompenſes de ſon merite, mais encore les ſcelerats la foulent aux pieds, & comme ſi leurs

crimes

crimes estoient insoluables, on la rend caution des supplices qu'ils deuroyent souffrir. Voir ces desordres dans l'estat de celuy qui voit tout, de celuy dont le pouuoir est infini, de celuy qui ne peut vouloir que le bien, c'est vn malheur que personne ne sçauroit ny assez plaindre, ny assez admirer. P. A la verité s'il estoit ainsi que tu le dis, les hommes n'auroient point encore veu de semblable prodige : seroit-il possible que dans la maison d'vn si sage Pere de famille, les plus chetifs vases tinsent le rang des plus precieux meubles ? Il n'en va pas ainsi, car si les veritez que nous auons establies demeurent fermes dans ton esprit, tu connoistras à la faueur de ce grand Roy de qui nous parlons, que les Bons sont tousiours puissans, & les meschans foibles ; que les Vertus ne sont iamais sans recompense, ny les crimes sans chastiment, que le bonheur caresse tousiours les gens de bien, là où les meschans ne reçoiuent que des disgraces de la Fortune. Tu connoistras beaucoup d'autres choses, qui te monstreront l'iniustice de tes plaintes, & en adouciront l'aigreur. Et parce que mes instructions t'ont fait voir la vraye beatitude, & le lieu de sa demeure, retranchant tout ce qui n'est pas necessaire, ie te veux marquer le chemin, qui te menera sans détours dans ta maison, & pour te rendre le voyage plus aisé, ie veux donner des aisles à ton esprit, afin que tu me deferes toute la gloire de t'auoir ramené dans ta douce Patrie.

I. POESIE.

Car qui ne sçait que i'ay des aisles,
Qui d'vn effort ambitieux,

Pour voir des beautez eternelles,
Parfois me rauissent aux Cieux;
Alors mon ame glorieuse
Braue ce dernier element,
Et d'vne œillade dedaigneuse,
Voit l'air dessous mes pieds s'abaisser humblement

Et puis passant sur cette flame,
De qui l'innocente chaleur,
Ne souffre pas mesme le blasme,
De changer au Ciel sa couleur.
Elle marche dans l'Ecliptique,
Et suiuant les pas du Soleil,
Elle fait voir que cet vnique
Quoy que pere du iour, n'est plus le nompareil.

Ou bien se ioignant à cét astre,
Qui tout pensif semble resuer,
A nous chercher quelque desastre,
Au premier poinct de son leuer,
Elle suit ses belles brunettes
Qui sans exciter aucun bruit,
Taschent auecque les planettes
De dissiper l'horreur de la plus noire nuict.

Apres cet innocent commerce,
Elle reuient comme vn esclair
Au dernier Ciel qu'elle trauerse
Pour s'arrester au haut de l'air:
Là contemplant ce puissant Maistre
Dont les esclaues sont des Roys,
Elle commence de cognoistre,
Que c'est sa volonté qui nous donne nos loix.

Si ton esprit peut auoir place
Sur le haut de cét Element,
En tournant vers le Ciel ta face,
Tu feras ce bon iugement ;
C'est vne bien lourde ignorance
De souhaiter vn autre lieu ;
Ie dois auoir la souuenance,
Que ie n'ay pour pays, que le pays de Dieu.

Que si tu veux reuoir la Terre
Le triste sejour de la nuit,
Où le seul esclat du tonnerre
Fait vn peu de iour & de bruit,
Tu verras ces superbes Princes,
Qu'on sert par des soins infinis,
Dans le milieu de leurs Prouinces,
Estre, quoy qu'ils soient Roys, Esclaues, & Bannis.

II. Prose.

O Dieu que vos promesses sont magnifiques ; ie ne doute pas pourtant, que vous ne les puissiez desgager, ie vous prie de ne point faire languir vn desir que vous auez esueillé en moy. P. Tu dois premierement reconnoistre que iamais les Bons ne sont foibles, ny les Scelerats puissans, ce qui suit l'vn de l'autre. La raison de cecy se prend de la contrarieté du bien & du mal ; si l'on peut monstrer le pouuoir du bien, la foiblesse du mal est aussi-tost reconnuë; si l'impuissance du mal est euidente, la fermeté du bien paroist incontinent. Mais afin que cette verité ne soit point soupçonnée de paradoxe, ie veux establir ma proposition. Deux choses concourent ordinairement

ment aux actions, la volonté & le pouuoir, mais ils sont tellement conjoints que iamais vn effet n'est produit du premier, que par le secours du second. On n'entreprend iamais ce que l'on ne desire pas, & si le pouuoir manque, la volonté est inutile. D'où tu pourras apprendre vn defaut de puissance, en celuy qui n'obtient pas ce qu'il desire, & si tu vois qu'vn autre ait fait quelque chose, ne doute point qu'il ne l'ait voulu faire. D'où il est euident que l'on est puissant en ce qu'on peut quelque chose, & foible quand on ne le peut pas. Te souuiens-tu que i'ay monstré que les inclinations des volontés humaines, quelques differentes qu'elles soient, se portent toutes à la beatitude. Te souuiens-tu que la beatitude ne peut consister que dans le bien, & partant qu'il est impossible de souhaiter l'vn sans desirer l'autre? Tu ne sçaurois pareillement ignorer, que les Bons, & les Meschans ne sont pas contraires dans le dessein d'estre heureux, bien qu'ils le soient en leur façon de vie. Mais voicy vne difference qui est entre eux; c'est que les Bons sont rendus meilleurs par la ioüissance du bien qu'ils cherchent, & les Meschans ne l'estans pas, ne peuuent posseder le vray bien. On pourroit trouuer estrãge que les vns, & les autres ayans les mesmes pretentions, ils n'ayent pas le mesme succez: d'où vient celà? de ce que les vns sont foibles, & les autres puissans. B. Quiconque ne penetre pas ces veritez, ignore la nature des Estres, & ne sçait pas ce que vaut vne raison. P. Si deux hommes auoient vne mesme fin, & que l'vn d'eux vint à l'obtenir par vne action naturelle, & l'autre seulement par imitation, lequel estimerois-tu le plus puissant; P. Pour te donner ma pensée, ie veux me seruir de cette comparaison. La puissance de marcher est naturelle à l'homme, faisons que

quelqu'vn

quelqu'vn se serue de ses pieds, & qu'vn autre n'en ayant pas l'vsage libre, employe ses mains à courir, lequel des deux sera le plus robuste? ie veux croire que tu as assez-bon esprit pour preferer la nature à l'artifice. Il n'est point d'homme si pesant, & si engourdy, qui ne se porte au desir du bien : les vns le cherchent dans l'exercice de la vertu, les autres dans les déreglemens de leur conuoitise, qui ne sont pas les moyens propres pour y arriuer. B. Ie comprens bien vostre discours, & certes il suit des propositions que i'ay receuës, que les Bons sont puissans, & les vicieux foibles. Quand le Medecin commence d'esperer, c'est vn signe que la nature s'aide, puis que ton esprit se fortifie, & que les difficultez d'vne verité embroüillée ne l'arrestent pas, ie te veux marquer tout plein de raisons. Ne connois-tu pas l'impuissance des hommes vicieux, en ce qu'ils ne peuuent arriuer où l'inclination les pousse? que seroit-ce, s'ils estoient priuez de cette ayde naturelle, qui les contraint quasi d'estre heureux; Considere maintenant combien la foiblesse des meschans est extréme! Ce n'est pas en des choses de peu que leur impuissance se rend remarquable, mais dans l'acquisition des vrais biens. En quoy le pouuoir des bons paroist auec esclat. Car si quelqu'vn estoit allé si auant qu'il ny eust plus de terre pour faire de nouuelles desmarches, ne croirois-tu pas qu'il auroit bon pied? fais le mesme iugement de celuy qui n'a plus rien à desirer, puis qu'il possede tout. Cette consideration descouure clairement que ceux qui ont des vices n'ont point de puissance. Car ie vous prie, pourquoy les meschans laissent-ils la vertu pour le vice? cela ne vient-il point de l'ignorance du bien? est-il rien de plus foible? Peut-estre qu'ils connoissent ce qui merite leur

recherche,mais que leur inclination les en destourne. Vn choix libre ne les porte-t'il point à la débauche? Certainement en ce cas-là le vice ne fait pas seulement qu'ils ne soient pas puissans, mais qu'ils ne soient point du tout, puis qu'il est veritable, que ceux qui se destournent de la fin de toutes les creatures cessent d'estre de leur nombre. Ce qui semblera peut-estre extrauagant à quelqu'vn, de dire que les vicieux qui excedent de beaucoup les gens de bien, ne sont point du tout; & neantmoins il est vray. Ie ne dispute point que les méschans ne soient en quelque façon,mais qu'ils soient à parler dans la proprieté des termes,c'est ce que ie ne sçaurois accorder.Comme on appelle vn cadavre vn homme mort, & non pas simplement vn homme; de mesme ie souffriray bien que les meschans soient, mais non pas qu'ils soient absolument, & sans limitation. Ce qui ne s'esloigne pas de sa nature, est, à precisément parler, & ce qui s'en détourne, n'est pas. On me dira que les Scelerats ont de la puissance, ie l'auouë, mais elle vient de la foiblesse, puis que tout leur pouuoir ne s'estend qu'au mal, que leur lascheté ne sçauroit éuiter. Si le mal n'est rien, comme nous auons prouué, les vicieux ne pouuans que du mal,ne peuuent rien,& partant leur vertu fait voir leur defaut. Pour te donner vne expression plus nette de cette verité, ne te souuient-il point que i'ay fait voir qu'il n'y a rien de si fort que le souuerain bien, il ne peut pas neantmoins faire le mal, que les meschans font auecque trop de facilité. Donc puis qu'il n'y a que les gens de bien qui puissent tout,il est euident que ceux qui peuuent seulement le mal, ne peuuent rien. De là vient que i'ay monstré que la puissance estoit entre les choses souhaitables, & que tout ce qui merite du desir, se rapporte

rapporte au vray bien. Il n'est point d'esprit assez brutal pour croire que la puissance de faire vn crime soit vn bien ; elle n'est donc pas object d'vn souhait raisonnable. Reprenez maintenant ce discours. Toute puissance est à desirer: celle du vice ne l'est pas: donc ce n'est pas vn pouuoir. Voicy vne belle parole de Platon : la seule sagesse peut ce qu'elle desire , la malice pratique ce qui luy est aisé, mais elle ne vient pas à bout de tout ce qu'elle entreprend. Les meschans font de vray ce qui les flate dans le dessein de se procurer du bien , neantmoins ils ne l'obtiendront iamais, puis que les crimes ne peuuent estre heureux.

II. POESIE.

DEspoüille ces grands Roys que tu vois dans l'yuoire
Receuoir les respects que l'on doit à la gloire,
Qui les fait Majestez :
Esloigne ces soldats, qui defendent leurs sieges :
L'Escarlate, & l'argent ne sont plus que des pieges,
Qui leur parans le corps, forcent leurs libertez.

Aussi tost que l'esclat, qui nous les rendoit braues
Commence à s'esclipser, ils deuiennent esclaues,
Et leurs desirs Tyrans :
L'infame passion de l'impudique flame,
Se saisit de leur cœur, & consume leur ame
Des funestes ardeurs de ces feux deuorans.

La colere esleuant les boüillons de sa rage,
Fait faire à leur raison vn funeste naufrage
Sous ces flots bilieux.
Et cette noire humeur, qui fait mourir la ioye,
Les ris & le plaisir, donnent leur cœur en proye

Aux funestes objects, qui s'offrent à leurs yeux.

L'espoir leur promettant toutes choses prosperes
Entretient leurs souhaits des grotesques chimeres
De ses illusions :
Qui donc de tous les Rois se flate d'vn Empire,
Puis qu'il se voit sujet, & mesme qu'il souspire
Sous les iniustes loix de tant de passions ?

III. Prose.

Ne vois-tu pas maintenant la honte du vice & la gloire de la vertu ? n'apprens-tu pas delà que le merite n'est iamais sans recompense, ny les crimes sans supplices ? De toutes les choses que l'on entreprend, la fin en est tousiours le prix, ainsi la couronne est le motif, & la recompense de la course. Nous auons montré que la felicité est le seul bien pour qui toutes les actions des hommes se font : le mesme bien est donc le prix de ces actions. Il est certain que le bien ne peut estre separé des Bons, puis que leur bonté ne se prend que de l'vnion qu'ils ont auecque luy : donc les bonnes mœurs ne manquent iamais de la reconnoissance que la iustice leur doit. Que les orages, & les tempestes battent tant qu'elles voudront la teste du Sage, il leur sera tousiours impossible d'abbatre ou de flaitrir sa couronne, puis qu'il est certain que la malice d'autruy ne peut nuire à sa vertu. Que s'il prenoit ses contentemens d'vn bien estranger, sans doute celuy-là mesme que luy en auroit donné la ioüyssance, luy en pourroit causer la perte. Mais puis qu'vn homme de bien n'est heureux que par ses propres vertus, il commence seulement de ne l'estre plus

plus quand il commencera d'estre vicieux. En outre, si vne recompense est seulement desirable parce qu'on l'estime vn bien, peut-on croire que celuy qui possede le souuerain, soit sans recompense ? Souuiens-toy que le bien estant la beatitude, celuy qui est bon est bien-heureux ; mais de quelle felicité ? de celle qui le fait Dieu. Le prix de la vertu est donc de cette nature, que les siecles ne le consument pas, qu'vne puissance ennemie ne l'amoindrit en rien, & que la malice ne l'altere point du tout. Cela estant, vn Sage ne peut ignorer les supplices de ceux qui ne le sont pas, puis que le bien, & le mal estans contraires, ils doiuent estre opposez en leurs effets, qui sont les recompenses, & les peines : & partant comme la bonté est le prix des Bons, la malice est le salaire des Meschans. Et ainsi s'ils veulent auoir de raisonnables pensées de ce qu'ils sont, peuuent-ils s'estimer exempts de peines, puis que l'iniquité qui est le plus seuere de tous les supplices, ne les inquiete pas seulement, mais encore les accable. Tu pourras encore recognoistre leur misere par le bonheur des gens de bien. I'ay dit vn peu auparauant, que tout ce qui se fait est vn, & que tout ce qui est vn, est bon; d'où l'on peut tirer par vne consequence necessaire, que tout ce qui se fait est bon. Et ainsi tout ce qui degenere du bien commence de n'estre point ; ce qui monstre clairement que les meschans ne sont plus ce qu'ils estoient, & quoy que l'exterieur les fasse encore paroistre hommes, la malice leur en oste la nature. Il te sera facile de conceuoir cecy, si tu consideres que la seule vertu estant capable d'esleuer l'homme au dessus de sa condition, si la malice le fait changer d'estat, ce n'est que pour le mettre dans vn pire que celuy qui luy est naturel. Il arriue donc que celuy que

les vices ont changé, n'est plus homme. Vn auare brusle d'enuie de rauir l'autruy, n'est-ce pas vn loup? Sa bouche ne prononce que des paroles de querelles, sa comparaison estant prise d'vn chien, n'est-elle pas naïue? Il se flate pour auoir trompé finement: les renards ne font-ils pas le mesme? La colere luy oste le discours? vn lyon a t'il plus de cruauté? La crainte luy fait apprehender les choses les plus seures, n'a-t'il pas le courage d'vn cerf? La paresse le fait languir; mene-t'il vne autre vie que l'asne? La legereté change ses desseins de moment en moment? est-il dissemblable aux oyseaux? La volupté le tient tousiours dans la bouë; les pourceaux font-ils dauantage? Et voilà comme quoy celuy qui mesprise d'estre homme, ne pouuant atteindre à la condition des Dieux, est raualé à celle des bestes sauuages.

III. POESIE.

LE Sage Prince de Nerite
Agité du vent, & de l'eau,
Qui sans respect de son merite,
Taschoient d'abysmer son vaisseau,
Vint en fin choisir son azile
Au bord de cette charmante Isle,
Oû Circé mesle son poison,
Aux tristes maux d'vne Elegie,
Qui par l'effort de sa magie,
Renuerse le bon sens, & trouble la raison.

Apres que cette main sçauante,
A dressé ses enchantemens,
Celuy qu'vne forme riante

Cachoit

Cachoit de ses lineaments,
Emprunte la hure sauuage,
D'vn sanglier escumant de rage ;
L'vn se vient en lyon mouler,
Cét autre prend d'vn loup la forme,
Et sous cette figure énorme
Taschant de discourir il commence à hurler.

Cettuy-cy sous la peau tannée
D'vn tygre rodant la maison,
Commence vne autre destinée
Sans murmurer de sa prison :
Vn autre se tourne en Panthere,
Et voulant plorer sa misere
Trouue quoy qu'il ait des malheurs,
Que la puissance de ces charmes
Tarit la source de ses larmes,
Sans pouuoir d'vn souspir soulager ses douleurs.

Mais quoy ! que le grand Dieu Mercure
Deliure Vlysse de ses maux,
Empeschant quelqu'autre figure,
De l'adjouster aux animaux :
Desia les soldats de sa troupe,
Se sont chargez en cette coupe,
Rien d'eux ne leur demeure plus,
Que ce noble esprit qui desplore
Le Monstre qui les deshonore,
Mais ces iustes souspirs deuiennent superflus.

Cette vertu n'est pas entiere,
Qui ne transforme que le corps,
Nous auons vne autre sorciere,
Qui va plus loin que le dehors ;

C'est nostre passion brutale,
Qui d'vne puissance fatale,
Change nos cœurs, & nos esprits:
Et fait que la raison souspire
Sous l'injustice d'vn Empire,
Qui merite de nous seulement du mespris.

IV. PROSE.

C'Est sans injustice qu'on peut croire que les meschans sont des bestes sauuages; quoy qu'ils paroissent hommes au visage, ils sont brutes en leurs deportemens. Mais il seroit à desirer que la malice leur ayant donné la cruauté des animaux, elle leur eût laissé l'impuissance de nuire aux gens de bien. P. Aussi n'en ont-ils pas le pouuoir, comme ie feray voir autre part; & si l'on auoit osté aux meschans ce qui semble leur donner la liberté de mal faire, leurs peines seroient plus de moitié soulagées. Car il est certain (quoy que le sens commun ait de la peine de s'accorder à cette verité) qu'ils sont plus miserables, par le succés de leurs mauuaises volontez, que par l'impuissance de les produire. Par ce que si c'est vne grande misere de vouloir vn mal, s'en est vne extréme de le pouuoir, puis que sans la puissance, vn mal ne seroit qu'vne mauuaise pensée. D'où tu peux recueillir) chaque mal trainant son infortune) que ceux qui desirent pouuoir faire vn crime, ont trois differentes miseres. B. Vostre opinion est la mienne, mais afin de les voir deliurez de ces malheurs, ie les voudrois bien voir sans cette déplorable puissance de faire des crimes. P. Peut-estre que cela leur arriuera plustost que tu ne voudrois, & qu'ils n'esperent. Il n'est

n'est rien parmy tous ces estres, qui finiront vn iour, qui doiue paroistre de longue durée à vne ame immortelle. Ces grandes pensées, & ces desseins presques infinis s'euanoüissent en vn moment; ce qui soulage la condition des meschans en mettant des termes à leurs malices. Car s'il est veritable que la malice rende l'homme miserable, celuy-là le sera d'auantage, qui sera plus long-temps vicieux. Et de moy i'estimerois leur malheur extréme, si la mort n'en apportoit au moins le remede. Si le raisonnement que nous auons fait de l'infortune du vice est veritable, il est euident que cette misere, que nous auoüons estre, est pareillement infinie. Cette consequence ne te doit pas sembler estrange, la verité te forçant d'auoüer certaines propositions, qui ont vne connexité necessaire auec elle, autrement reiettant ce que ie conclus, il ne faut pas receuoir ce qui appuye ma consequence. Ce qui me reste, ne semblera pas moins digne d'admiration, comme il n'est pas moins necessaire dans la suite. Croiras-tu que les meschans, qui souffrent la peine de leurs crimes, soient plus heureux, que ceux qui pechent impunement? Ce n'est pas mon dessein de prendre des preuues communes à tout le monde, comme de monstrer, que la vengeance punit les mauuaises mœurs, que la crainte des supplices les corrige; & que leur chastiment nous instruit de ce qui est éuitable. Ie pense que les meschans sont miserables d'vne autre sorte, lors qu'ils demeurent impunis, quoy qu'on n'ait aucun esgard à leur correction, ny à l'exemple qu'ils nous laisseroient. N'auons-nous pas monstré que les gens de bien estoiét heureux, & que les vicieux ne l'estoiét pas? Dis moy, ie te prie, n'est-il pas veritable que celuy qui a vne misere meslé de quelque bien, est plus heureux

que celuy dont le malheur est tout pur ? Et si l'on adjouste encore quelque misere à l'infortune de celuy qui ne possede aucun bien, ne doit-on pas l'estimer plus malheureux que celuy dõt les maux sont amoindris par la participation de quelque bien ? Si cela est, les meschans ont quelque bien conioint à leur mal, lors qu'ils souffrent, puis que la vengeance d'vn crime est vn bien de Iustice, comme ceux qui pechent sans correction, sont rendus plus miserables par l'impunité, qui est vn des mauuais effets de son contraire. Le vice est donc plus heureux dans les peines, qui le chastient sans pitié, que dans les douceurs, qui le flattent auecque conplaisance. Si tout ce qui est iuste est bon, tout ce qui n'est pas equitable, mauuais, le chastiment des crimes est vn bien, & leur impunité vn mal. B. Ce discours a vne tres-bonne suitte, mais ie vous coniure de me dire, si les ames ne trouuent point de supplices apres que la mort les a desliées de leurs corps ? Oüy certes il y en a, dont la difference est notable, d'autant que les vns ne cherchent que la peine des criminels, par la cruauté de leurs gesnes, & les autres les purifient dans le doux Purgatoire de leurs tourmens : mais mon dessein ne m'arreste pas à ce discours. Ie t'ay fait voir iusques à maintenant que la puissance des meschans n'est pas injuste, puis qu'elle n'est point du tout, & que les vices que tu estimois impunis, ne sont iamais sans supplices. Tu as appris que l'injuste licence, dont tu demandois la ruïne auecque tant de vœux, n'est pas de longue durée, & qu'elle estoit miserable, si elle duroit longtemps, & tres-malheureuse, si elle ne finissoit iamais. En suitte tu as reconnu qu'vn vice iustement puny, a quelque meslange de bien, & au contraire qu'vne faute impunie est vne misere toute pure ; d'où il faut necessai

necessairement recueillir, que les vicieux sont beaucoup plus seuerement chastiez par des impunitez criminelles, que par des supplices raisonnables. B. Vos raisons sont pleines de lumiere, mais de vray, si ie considere le iugement des hommes, ie ne les trouue pas seulement indisposez à les croire, mais encore à les oüyr. P. Ie ne m'estonne pas que les aueugles ne voyent goute, & qu'il est de certains oyseaux qui n'ont point d'autres tenebres que la lumiere, ny d'autre iour que la nuit. Leur pensée regardant leurs affections, non pas la nature des choses, ce n'est pas merueille, s'ils estiment que l'impunité des crimes soit vn bonheur. Pour toy, considere ce que la Loy eternelle ordonne. Si ton iugement s'arreste au bien, n'attends pas ton salaire de la sentence d'vn Iuge, le choix que tu as fait du plus equitable party, te sert de recompense, si tu fais le contraire, ne cherche point d'autre vengeance que ton erreur, tu te condamne toy-mesme à la misere. De mesme que si tu retires ta veuë du Ciel, pour l'arrester en terre, tantost ta pensée sera dans les Astres, & maintenant dans la bouë. Le peuple ne fait pas ces belles reflections, deuons-nous pourtant ajouster nostre iugement aux brutales passions de ceux qui ne doiuent passer que pour bestes? Si quelqu'vn ayant perdu les yeux oublioit mesme d'auoir veu clair, & qu'il crust neantmoins posseder toutes les perfections de l'homme, ne iugeriez-vous pas qu'il n'en auroit pas mesme la partie raisonnable? Ie suis asseurée qu'on ne m'accordera pas, qu'il vaut mieux souffrir vne iniure, que la faire, & toutesfois cette verité doit estre sans opposition. Ie veux te le faire auouër. N'est il pas certain que celuy qui est vicieux est digne de quelque peine? n'est-ce pas vne chose asseurée que les meschans sont misera-

bles

bles ? il faut donc auouër que ceux qui sont coulpables de quelque peine sont malheureux. Or dis-moy maintenant si tu estois Iuge, ordonnerois-tu des peines à celuy qui seroit auteur de l'offense, ou bien au sujet de l'iniure ? sans doute tu chercherois la satisfaction de l'outrage dans la douleur de celuy qui l'auroit faite. Donc celuy qui fait vne iniure est plus miserable dans ton opinion, que celuy qui la reçoit, & l'iniustice est le malheur de celuy qui la fait, & non pas de celuy qui la souffre. Il est vray que les Orateurs taschent de donner de la pitié aux Iuges, par le recit des outrages que l'innocence reçoit, bien que ceux qui en sont la cause soient plus dignes de compassion. que ceux qui en ont porté les incommoditez. Et certes les Accusateurs ne deuroient conduire les criminels aux Iuges, que comme des malades, qui se doiuent guerir par des chastimens, & ainsi leur accusation les defendroit. Veritablement si les meschans auoient encore assez de lumiere pour apperceuoir la vertu, ils verroient que le seul moyen d'effacer les laideurs du vice, ce seroit d'en receuoir la peine, qu'ils n'auroient garde d'estimer vne misere. Et ainsi la deffence d'vn aduocat les offenseroit, ils s'abandonneroient aux accusateurs, & toute la faueur qu'ils attendroient des Iuges, seroit la seuerité de leurs arrests. D'où tu peux apprendre que les Sages n'ont point de haine, car qui peut haïr les bons à moins que de se declarer fou ? Pour les meschans, ie ne voy pas que l'auersion qu'on a d'eux soit raisonnable, puis que la malice est vne maladie de l'esprit, comme la langueur est vne infirmité du corps. Vn homme de iugement ne se fasche iamais contre la fiévre, mais il tasche de la guerir : ainsi doit-on auoir de la compassion, pour les meschans, & ne se pas tant dépiter contre leurs defauts.

POE

IV. POESIE.

A Quoy bon de chercher le fond des precipices,
Et les rigueurs du sort ?
Si vous voulez mourir, vous les aurez propices,
Sans courir à la mort.

La mort vient en son temps, elle approche nostre heure,
Et nous mene au trespas ;
Au lieu de nous fascher de sa longue demeure
Elle auance ses pas.

Les lions, & les ours nous font sentir la rage
De leurs rebellions.
Nous appellons pourtant, & le fer, & l'outrage,
Au secours des lions.

Vn different de mœurs, & de façons de faire,
Nous met le fer en main ;
Quoy ? faut-il pour si peu l'vn l'autre se deffaire,
D'vn courage inhumain ?

Veux-tu suiure la Loy d'vne iuste Police,
Ayme les gens de bien :
Souffre auec pieté l'effort de la malice
Et ne l'irrite en rien.

V. PROSE.

DV merite des Bons, & des meschans ie reconnois leur felicité, & leur misere : mais ou ie me trompe, ou la Fortune a quelques biens meslez à ses maux.

maux. Et en verité ie ne me sçaurois persuader, qu'il y ait vn homme sage, si mal auisé;que d'aimer mieux estre banny, pauure, & chargé de mépris, que d'auoir de grandes richesses, d'estre puissant, & honoré dans son propre pays; puis qu'il est certain qu'vne heureuse sagesse est plus vtile, & se deriue mieux à ceux qui sont sous sa conduite, qu'vne vertu qui est foible, & necessaire. Et puis les prisons n'ont-elles pas esté basties pour les crimes?les loix, & les supplices,n'ont-ils pas esté ordonnez contre les meschans? Le vice rauit la recompense des vertus, & la vertu souffre les supplices du vice. A vray dire, ie ne sçaurois pas assez admirer de voir vn changement si déraisonnable, en ignorant la cause, ie desirerois l'apprendre de vous. Mon estonnement sera moindre si ie pouuois me persuader que le hazard gouuernast le monde: mais ce Dieu, qui fait du bien aux bons & du mal aux meschans, & le plus souuent du mal aux bons, & du bien aux meschans, estant celuy qui le conduit,mon esprit ne peut trouuer la difference qu'il y a de sa prouidence au rencontre de la Fortune.B.Ce n'est pas de merueille ignorant l'ordre du monde que tu l'estimes confus: neantmoins tu dois commander à ton esprit de croire que le gouuerneur du monde estant bon, la conduite n'en peut estre mauuaise.

V. POESIE.

SI quelqu'vn ignoroit que les astres de l'ourse,
Sont attachez au Pole, & commencent leur course.
A ce poinct où le Ciel n'a point de mouuement,
Et pourquoy ce Cocher qui suit tousiours la piste
De la belle calisto,

Semble

Semble conter ses pas, & va si lentement,
Qu'il est tout le dernier à se plonger dans l'onde,
Bien qu'il soit des premiers à se monstrer au monde:
Sans faillir celuy-là n'aura iamais compris
Que Dieu les ait appris.

Que la Lune pasmant, se cache sous ses voiles
Que luy preste la nuict, qu'elle rend aux Estoiles
L'esclatante beauté, qui fait que nous voyons,
Le vulgaire s'esmeut, & croit par ignorance
Qu'en cette defaillance
Ce bel astre se meurt, & qu'il perd ses rayons:
Leurs mains battent l'airain, & par des cris funebres,
Leur bouche iniustement accuse les tenebres
D'enseuelir le iour de ce rare flambeau,
Dans l'horreur du tombeau.

C'est sans estre surpris que nous voyons l'orage
D'vn vent impetueux, amener au riuage
Ces montagnes des flots, qui menacent les Cieux:
C'est sans nous estonner que la neige, & la glace,
Perdent toute leur masse,
Alors que le Soleil les approche des yeux:
La cause d'vn effect se laissant reconnoistre,
Ne produira plus rien, qui ne puisse paroistre
Sans exciter en nous ces transports innocens
Qui rauissent nos sens.

Ostez la rareté, il n'y a rien d'estrange:
Que l'ambre soit commun, ce sera de la fange,
La pureté de l'or ne seroit plus de pris,
Si la profusion de l'aueugle Fortune,
Nous la rendoit commune:
Ce qui se void souuent, vient en fin à mespris:

Qu'on

Qu'on n'ignore plus rien, il n'y a plus d'Oracles,
Ces sublimes discours, qu'on passoit pour miracles
Deuenans trop publics, lassent nos sentimens
De leurs rauissemens.

VI. PROSE.

IL est ainsi, neantmoins, puis que c'est à vous de découurir les raisons qui nous sont cachées, ie desire que vous me declariez les causes de ce grand miracle. Vous ne m'engagez pas à vne petite entreprise (reprit la Sagesse en soûriant) le combat d'Hercule contre l'Hydre n'estoit pas plus penible : à peine auray-ie satisfait à vne difficulté, que la mesme matiere nous presentera vn grand nombre de questions qu'il sera impossible de resoudre qu'à l'ayde d'vn fort, & puissant genie. Il ne s'agit icy que de la Prouidence, de l'ordre, du hazard, des euenemens impreueus, de la connoissance, de la predestination diuine, & de la franchise de nostre volonté. Tu vois l'importance de ce discours. Quoy que le temps nous presse, ie veux pourtant te découurir quelques veritez, puis que leur connoissance fait vne partie de ta guerison. Que si la douceur d'vn air de musique te flate, il faut vn peu en differer le plaisir pour te rendre attentif à celle de la raison. Tout ce qui reçoit la vie par la naissance, & par la suite des generations, & tout ce qui a du mouuement a ses causes, son ordre, & son reglement de la constante fermeté de Dieu. C'est de sa simplicité, recueillie en elle-mesme, que toutes choses prennent leur bransle, & nous appellons ce soin consideré dans Dieu, Prouidence, & si nous le rapportons aux effets, qui sortent hors de luy, les Anciens le nomment

ment Destin. Ces deux choses paroistront differentes à tous ceux qui connoistront leur nature : d'autant que la Prouidence dans Dieu, n'est rien que la raison diuine, qui conduit les creatures ; le Destin est la disposition que la Prouidence met dans l'ordre de leurs actions. La Prouidence embrasse toutes choses, quelques differentes, & infinies qu'elles soient : mais le Destin marque les mouuemens particuliers des Estres, les dispose en leur rang, donne leur forme, & leur durée, de sorte que cette disposition rapportée à la connoissance de Dieu, n'est que ce que nous appellons Prouidence, mais considerée dans le cours des temps, & dans la suite qu'elles ont entre elles, nous la nommons Destin. Quoy que ces deux choses soient differentes, l'vne depend de l'autre, par ce que l'ordre du Destin est vn effet de la Prouidence. Car comme vn Architecte conceuant l'idée d'vn ouurage, le fait en quelque façon tout à la fois & par apres il le digere dans l'execution : de mesme Dieu prend les desseins de tout par la Prouidence, & le manie exterieurement par le Destin. Soit donc que le Destin reçoiue ses mouuemens de quelque Diuinité, soit qu'il prenne ses impressions de l'ame, ou de toute la nature, de la force des Anges, & de l'artifice des demons, ou de l'influence des Astres ; soit que toutes ces choses concourent à cét ordre, il est euident que la simple, & constante idée de tout ce qui est à faire, n'est rien que la Prouidence de Dieu, & que le Destin est comme la main de cette Prouidence, qui met les choses faisables dans la suite successiue des temps, ou bien elle est comme le nœud tousjours coulant des creatures. De là vient que rien n'est soustrait à la Prouidence, non pas mesme le Destin, qui ne s'estend pas à tout ce que la Prouidence con-

duir, d'autant qu'il est des choses qui pour estre vnies à l'essence immobile de Dieu, sont au dessus du bransle du Destin. Cette comparaison te rendra ma pensée intelligible. De plusieurs globes qui se tournent sur vn mesme gond, celuy qui s'approche le plus du milieu, est comme le centre de tous les autres, à l'entour duquel ils se tournent: celuy-là au contraire qui a plus de circonference fait vn plus grand détour. Que si quelque chose s'vnit à ce milieu, il se ramasse, & se restreint sans s'espancher au dehors. Ainsi d'autant plus que quelque chose se separe de la premiere intelligence, d'autant plus est-elle soûmise au Destin, & celle-là est d'autant moins sujette à sa disposition, qu'elle est plus vnie à cette base de toutes choses; parce que la fermeté de ce premier Estre l'esleue au dessus des necessitez du Destin. Donc ce que le raisonnement est à la puissance de discourir; ce qui est engendré, à ce qui produit, le tẽps à l'eternité, le cercle à son centre, le mesme se retrouue dans les changemens du Destin referés à l'estre simple de la Prouidence. C'est ce Destin qui conduit les Astres: & qui bransle le Ciel, c'est luy qui lie les Elemens, & qui par des vicissitudes continuelles, les fait changer de face, & de nature: c'est luy qui continuë, & conserue les especes par la suite des generations, & la production des graines; c'est luy pareillement, qui manie toutes les formes des hommes, & qui met l'ordre dans leurs actions, lesquelles prenans leur conduitte de cette Prouidence que nous auons dit estre immobile, sont par vne suite necessaire exemptes de changemens. Et ainsi les Estres sont tres bien gouuernez, s'ils ne se retirent de cette Prouidence, à qui seule appartient de mettre l'ordre, & le rang inuiolable entre les causes, qui maintiennent toutes

choses

choses pour sa propre immutabilité. De là vient que vostre esprit ne pouuant permettre les liaisons de cet ordre, vous l'estimez plein de confusion, quoy qu'il n'y ait rien de mieux reglé, & que chaque creature tende au bien par sa seule direction. La raison de cecy est, que les meschans mesmes ne cherchent le mal que sous l'exterieur du bien, & partant s'il arriue que quelqu'vn se destourne du bon chemin, c'est son erreur, qui le trompe, & non pas cét ordre, qui le fait faillir. Mais quel plus grand dereglement (me diras-tu) que de voir les Bons, & les Scelerats partager esgalement les biens & les maux, & viure tantost dans vne bonne fortune, & tantost en souffrir vne mauuaise ? l'attendois cette objection. Quoy ? l'esprit des hommes s'en fait-il tant accroire, qu'il estiment que les bons, & les meschans ne doiuent point auoir d'autre fortune, que celle qui leur semblera equitable ? Les sentimens des hommes ne s'accordent pas en ce point, puis que ceux qui meritent des recompenses au iugement de quelques vns, sont dignes de supplices dans l'opinion des autres. Posons neantmoins le cas que la distinction des gens de bien, d'auec ceux qui ne le sont pas, soit facile, peut-estre que l'on pourra penetrer dans le secret de leur genie, qui est comme le temperament de l'esprit. Ce n'est pas vne petite connoissance, de sçauoir pourquoy les douceurs sont fades à quelques vns, & que d'autres trouuent les amertumes agreables, pourquoy certains malades ne se guerissent que par des remedes doux, là où les autres ne peuuent estre soulagez que par des violens. Le Medecin à qui cette cognoissance appartient, n'a point d'admiration pour ces contrarietez. Les ames n'ont point d'autre santé que les bonnes mœurs, ny d'autres maladies que les vices, aussi n'y

a-t'il que Dieu qui puisse conseruer les premiers, & guerir les seconds. Car estans comme dans vne eschauguette d'où sa prouidence descouure toutes les plus secrettes necessitez des creatures, il les soulage, donnant à chacune ce qui luy est propre. Et voilà d'où naist cette miraculeuse entresuitte de toutes choses, qui se fait admirer de l'ignorance. & aymer de ceux qui en reconnoissent la veritable cause. Et afin que ie ramasse en peu de mots ce que nostre raison peut comprendre de la profonde science de Dieu? ce que ton erreur croit estre tres-iuste ne l'est pas dans l'estime de cette Prouidence qui sçait tout. Lucain nostre bon amy n'a-t'il pas laissé par escrit, Que les Dieux, & Caton ne s'estoient pas accordez à vn mesme party, dans la guerre de Pharsale, puis qu'ils fauorisoient celuy qu'il condamnoit? Tu vois donc que tout ce qui se fait contre ton iugement, ne laisse pas d'estre l'ordre naturel des choses, bien que dans ta pensée ce n'en soit que la confusion. Ie veux neantmoins qu'il se trouue vn esprit si bien fait qu'il n'ait que des iugemens conformes à celuy de Dieu. Veritablement la vertu des hommes est si delicate, qu'elle est au hazard de quitter l'innocence, si elle ne peut retenir sa fortune. Ne faut-il donc pas que la bonté de Dieu s'accommode aux foiblesses de ceux que l'aduersité peut changer? Est-il quelqu'vn si parfait que sa vertu le fasse approcher bien pres de Dieu? sa Prouidence toute sage ne permet pas seulement aux maladies de le toucher: car comme a dit quelqu'vn qui a de plus nobles pensées que moy: Les vertus composent le corps d'vn homme saint, & en font les parties. De là vient fort souuent que l'on defere toute la conduite des affaires aux gens de bien, afin que la malice des meschans soit reprimée. Cette

Proui

Prouidéce meſle les biens,& les maux pour quelques vns, elle ſouffre que d'autres ſoient agitez, afin que leur patience ſe fortifie par l'vſage des choſes ameres, & dans des diſgraces, de peur qu'vne proſperité trop molle ne les corrompe. Il ſe treuue des perſonnes qui craignent ſans iugement, ce qu'ils peuuent ſupporter ſans difficulté : il en eſt d'autres qui meſpriſent trop inconſidérement, ce qu'ils ne ſçauroient ſouſtenir,& c'eſt à ceux-cy que Dieu fait recognoiſtre leur temerité par l'impatience de leurs miſeres. En voicy de tous contraires à ceux-là : on a veu des hommes qui ſe ſont acquis vne belle memoire dans la ſouuenance de la poſterité, par vne genereuſe mort. Quelques-vns ont laiſſé de beaux exemples, & fait paroiſtre que la douleur ne pouuoit vaincre la vertu. Il n'y a point de raiſon de douter que tout cela reüſſit à l'aduantage de ceux qui l'entreprennent, & meſme les meſchans ne reçoiuent leur bonne, & mauuaiſe Fortune, que de cette ſorte. Pour les maux, perſonne ne trouuera qu'ils les ſouffrent iniuſtement, puis que leurs peines ſont leurs chaſtimens, & nos inſtructions. Si par fois ils gouſtent le bien, les bons peuuent prendre de là vne excellente preuue de la grandeur de la felicité, puis qu'elle ſe laiſſe meſme poſſeder aux criminels. Ie remarque encore vne grande douceur en la conduitte de cette Prouidence, ſçauoir que pour retirer du vice celuy que la neceſſité des richeſſes y pourroit porter; elle luy en donne l'abondance, d'où il arriue que conſiderant ſes vices, & commoditez, il corrige ceux-là, de peur de perdre celles-cy,& partant il changera ſes mauuaiſes mœurs, & pour ioüir touſiours de ſes biens, il quittera ſes crimes. Quelquefois vn trop grand bonheur perd iuſtement ceux qui le poſſedent. Quelquefois on donne

la puissance de mal faire à quelqu'vn, afin qu'il donne de l'exercice aux bons, & des supplices aux meschans, par ce qu'il n'y a plus d'intelligence entre les vicieux, que de paix entre ceux-cy, & les gens de bien. D'où la Prouidence nous fait voir ce grand miracle, que les meschans deuiennent bons, par la haine des vicieux, afin de n'estre pas semblables à ceux qu'ils ne peuuent aymer. Il n'appartient qu'à la puissance de Dieu d'vser bien du mal, & de le changer en vertu. L'ordre gouuerne tout: que si quelque chose se soustrait à sa conduite, ce n'est que pour y retourner d'vne autre façon, afin que le hazard ne s'vsurpe rien dans le domaine de la Prouidence. Il est difficile de comprendre tous les saints artifices de Dieu, & certes l'hôme n'est capable ny de conceuoir, ny d'expliquer tous les ressors de cette diuine Sagesse. Nostre curiosité se doit contenter de sçauoir que Dieu conduit toutes choses au bien, & que le bel ordre qu'il a mis dans le monde, en bannit le mal. Et quoy que nos pensées y en trouuent beaucoup, si nous regardons cette Prouidence, nous les condamnerons. Mais ie m'apperçois que tu commences de te lasser de cette trop longue speculation, & que la force de ce difficile raisonnement te fait desirer la douceur de quelques Vers, reçois ceux-cy pour te preparer au discours suiuant.

VI. POESIE.

DEsires-tu que ta science
Penetre les secrets ressors,
Qui maintiennent tous ces grands corps,
Sans obeyr à l'inconstance?
Arreste ton esprit aux Cieux,
Et n'en retire point les yeux.

C'est

C'est dans ces globes de Porphyre,
Que la Paix regne absolument :
Sous l'adorable reglement
Que Dieu conserue en son Empire ;
La Lune preside au sommeil
Sans entreprise du Soleil.
La brillante Estoile de l'Ourse,
Qui traisne son char à l'enuers,
Seruant de base à l'Vniuers,
Ne precipite point sa course,
Pour courir aux eaux de la mer,
Que les Astres semblent aimer.
C'est Vesper qui dit aux Estoiles,
Auancez vostre mouuement
Dans les plaines du Firmament,
Luy qui leur dit prenez vos voiles,
Car voicy reuenir le iour,
Qui se veut montrer à son tour.
Ainsi l'amour tient son empire,
Parmy tous ces peuples de feux :
De mesme la guerre chez eux,
Ne fait pas sentir son martyre,
Le dessein de l'ambition,
N'excitant point d'esmotion.
L'accord de cette intelligence,
Assemble en vn mesme vaisseau,
La Terre, l'Air, le Feu, & l'Eau,
Rien ne trouble leur alliance,
Pendant que cette aimable loy,
Est l'estroit lien de leur foy.
C'est l'amour qui pare la Terre.
De l'esmail des plus belles fleurs,
Et qui les nourrit de ses pleurs :
C'est luy qui cause ce catherre,

Qui surprend l'Automne, & l'Esté,
Et qui leur oste la beauté.
Tout ce qui vit, & qui respire,
Ce qui naist, & qui void le iour,
N'a point d'autre ame que l'amour ;
C'est pareillement son empire,
Qui commande au rigoureux sort
De conduire tout à la mort.
Cependant l'arbitre du monde,
Soustient tout ce grand Vniuers
Dans des mouuemens si diuers,
Luy seul entretient cette ronde
Qui nous ramene les saisons,
Iusqu'au milieu de nos maisons.
Sans le soin de sa Prouidence,
Et le ferme appuy de sa main,
On ne reuerroit pas demain
Cette admirable intelligence,
C'est sur luy que le mouuement,
A son asseuré fondement.
Nous n'auons point d'autre conduite,
Que les saintes loix de ce Dieu ;
Son aimable sein est le lieu,
Où se termine nostre fuite :
Ce doux amour, qui nous maintient,
Cherche la source d'où il vient.

VII. PROSE.

VOis-tu maintenant le dessein de mon discours, & comme quoy toute condition est heureuse, puis que la fortune, soit qu'elle soit fauorable, soit qu'elle soit fascheuse, n'a point d'autre fin que de corriger ou de punir les meschans, ou bien de recompenser,

penser & d'exercer les bons, en quoy elle est ou equitable ou vtile ? B. A n'en point mentir, vostre raisonnement est si appuyé qu'on ne le peut contredire, & si ie tourne ma pensée à cette Prouidence, & à ce destin que vous m'auez declaré, ie ne puis ignorer la cause de sa fermeté. Si faut-il pourtant auoüer que ces veritez ne sont pas dans le sens commun, d'autant que l'opinion ordinaire des hommes est, qu'il y a vne mauuaise Fortune. P. Ie suis contente de m'accommoder à leur humeur, de peur que ma Philosophie ne semble ou cruelle, ou inhumaine. Ne m'accordes-tu pas que tout ce qui est vtile, est bon ? Tu ne le peux nier, ce qui corrige les vices ou qui accroist les vertus est profitable, il ne peut donc estre mauuais. Certes, la Fortune de ceux qui cherchent les innocentes voluptez de la vertu, & qui taschent d'en trouuer le bon chemin, ayant ces qualitez, ne peut estre estimée fascheuse par le Peuple. Ne sera-ce point la condition des vicieux que l'on croira miserable, puis que son exercice est de chastier les meschans ? Prens garde de n'auoir point de si mauuaises pensées : nous auons fait voir clairement que la fortune de ceux qui sont ou dans la recherche ou dans la ioüissance de la vertu, est tousiours bonne, & que celle des vicieux ne sçauroit estre que mauuaise, si elle continuë dans l'injustice. Et partant vn homme sage ne doit pas trouuer plus estrange de se voir trauaillé par les aduersitez, qu'vn courageux d'entendre les cris & le bruit d'vne armée: d'autant que la difficulté des souffrances sert de matieres à la gloire de l'vn, & à la sagesse de l'autre. Et de fait la vertu ne tire son nom que du courage, dont elle surmonte toutes les choses fascheuses ; parce que le dessein de ceux qui font cas de la vertu, n'est pas de s'amollir dans les delices,

mais bien de se fortifier dans les attaques de l'aduersité. Et partant afin que les caresses d'vne bonne fortune ne vous corrompent point, ou que les incommoditez de la mauuaise ne vous renuersent pas; tenez-vous fermes au milieu, parce que tout ce qui est aux extremités, n'a que l'apparence du bon-heur, & non pas le prix du trauail. Il est en vostre pouuoir de faire vos fortunes, puis que celle-là mesme qui semble desagreable, exerce la vertu, & corrige ou punit les vices.

VII. POESIE.

CE grand Roy qui vengea l'opprobre de son Frere,
En faisant d'Ilion vn triste cimetiere,
Ne pût monter sur l'eau
Qu'il n'eust donné le sang de son Iphigenie,
A ce cruel genie,
Dont la mauuaise humeur retenoit son vaisseau.
Vlysse ne vid point sans vne horreur extréme,
Les sanglans appetits du Geant Polypheme,
Ny son brutal repas;
Mais enfin le bon-heur, qui conduisoit ses armes
Vengea ses iustes larmes,
Et paya ce banquet d'vn funeste trespas.
Les glorieux trauaux de l'indomptable Alcide
Esleuent son renom, & l humeur homicide,
Qui poursuiuoit sa mort,
A seulement seruy pour marquer son histoire
Au Temple de la gloire,
Et pour vous faire voir que Hercule estoit fort.
Les hommes my-cheuaux ont senty sa massuë,
La pourpre de ce Roy deuoit estre tissuë
De la peau d'vn Lyon:
Les Oyseaux dans le Ciel n'ont pû fuïr sa flesche,

Et

Et luy seul a fait bresche
Au thresor du Serpent, qui faisoit faction.
Ses mains ont attaché les gosiers de Cerbere,
Diomede a seruy, par sa iuste colere,
D'auoine à ses Cheuaux :
Ce fut luy qui couppa la teste renaissante :
C'est sa force constante
Qui joint Acheloüs à ses douze trauaux,
Celuy qui prend son nom, du nom de la malice,
Et qui pour se couurir de la honte du vice
D'vn infame larron,
Semble fermer au vol la porte de son antre,
Alors mesme qu'il entre :
N'est il pas vn de ceux qu'il offrit à Caron ?
Le Sanglier escumant, & le subtil Antée,
N'ont-ils point veu sous luy leur fureur arrestée ;
Et le robuste Athlas
N'a-t'il pas deschargé le Ciel sur son eschine,
Sans qu'on pust à sa mine,
Iuger de son fardeau, ny mesme qu'il fust las ?
Mortels, oyez la voix de ces nobles exemples,
Qui tiennent icy bas au milieu de nos Temples,
Vn rang tres-glorieux,
En surmontant les maux qui sont dessus la Terre,
Pour vous faire la guerre,
Vous meritez le Ciel, & vous faites des Dieux.

LIVRE V.

I. PROSE.

LA Philosophie ayant ainsi discouru, comme i'apperceus, qu'elle tournoit ses pensées à quelque autre dessein, ie luy dis : vrayement vostre dis-

cours

cours est asseuré, & tres conforme à la dignité de vostre personne; mais certes ie reconnois en effet que la question de la Prouidence est enuelopée de beaucoup d'autres difficultez. En premier lieu, ie desirerois sçauoir de vous s'il y a vn hazard & ce que c'est. P. Ie ne veux pas rebuter vn seul de tes souhaits, ie m'en vais te contenter: la connoissance que tu desires n'est pas esloignée de l'vtilité, bien qu'elle le soit de nostre dessein, ie pourrois craindre que prenant vn si long destour tu n'eusses pas assez de forces pour le chemin. B. Vous ne deuez pas apprehender cela, ce m'est vn repos que d'apprendre les choses qui m'aggréent, & puis si vous establissez solidement ce qui a de la connexité auec le principal sujet de vostre discours, il n'y aura plus à douter en la suite. P. Ie te veux obeïr. Quelqu'vn pourra descrire le hazard : vn euenement qui arriue sans aucune conduite, & qui n'a point de causes necessaires de son existence. Mais ie veux que tu sçaches que le hazard n'est rien qu'vn mot sans signification. Car y a-t'il apparence qu'il se fasse quelque chose par rencontre dans vn ordre qui est estably de la main de Dieu? Il y a long-temps que cette verité n'est plus debattuë de personne, qu'aucune chose ne se fait de rien. Combien que cette proposition s'explique communément de la matiere, & non pas du principe effectif, neantmoins il faudroit auoüer que si quelque chose naissoit du rien, qu'elle n'auroit point de cause. Que si cela est impossible; ie conclus raisonnablement qu'il n'y a point de hazard. Quoy, n'y a-t'il donc rien de fortuit, ne se fait-il aucune chose par aduenture, n'y a-t'il rien parmy la production de tant d'Estres, à qui ces noms soient propres ? Aristote a donné la veritable responce à cette demande dans sa Physique. Quand l'on fait quelque chose (dit-il) pour vne

vne fin, qu'il en reüſſit vne autre contre l'intention de celuy qui agit, on appelle cela hazard, comme ſi quelqu'vn trauailloit dans ſon champ à deſſein de le ſemer, & qu'il trouuaſt vn threſor; voila ce qu'on appelle fortuit, cela pourtant ne ſe fait pas de rien, d'autant qu'il a des cauſes, qui pour nous eſtre inconnuës, ne laiſſent pas d'eſtre veritables. Et vrayement ſi le Laboureur n'euſt point trauaillé dans ſon champ, & que l'Auare n'y euſt pas caché ſon treſor, on ne l'euſt pas trouué. Le hazard n'eſt donc rien autre choſe que ce qui ſe fait par le rencontre de pluſieurs cauſes qui agiſſent ſans le deſſein de l'Ouurier. Et certes celuy qui auoit caché ſon argent n'auoit pas deſſein de le faire trouuer, ny celuy qui labouroit ſa terre, n'en auoit pas la recherche pour fin. Le hazard eſt donc l'effet de deux cauſes, qui concourent à vne action, non pas tumultuairement, mais par vne ſecrette conduite de cette ſage Prouidence, qui a eſtably le bel ordre, que nous admirons dans la Nature.

I. POESIE.

LE Tygre ſe confond dans les eaux de l'Euphrate,
Où le Soldat s'enfuit quand il veut ſurmonter,
Et puis il ſe dilate
Retournant dans le lict qu'il venoit de quitter.
Si leurs eaux par apres font nouuelle alliance,
Les charges qu'ils traiſnoient font les meſmes détours,
Et le batteau s'aduance
Dans l'ordre & le deſſein, que Dieu met en leurs cours.
De meſme le hazard, qui fait nos aduentures,
Quoy que nous le iugeons ſe conduire ſans loix,
A dans ces procedures
Le ſecret des projets du Monarque des Roys.

II. PROSE.

IE commence de conceuoir que ce que vous dites est veritable, mais ie vous prie de m'apprendre si dans cette liaison des causes, l'homme conserue la franchise de sa liberté, ou bien si les mouuemens de sa volonté demeurent contraints sous cette fatale chaisne. P. Vne creature raisonnable est tousiours libre, & Dieu ne luy a donné l'vsage du franc arbitre, que pour luy faire reconnoistre ce qui se doit ou desirer ou fuir. Sa volonté choisit ce qui est souhaitable, & s'esloigne de ce qui ne l'est pas ; & ainsi ceux qui ont du discours, ont le pouuoir de l'eslection. Mais cette puissance de vouloir n'est pas dans toutes les creatures. Dans les Essences toutes pures & celestes, qui n'ont point d'alliance auec la matiere, le iugement est esclairé ; la volonté incorruptible, & le pouuoir d'accomplir leurs desirs inuiolable. Quant aux ames raisonnables, il est impossible de leur oster cette franchise, particulierement lors qu'elles se tiennent dans la contemplation du premier & souuerain Estre. Elles sont moins libres, quand elles s'abaissent aux choses sensibles, moins encore quand elles ont vnion auec les corps : mais de verité elles sont entierement esclaues, lors qu'elles obeïssent à ses mauuaises inclinations, & qu'elles laissent l'empire de la raison. Car elles n'ont pas plustost retiré leurs yeux de la vraye & souueraine lumiere, qu'aussi-tost elles sont aueuglées. Et ainsi leur volonté mesme cause sa seruitude, & leur franchise n'est libre qu'en ce poinct qu'elle veut estre esclaue. Ce que Dieu qui voit tout dés l'eternité, connoist dans les veuës de sa Prouidence, & le dispose selon les proiets de ses diuins conseils, *Il voit tout, il entend tout.*

II. POE

II. POESIE.

HOmere nomme le Soleil,
Le Createur de la lumiere,
Le tout voyant, le nompareil,
Quoy qu'il n'ouure point sa paupiere,
Ny sous la Terre, ny sous l'Eau,
Où l'on ne vid iamais les feux de son flambeau.
Mais le grand Dieu de l'Vniuers,
Deuant qui tout est fait de verre,
Porte ses regards à trauers
Du corps solide de la Terre,
La nuict ne voile point ses yeux,
Bien que de sa noirceur, elle éclipse les Cieux.
Ce qui fut, est, & qui sera,
Est present à sa connoissance,
Et iamais rien ne bornera
Son eternelle intelligence,
Son œil passe de bout en bout,
C'est donc le vray Soleil qui luit & qui void tout.

III. PROSE.

IE me sens engagé dans de nouuelles difficultez, & il m'est difficile de comprendre l'accord de la prescience de Dieu,& de nostre liberté Car s'il est vray que sa Prouidence void les choses dans l'aduenir, & qu'elle ne puisse estre trompée, il semble que cette prescience les rend necessaires. Et ainsi Dieu ayant veu de toute eternité, non seulement les actions des hommes;mais encore leurs conseils & les plus secrettes volontez de leur cœur, ie ne connois point de liberté : puis que cette science qui ne peut estre trompée,

pée,les a preueuës. Autrement si l'euenement pouuoit estre changé,ce ne seroit plus vne prescience asseurée des choses futures,mais vne coniecture incertaine des euenemens possibles,ce qu'on ne peut penser de Dieu. De moy ie ne puis receuoir vne response par laquelle on tasche de se demesler de cette difficulté,quand on dit,que rien ne se fait,parce que Dieu le preuoit,mais plustost qu'il le voit,parce qu'il ne peut rien ignorer; & ainsi s'il y a de la necessité elle regarde la connoissance & non pas son objet,parce qu'il n'est pas necessaire qu'vne chose preueüe arriue:mais il n'est pas libre que ce qui doit arriuer ne soit preueu. Comme si on estoit en peine de sçauoir si la prescience est cause de la necessité des choses futures,ou si la necessité des choses futures est cause de la prescience. Pour moy ie veux monstrer,quelque ordre qu'il y ait dans les causes,la necessité des euenemens preueus,quoy que cette prescience leur laisse vne liberté toute entiere. Ie me serts d'vne cōparaison assez familiere. Si quelqu'vn est assis,le iugement qui se forme de ce repos, est necessairement veritable:& reciproquemēt,si cette croyance est vraye,il est aussi necessaire qu'il soit assis. Il y a donc de la necessité en tous les deux, en l'vn d'estre assis, en l'autre d'estre veritable : Il n'est pas neantmoins vray qu'il soit assis, pour ce que l'on l'estime, mais on le croit, parce qu'il est veritablement,& ainsi quoy que l'vn soit la cause particuliere de la verité de l'autre, il semble neantmoins qu'il y ait vne necessité commune entre ces deux choses. On peut faire le méme discours de la Prouidence & des choses futures. Car encore bien que l'euenement soit cause de la prescience, & non pas la prescience de l'euenement: neantmoins il est necessaire que ces choses futures soient preueuës de Dieu, & qu'elles arriuent comme elles

elles ont esté preueuës, ce qui paroist suffire à la ruine de la liberté. Voyons maintenant combien il est peu raisonnable de dire que l'euenement des choses qui se font dans le temps, soit cause de la connoissance eternelle de Dieu. Et de grace vouloir que Dieu preuoye le futur, parce qu'il doit arriuer, n'est-ce pas le mesme que de croire que les choses passées sont la cause de cette souueraine Prouidence? Mais comme il est necessaire qu'vne chose soit, quand ie sçay qu'elle est, aussi quand ie preuois vne chose, il n'est pas libre qu'elle ne soit pas future, d'où ie conclus que l'euenement d'vne chose preueuë n'est pas éuitable. De plus si quelqu'vn prend vne opinion dequoy que ce soit, autrement qu'il n'est, ce n'est pas vne connoissance asseurée, mais vne croyance incertaine, qui est fort esloignée de la nature de la science. Et partant si vne chose est future en sorte que son euenement ne soit pas necessaire, qui pourra sçauoir qu'elle doit arriuer? Car comme la science n'est point meslée de fausseté ny d'incertitude, aussi ne peut-elle estre autrement qu'elle est conceuë. Voila d'où vient que la science est sans mensonge, d'autant qu'il est necessaire que chaque chose soit comme la science iuge qu'elle est. Comme quoy donc se peut-il faire que Dieu preuoye le futur, s'il est incertain? Car si ce qu'il preuoit deuoir infailliblement arriuer, peut ne pas arriuer, il se trompe, ce qu'on ne peut dire ny mesme penser; à moins que de se rendre coulpable de blaspheme. Que s'il preuoit seulement qu'il peut estre, & ne pas estre, quelle connoissance est-ce là qui n'a rien de certain ny d'asseuré, & en quoy est-elle dissemblable à cet oracle, ridicule de Tiresias. *Tout ce que ie diray sera ou ne sera pas.* Quel auantage auroit aussi cette prescience sur l'opinion des hommes, s'il iugeoit de l'euene-

ment des choses incertaines, comme eux?Que s'il ne peut y auoir aucun doute dans la science de Dieu, il faut auoüer que l'euenement de ce qu'il preuoit est necessaire.Et partant il n'y a point de liberté dans les conseils, & les actions de l'homme que Dieu a ainsi arrestées à la necessité de l'euenement. Si nous receuons vne fois cette pensée (reprit la Philosophie) comme il semble que ce discours nous la doiue donner quel desordre, mettons-nous dans nostre conduite? En vain on ordonnera des peines & des recompenses à des actions dans lesquelles la volonté n'interuient point, & ainsi l'impunité des meschans & le salaire des bons, qui nous paroist iniuste, nous semblera tres-equitable, pour ce que la necessité aura contraint les actions des meschans par l'infaillible necessité du succez,& partant il ne faut plus chercher de distinction entre les vices & les vertus.De ces dangereux principes naîtroit cette mauuaise consequence: l'ordre de toutes choses venant de la Prouidence de Dieu,sans que le conseil des hommes y contribuë rien du sien, que tous nos pechez & tous nos maux doiuent estre rapportez à l'Auteur de tout bien.Donc il ne faut plus auoir d'esperance, ny faire de prieres, car ie vous prie,quel besoin de desirer ny demãder ce qui est necessaire dans son euenement? Ce qui ruine entierement le commerce des prieres & des desirs entre Dieu & les hommes,puis qu'il n'y a que l'humilité de nos vœux,qui nous rende dignes de ses graces, & qui nous approche de cette lumiere inaccessible. Et ainsi il faudra accorder ce que i'ay tantost reconnu, que l'homme separé de son principe, retombe dans son neant.

III. Po

III. POESIE.

QVel Deſtin ennemy, qu'elle triſte auanture
Trouble les doux accords de toute la Nature?
Pourquoy deux veritez?
Perdent-elles ſi-toſt la bonne intelligence,
Qui faiſoit d'elles-deux vne ſainte alliance,
Et qui les maintenoit ſans contrarietez.
Peut-eſtre que le vray n'a iamais de querelle,
Et que ſon amitié eſt pour touſiours fidelle,
Mais que noſtre raiſon,
Ne pouuant penetrer l'eſtroit nœud qui le lie
Aux autres veritez, vne ſotte folie
Luy veut perſuader qu'il eſt ſans liaiſon.
D'où vient donc que l'eſprit fait tant de violence,
Pour ſonder les objets, & tirer connoiſſance
De ce qui eſt caché?
Connoiſt-il les ſecrets, qu'il taſche de connoiſtre:
S'il ne les connoiſt pas, oſe-t'il bien paroiſtre,
Et n'eſt-il point honteux de s'y voir attaché?
Qui s'eſt iamais eſpris d'vne choſe inconnuë,
Qui la pourroit chercher ne l'ayant iamais veuë?
Et quand vn heureux ſort
Mettroit deuant l'eſprit la forme recherchée;
S'il ne la connoiſt pas elle eſt touſiours cachée,
Et partant tous ſes ſens ne ſont qu'vn vain effort.
Peut-eſtre que l'Eſprit n'ayant point de commerce
A la maſſe du corps, qui maintenant trauerſe
Ses nobles mouuemens,
Voyoit les veritez de tant de belles choſes,
Dans l'eſtre de ce Dieu qui les tient toutes cloſes,
Et qu'il perd dans la chair tous ces beaux ſentimens.
Celuy qui veut ſçauoir, n'a pas la connoiſſance,

K 2

Mais aussi n'a-t'il pas vne entiere ignorance
De ce qu'il veut sçauoir :
Mais resuant à par soy , tout pensif il s'amuse
A regarder les traicts d'vne espece confuse,
Qui rejoint par apres ceux qu'elle doit auoir.

IV. PROSE.

VOilà (continuë la Sagesse) la vieillesse, qui a tant trauaillé l'esprit de Ciceron dans ses Liures, qui traittent des Propheties , & que tu consideres si curieusement. Neantmoins personne n'en a encore bien trouué le nœud. La cause de cette ignorance vient de tout ce que le discours de la raison humaine n'est pas capable d'atteindre à cette simple prescience de Dieu: s'il estoit possible de la conceuoir , il n'y auroit plus de sujet de douter. Ie tascheray de dissiper ces ignorances aussi - tost que i'auray démeslé les difficultez qui te troublent. Ie voudrois bien sçauoir en premier lieu, pourquoy tu ne veux pas receuoir la response de ceux , qui tiennent que la liberté n'est pas forcée par la prescience des choses, parce que cette connoissance ne les rend pas necessaires. Ne sçaurois-tu recueillir la necessité des choses futures d'autre part, si ce n'est parce que les choses preueües ne peuuent pas n'arriuer point ? S'il est veritable que la preuision n'apporte aucune necessité à l'euenement (comme tu l'as reconnu toy-mesme) pourquoy arresteras - tu des actions libres à la necessité de quelque euenement (pour reconnoistre cecy) feignons qu'il n'y ait point de prescience; sans doute les actions libres ne prendront pas leur necessité d'vne chose qui ne sera point. Faisons maintenant que cette cognoissance les regarde , mais qu'elle ne leur impose aucune necessité , la volonté demeurera

demeurera entierement libre. Il est vray (me diras-tu) la connoissance de ce qui doit arriuer ne le rend pas necessaire, mais c'est vn signe qu'il est tel, & ainsi bien qu'il n'y eust point de connoissance anticipée, il seroit neantmoins asseuré, que l'euenement des choses futures ne seroit pas libre ; d'autant qu'vn signe marque seulement ce qui est & ne le fait pas. C'est pourquoy il faut premierement monstrer que rien ne se fait sans necessité, pour dire que cette Prescience en soit le signe. Autrement s'il n'est aucune necessité, il ne peut y en auoir de marque. Or il est euident que la preuue de cette necessité ne se doit pas prendre du signe : de ce qui est exterieur aux choses : mais bien de leur nature. Mais comme quoy se peut-il faire, que ce que la Prouidence preuoit deuoir arriuer, n'arriue pas ? y a-t'il pas apparence que nous doutions de l'euenement de ces choses, que la prescience preuoit? Pourquoy ne croirons-nous pas plustost quoy qu'elles arriuent, qu'elles n'ont aucune necessité de leur nature ? Que cette pensée te facilite l'intelligence de cecy. Nous voyons assez ordinairement l'addresse que les Carrossiers apportent à conduire leurs chariots, (ce que nous pouuons dire des autres choses) peut estre que nos yeux rendent leurs mouuemens necessaires, parce que nous le voyons: cela ne peut tomber dans vn sens raisonnable, estant si esloigné de la verité. Et de fait si ces mouuemens estoient necessaires, ie ne vois pas pourquoy l'Art apporteroit tant de soin à des effects contraints & forcez. Dont ce qui est libre quand il se fait, n'est pas necessaire lors qu'il se preuoit. Et partant il est ainsi des choses, qui doiuent arriuer, dont neantmoins l'euenement n'a aucune necessité. Ie ne crois pas qu'il se troune personne qui puisse dire que ce qui se fait à cette heure, n'ait autrefois esté futur.

Donc ce qui est preueu, ne laisse pas d'estre libre. Car comme la cognoissance d'vne action toute presente ne luy fait point de necessité, ainsi la prouision n'oste pas l'indifference à ce qui doit arriuer. Peut estre que tu doute s'il peut-y auoir vne prescience des actions libres, parce qu'il te semble qu'il y ait de la contradiction, & que tu estimes qui s'il y a de la preuision, il y a de la necessité, & s'il n'y a point de necessité, qu'il n'y a point de preuision, d'autant que la science ne regarde que ce qui est infaillible. Que si l'on preuoit les euenemens incertains auecque certitude, il est euident que c'est vne erreur de l'opinion, & non pas vne verité de la science. La cause de cette erreur vient de ce que l'on croit que la seule nature des choses opere en la cognoissance que nous en auons : ce qui n'est pas veritable, puis qu'on la doit principalement à la puissance de connoistre. Pour conceuoir cecy auecque plus de facilité ; prenons vn exemple familier. N'est-il pas vray que l'œil comprend la rondeur d'vn corps d'autre façon que le toucher? Celuy-là quelque esloigné qu'il soit, la voit à la faueur de ses rayons, qui vont prendre en quelque façon cette connoissance, au contraire la main ne la voit qu'à tatons, & en se glissant à l'entour de ce corps. C'est vne chose pareillement asseurée que le sens, l'imagination, l'esprit, & la raison sont differentes en leur maniere de conceuoir l'homme. Le sens s'arreste à la figure de son sujet, & la raison considere la nature dans l'espece generale & abstraite des particuliers. L'œil de l'intelligence est encore plus vif, parce qu'il ne s'arreste qu'à la simplicité de l'essence. En quoy il faut remarquer que la plus noble façon de comprendre a les perfections de la moins parfaite, ou celle-cy ne peut s'esleuer à cette maniere eminente de conceuoir, parce que

le

le ſens ne peut rien hors de la matiere, l'imagination regarde les formes en general, la raiſon conſidere ſimplement l'eſſence, mais l'intelligence eſtant comme eſleuée au deſſus de tout cela, ſe forme vne image, qui luy repreſente tout ce qui eſt au deſſous d'elle, d'autant que dans vne ſimple veuë, elle connoiſt l'eſpece de la raiſon, la figure de l'imagination,& ce qui eſt ſenſible bien qu'elle ne s'ayde pas des actions particulieres de ces facultez. De meſme la raiſon comprend les choſes qui ſe peuuent imaginer,& qui tombent ſous les ſens, bien qu'elle ne reçoiue pas le ſecours de ces puiſſances. N'eſt-ce pas elle, qui définit ainſi ſon concept vniuerſel; l'homme eſt vn animal à deux pieds,& raiſonnable:quoy que cette connoiſſance ſoit generale, elle ne laiſſe pas d'eſtre d'vne choſe ſenſible & ſujette à l'imagination.Nous pouuons dire le meſme de la puiſſance d'imaginer, laquelle (bien que ces commencemens luy viennent des ſens) ſe peut feindre des phantoſmes, qui luy repreſentent les Eſtres ſenſibles, lors meſmes que les ſens ſont aſſoupis. Ne vois-tu pas maintenant que les puiſſances vſent pluſtoſt de leur pouuoir en la connoiſſance de ce qu'elles comprennent,que de celuy des choſes qui ſont conceuës?Et à vray dire cela ſemble raiſonnable. Car ſi le iugement eſt en l'acte de celuy qui connoiſt? il eſt abſolument neceſſaire, que chacun accompliſſe ſon action par ſes forces particulieres, & non point par celles qui luy ſont eſtrangeres.

IV. POESIE.

L'Eſcole de Zenon a nourry de ces Sages,
Qui font ſortir des corps de petites images
Qui forment nos eſprits,

De mesme qu'vn papier reçoit les characteres
D'vn excellent burin, dont les riches mysteres
N'ont point de iuste pris.
Mais si l'esprit humain n'a rien dans sa science,
Qui vienne de l'effort de sa propre puissance;
S'il ne fait que souffrir,
Et que comme vn crystal, il prenne ses figures,
Qui sont dans tous les corps des secondes natures,
Que l'air nous vient offrir.
D'où vient que cét esprit deuine toutes choses,
Qu'il sonde les Agents qui nous les tiennent closes,
Qu'il va dans l'aduenir,
Qu'il demesle l'objet de son estre sensible,
Qu'il diuise & rejoint, iusqu'à l'indiuisible,
Qu'on ne peut des-vnir?
D'où vient que cét esprit en vn moment s'enuole,
Aux poincts plus escartez de l'vn, & l'autre pole,
De ce haut Firmament,
Et puis abandonnant cette maison sublime,
Qu'il descend du Zenith iusqu'au fond de l'abysme,
Sans aucun mouuement?
D'où luy peut arriuer que rentrant en soy-mesme,
Il sçait par le discours d'vn apparent problesme
Tirer la verité?
L'esprit n'auroit-il rien dans toute sa lumiere,
Au dessus du pouuoir d'vne rude matiere,
Tout à fait limité?
Ie veux bien auoüer que l'objet nous resueille,
Enuoyant ses rayons aux yeux, & à l'oreille,
Et que pour les mesler.
A ces germes secrets, & ces riches semences,
Que nous auons en nous de toutes les sciences,
Il les vient appeller.

V. PRO

V. PROSE.

QVe si l'esprit se sert seulement de ses forces pour comprendre les corps, quoy que certaines qualitez inuisibles ayent deuancé, & en quelque façon esueillé son action : combien plus raisonnablement dirons-nous, qu'vne intelligence tout à fait separée du commerce de la matiere, ne s'ayde pas, pour les connoistre de leurs especes sensibles ? Ainsi voyons-nous que la nature a donné aux creatures diuerses sortes de connoissances. Les Conques, & ces poissons qui sont aussi immobiles que les rochers, où ils sont attachez, n'ont que le sentiment. Les animaux qui semblent auoir des desirs & des auersions, sont pourueus d'imagination. Le discours appartient seulement à la nature humaine, comme l'intelligence est propre de la diuine, mais cette derniere a toutes les perfections des autres. Que seroit-ce si les sens & l'imagination venoient à contredire la raison en la connoissance des choses vniuerselles & abstraites ; parce que leur propre objet n'est pas de cette condition ? Peut-estre que l'on estimera le iugement de la raison faux, de conceuoir ce qui est sensible & particulier comme vne chose vniuerselle. Le discours ne seroit-il pas raisonnable pour lors, s'il repartoit, qu'il void le sensible, & ce qui se peut imaginer dans vne connoissance plus noble, & plus releuée, que pour eux, il leur est impossible de passer plus auant que les images & les especes materielles, mais qu'il ne faut pas iuger des forces de l'esprit par les foiblesses du corps. Et nous autres qui sommes doüez de toutes ces puissances, nous serions plustost pour la raison que pour les sens. Voila le iu-

gement que nostre petite raison fait de cette prescience qui regarde l'aduenir, d'autant qu'elle ne void rien au delà du present, elle croit le mesme de l'intelligence diuine.. Voicy ton raisonnement. Si vne chose est necessaire dans son euenement, elle ne peut estre preueuë auecque l'asseurance : Il n'est donc point de prescience, ou si nous en receuons vne, il est impossible de rejetter vne necessité de l'éuenement de toutes choses. Or si nous estions capables de cette haute intelligence, comme nous le sommes du discours, sans doute comme nous iugeons equitable que le sens & l'imagination cedent à la raison, ainsi soûmettrions-nous toute nostre raison à la diuine. Et partant taschons de porter nos pensées iusques à cette souueraine Intelligence, nostre raison y verra des veritez que nos lumieres ne découurent pas. Et c'est que ce qui n'a pas vn euenement necessaire est pourtant objet d'vne connoissance qui ne peut faillir, & cette diuine veuë n'est pas vne opinion, mais vne science simple & toute parfaite.

V. POESIE.

QVe de veritès sont dans toutes les Natures,
Et que les animaux sont diuers en figures ;
Les vns courbez en bas marchent de tout leur corps,
Les autres plus legers prennent tous leurs essors
Dans l'empire des vents, où d'vn battement d'aisle
Leur vol imite en l'air le cours d'vne nacelle,
Ceux-cy plus ajustez mesurent tous leurs pas,
Et ne marchent iamais que comme le compas ;
Soit que la liberté les pousse dans la plaine,
Soit que leur appetit, ou la crainte les mene
Dans l'espaisseur des bois,

L'homme

L'homme seul toutesfois
Porte droite sa veüe
Au dessus de la nüe,
Et n'a rien que les Cieux,
Pour objet de ses yeux.
Voulez-vous estre sages,
La forme des visages
Apprend à vos esprits
L'equitable mespris,
Et l'innocente guerre
Que l'on doit à la terre;
Porte vos sentimens
Dessus les Elemens;
Ceste noble posture,
Dit que vostre nature
Doit s'esleuer aux Cieux,
Puis qu'il y a les yeux.

VI. PROSE.

PVis que nous auons prouué, que tout ce qui se connoist, est connu par la faculté naturelle de ceux qui conçoiuent, & non point par vne vertu propre aux objets de la connoissance, taschons (autant que nostre foiblesse le permet) de comprendre la nature diuine, afin que cette science nous conduise à celle dont il connoist les choses. Tous ceux qui ont eu des pensées raisonnables de Dieu, disent qu'il est eternel. Entrons dans la consideration de cette eternité; par elle nous connoistrons son essence & son sçauoir. L'Eternité est la parfaite & entiere ioüissance d'vne vie qui est toute à la fois, sans fin, sans commencement & sans partage: cecy s'esclaircira par la comparaison du temps; d'autant que tout ce qui vit dans

son estenduë, va du passé par le present, au futur, & il n'est rien de ce qui subsiste dans son flux & dans sa succession qui possede sa vie tout à la fois, mais il attend le lendemain pendant qu'il laisse couler sa veille. Et mesme du iour present, vous ne tenez qu'vn moment. Donc ce qui est sujet à la suite du temps, quoy qu'il n'ait ny fin, ny commencement, comme Aristote l'a estimé du monde, & mesme que sa durée s'estend à l'infinité des siecles, neantmoins, on ne peut dire qu'il soit eternel, d'autant que sa durée n'est pas recueillie & ramassée à vn seul poinct; & qu'il n'a pas le futur present. Ce qui ioüyt pleinement de son Estre: à qui rien de l'aduenir ne defaut: & à qui le passé n'eschappe point, est à proprement parler eternel, & il est necessaire que rien ne luy manque hors de luy, & qu'il ait tous les momens des siecles presens. De là il est aisé de conclurre que ceux-là se trompent qui estiment auecque Platon, que le monde n'a point de commencement ny de fin: & partant qu'il est de mesme âge auec Dieu; & qu'il luy est coëternel. Il y a bien de la difference de posseder vne vie, qui n'ait point de bornes, ce que Platon accorde au monde, & en auoir vne dont la durée soit toute presente: ce qui n'est propre que de Dieu ne nous doit pas sembler plus ancien que les creatures par le nombre des années: mais par les propres qualitez de son Estre tres-simple, d'autant que la suite des temps imite l'estat de cette vie immobile, & toute presente, & ne pouuant se mesurer à luy, elle degenere de l'immobilité dans le mouuement, & de la simplicité d'vne vie toute presente, aux escoulemens d'vn âge, qui s'eschappe tousiours. Et ne pouuant ioüir de sa vie toute entiere en ce qu'elle ne finit point, elle semble imiter par ses retours ce qu'elle ne sçauroit posseder tout à la fois.

Et

Et cela se fait s'attachant à des instans qui fuïent sans se iamais reposer dans vn terme. Ainsi le temps est vne image de l'eternité : mais comme cette vie ne s'arreste point, elle s'espāche vers l'infinité des temps, & ainsi il arriue qu'elle continuë en coulant, ce qu'elle ne sçauroit posseder en subsistant. Et à n'en mentir point, si nous voulons promptement nommer les choses, nous dirons auecque Platon ; que Dieu est eternel, & le monde perpetuel. Donc puis que la façon de conceuoir suit les conditions de l'Estre où elle se retrouue. Dieu estant eternel, simple, sans vicissitude ny changement, sa connoissance l'est pareillement, de sorte que sans estre sujette à la succession, elle ramasse le passé, le present, & le futur dans ce moment simple & eternel qui luy represente tout. Et partāt, si nous voulons considerer la prescience, nous ne l'appellerons pas vne preuision de l'aduenir, mais bien vne simple veuë de ce qui est tousiours present. D'où nous pouuons recueillir, que le nom de preuoyance luy est moins propre, que celuy de prouidence, d'autant que le premier insinuë vn rapport futur, & le second marque seulement de la distance entre ce qui connoist, & l'objet qui est connu Et ainsi la Prouidence est comme vn grand œil posé sur les plus hautes extrémitez de l'Vniuers, qui estend ses regards sur tout ce qui luy est inferieur. Quoy voudrois-tu peut-estre que la connoissance de Dieu le rendist necessaire, parce qu'elle le void ? celle des hommes n'a pas cette imperfection. Dis-moy, ie te prie, quand tu regardes quelque chose, cesse-t'elle d'estre libre ? Ie ne me sçaurois faire croire que tu ayes de si mauuaises pensées. Si tes yeux n'apportent point de necessité à ce qui se fait dans le temps, dis le mesme (l'on peut vser de comparaison) de celles qui se considerent

dans

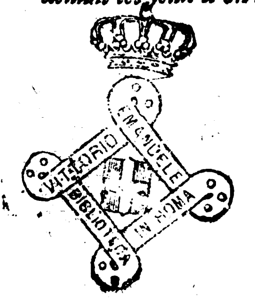
dans l'eternité. C'est pourquoy cette diuine veuë n'altere rien de l'essence, ny des qualitez des creatures, puis que Dieu les a deuant soy, comme elles seront dans l'auenir. Ce qui se fait sans confondre ny mesler les iugemens qu'il fait & des choses libres, & de celles qui ne le sont pas. Comme vous autres en voyant le Soleil, qui roule dans le Ciel, & vn homme qui marche sur la terre, vous iugez le mouuement de celuy-là necessaire, & la promenade de celuy-cy libre, sans que ces deux pensées se confondent. De mesme la veuë de Dieu ne change pas la nature des choses qui luy sont presentes, quoy que rapportées; & comme arrestées à la difference des temps, elles soient futures. Si vous me dites qu'il est impossible que ce que Dieu préuoit n'arriue pas, & ainsi que l'euenement en est necessaire. Ie t'auoüeray vne verité, dont tous les esprits ne sont pas capables, & qui ne se laisse comprendre que de ceux dont la profonde speculation penetre Dieu. C'est que les choses futures sont necessaires & libres; necessaires si elles sont considerées auecque rapport à cette connoissance diuine: libres si l'on les prend en leur nature. Cecy est assez facile, si tu te souuiens qu'il est de deux sortes de necessitez, l'vne absoluë, l'autre de supposition. Qu'il soit necessaire que tous les hommes meurent, cela n'a point de restriction: que quelqu'vn marche, quand tu le sçais, il ne peut estre autrement, mais cette circonstance ne luy peut donner vne necessité simple & absoluë, parce que ce n'est pas la nature de cette action qui la porte; mais le rencontre de la condition. L'œil ne fait pas marcher necessairement les pieds qu'il voit se remuër auecque liberté, quoy qu'il ne leur soit pas libre de ne se point remüer, tandis que leur action durera. Ainsi quand Dieu voit vne chose presente, il

faut

faut necessairement qu'elle soit, bien que son estre ne soit pas simplement necessaire. Or il est certain que tout ce que l'homme doit faire de libre dans l'aduenir est present à Dieu. Donc les choses futures sont necessaires par cette circonstance de la preuision de Dieu, quoy que dans les proprietez de leurs natures, elles soient pleinement libres. Tous les euenemens que Dieu préuoit arriuent donc necessairement, quoy que deuant leur existence, ils puissent ne pas arriuer. Mais que leur sert d'estre de cette nature, puis que la seule connoissance de Dieu leur vaut toutes les necessitez que l'on sçauroit imaginer. Le: voicy le mouuement du Soleil, & celuy de l'homme sont necessaires, tandis qu'ils se font, mais auec cette difference que celuy du Soleil ne pouuoit pas ne point arriuer là où celuy de l'homme estoit libre. Ainsi ce qui est present à Dieu est necessairement; mais cette necessité vient de leur existence, quoy que ceste existence soit de la liberté de leurs causes. Ce n'est donc pas sans raison que i'ay dit que ces choses estoient necessaires, rapportées à la connoissance de Dieu, & libres, si l'on les considere dans leur nature. De mesme que tout ce qui est sensible dans l'ordre qu'il a auec la raison est vniuersel, quoy qu'en soy il soit particulier. Mais quoy (me diras-tu) s'il est en ma puissance de changer mes volontez, ie pourray faire mentir cette Prouidence, en changeant l'objet qu'elle connoist? A cela ie responds, que tu peux prendre de nouuelles resolutions, mais parce que cette Prouidence void bien que tu le peux, & que tu lẽ fais, elle ne peut faillir; comme il est impossible de te couurir à vn œil, qui te considere, quoy que librement tu prennes mille differentes postures. Et quoy cette prescience se changera-t'elle selon mon caprice, & Dieu sera-t'il obligé de

prendre

prendre de nouuelles pensées, autant de fois que ie formeray de nouueaux desseins. Nenny, pource que l'intelligence diuine regarde tout le futur à la fois, sans aucune vicissitude ny succession de connoissance, mais d'vne seule veuë, elle preuient tous tes changemens sans se changer. Ce qu'elle tient de la simplicité de son estre, & non pas de la nature des choses futures. D'où tu pourras soudre la difficulté que tu faisois tantost sur ce qu'il te sembloit indigne que nos euenemens fussent cause de la connoissance de Dieu. Car la vertu de cette science ramassant tout dans sa notion presente, donne l'ordre à toutes choses, sans rien prendre de leur suite. Cela estant ainsi, la liberté de l'homme demeure toute entiere, & les Loix ne sont pas injustes en la disposition des peines & des recompenses. Et Dieu nous regardant du Ciel comme d'vne eschauguette, & accordant sa veuë eternelle auec l'euenement de nos actions, rend le salaire à la vertu, & les supplices aux crimes. Ainsi la confiance que nous prenons de sa bonté, & les prieres que nous luy addressons, ne peuuent estre inutiles, quand elles sont équitables. Et partant fuyez le vice, aymez la vertu, releuez vos pensées à des choses hautes, abaissez seulement vostre courage à l'humilité des prieres. *Vous auez vne estroite obligation de bien faire (si vous ne voulez malicieusement feindre de l'ignorance,) puis que vous faites toutes vos actions deuant les yeux d'vn Dieu qui void tout.*



F I N.